REVUE ROUMAINE

POÈMES de Nina Cassian et Géza Szöcs • ORGUEILS, roman de Augustin Buzura • L'ARTISTE ET SON TEMPS • Etudes et commentaires: LE RAPPORT CULTURE-SCIENCE DANS LA CIVILISATION CONTEMPORAINE • LA SCULPTURE DE BRANCUSI ET L'ART DES CYCLADES • Contacts: LA CULTURE ROUMAINE AU JAPON • COLLABORATION ROUMANO-HELLÈNE • La Vie des Arts: UN THÉÂTRE TOUJOURS JEUNE • L'INTÉGRATION DE L'ART DANS L'ENVIRONNEMENT SOCIAL

10
1978

RR

Publication mensuelle de culture. Paraît en français, allemand, anglais et russe

---

Rédaction: 1, Piața Scînteii, Bucarest, Téléphone: 17.34.75

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică », Calea Șerban Vodă, 133—135, Bucarest.

Sur la couverture:
CONSTANTIN BRANCUSI: *La Muse endormie*

REVUE ROUMAINE 10

XXXIIe ANNÉE 1978

Sommaire

NINA CASSIAN 3 Une histoire ● La Nuit de la révélation ● Faisons-nous des cadeaux ● Je me demande combien de fois ● Autoportrait

AUGUSTIN BUZURA 7 Orgueils (deuxième partie)

GÉZA SZÖCS 92 En moi, comme dans une avalanche ● La table d'échecs ● Questions pour les poètes du XXVIe siècle

L'ARTISTE ET SON TEMPS

VIOREL MĂRGINEAN 95 Valeur et sens

ION VLASIU 97 La symbolique, éternelle histoire

ION SĂLIȘTEANU 99 Le climat de la création

OCTAV GRIGORESCU 101 L'idée de réalisme

MARIN GHERASIM 104 Une synthèse originale

GH. ILIESCU-CĂLINEȘTI 105 Un art du présent

ETUDES ET COMMENTAIRES

ALEXANDRU TĂNASE 107 Le rapport culture-science dans la civilisation contemporaine

EDMOND THILL 119 Brancusi et l'art des Cyclades

CONTACTS

SUMIYA HARUYA 133 La culture roumaine au Japon

JEAN P. COUTSOCHERAS 136 La collaboration culturelle roumano—hellène

LA VIE DES ARTS

Théâtre

FRANZ CSIKY 139 Vieillesse respectable, jeunesse pleine d'espoir

Beaux-Arts

HORIA HORȘIA 147 L'intégration de l'art dans l'ambiance sociale

LA VIE DES LIVRES

MIRCEA IVĂNESCU 155 Classiques roumains en anglais

MIHAI UNGHEANU 158 Une reconstitution d'ampleur

VALENTIN F. MIHĂESCU 160 La fascination du document

NOS COLLABORATEURS

Nina Cassian

C'est sous le signe de l'avant-garde mais sans l'insolite des images et l'acharnement iconoclaste spécifique, que se place le volume de début de Nina Cassian (née en 1924), intitulé « A l'échelle 1/1» (1947). Les livres de la période suivante glorifient le présent en vers, définis par l'accord des circonstances intérieures et extérieures. L'éros, l'éloge de la vie totale, sans compromis, sont, au côté de la solitude, de l'anxiété ou de l'absurde, les thèmes qui ordonnent la méditation poétique sur la condition humaine, dans des volumes comme « La discipline de la harpe» (1964), « Le sang» (1967), « Requiem» (1971), «Spectacle en plein air» (1974), « Suaves» (1977). Traductions de Christian Morgenstern, Celan, Guillevic, etc.

UNE HISTOIRE

Hier j'ai vu le fantastique combat
d'une femme qui aimait et d'un homme
qui ne l'aimait plus, et ses cheveux à elle, ébouriffés,
et sa bouche par le blanc des dents interrompue.
Elle parlait, elle parlait, il se taisait, elle s'emportait
en mitraillant de paroles le temps révolu.
Aucun son de bouclier n'y faisait écho.
Le temps était complètement désarmé.
Des arguments, elle en avait plein, lui guère,
il s'en allait vers une femme étrangère ;
c'était sa faute à lui et l'étrangère aussi était dans son tort,
et innocente était la femme qui aimait.
Dans ses paroles perçait une noblesse naturelle,
la boue de la passion n'avait laissé de chaste que l'or.
Il regardait ses mains pour ne pas la regarder
et notait un certain contraste entre elles.

Ce fut un fantastique combat injuste.
L'air sifflait comme s'il gardait trace
du passage d'un millier de flèches n'ayant pas abouti.

Le monde autour était déchu d'un degré.

LA NUIT DE LA RÉVÉLATION

Où est maintenant mon beau sourire,
ce sourire niais et divin
émanant telle une arôme de mes traits,
de sorte qu'on aurait pu fonder sur sa base
une secte de souriants
dont je fusse la déité ?
C'était vraiment
sourire à fasciner les esprits faibles
par sa manière de se figer si solaire
qu'il semblait être le mouvement même
statique, vertigineux,
du destin.
C'était le sourire de l'idole d'or
chez qui la colère, le pardon, l'amour, l'indifférence
engendrent la même expression
comme une odeur universelle de la matière.
Pendant la nuit je me suis aperçu
que je ne souriais plus.
Mon visage s'était vidé
et une absence atroce en augmentait le poids.
Le monde pesait sur ma face sans réticences ;
mon sourire ne s'y opposait plus.
Je faisais des gestes désordonnés : à me voir
on aurait dit que j'étais aux prises avec l'Homme Invisible.
Le monde pesait sur ma face en creusant surtout
au milieu du front, là où allait poindre
le Troisième Oeil.
Et en effet, au petit jour, le voilà qui avait percé
l'œil hors pair, l'œil qui éclaire tout seul,
l'œil qui se tient les yeux dans les yeux avec lui-même
à vue de tout un chacun
à tout point de vue.

En français par DAN-ION NASTA

FAISONS-NOUS DES CADEAUX

Il faut se faire des cadeaux.
Retenir avec attention
la date de notre naissance et celle des autres.

Dès le matin
celui qu'on fête doit recevoir de ses amis
une cravate argentée pour lui éclaircir les mains,
une orange pour donner de la fraîcheur à son sourire
quelques idées, forcément,
pour parfaire la forme de son cœur.
Si l'un d'entre nous est tombé amoureux,
offrons-lui l'image de la durée,
et s'il est malade d'amour,
donnons-lui à boire de la jeunesse et de la dignité
dans un verre propre, où est peinte une fleur.

Il y en a qui seront contre :
par orgueil, par trop de solitude,
ou pour ne rien nous devoir
(comme s'ils n'étaient pas de toute façon nos débiteurs,
du fait que nous respirons et nous vivons à leurs côtés
partageant avec eux la destinée unique du monde).
Il ne faut pas se décourager.
Passons outre à leur orgueil, à leur solitude,
les mains pleines de cadeaux,
de vérités impitoyables,
ainsi que d'objets plus doux,
comme, par exemple, un zèbre en matière plastique,
une mesure de valse, un abat-jour,
et, si tout va bien,
un miroir où plonger ensemble notre visage
et lui conférer l'immensité de la mer.

JE ME DEMANDE COMBIEN DE FOIS

la mer et moi nous embrasserons-nous encore ?
Sous quel avatar cette hanche nue qui est mienne
va-t-elle durer sur la grève ?
De quel mien regard
l'étonnement naîtra-t-il désormais ?
Quels débris d'amphore crient
dans le temps que j'écrase ?

Traduit par TISA BĂDULESCU

AUTOPORTRAIT

Il m'a été donné ce visage triangulaire,
ce pain de sucre ou bien cette
figure de proue d'un navire pirate
et ces cheveux longs, lunaires, sur la tête.

Je suis vouée à promener un contour agressif,
errant jour et nuit,
blessant la rétine de ceux qui m'entourent
quand je projette sur les murs mon être incongru.

A qui suis-je ? Mes parents, mes ancêtres me renient.
Provisoirement alliées, les races,
les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les autres,
L'espèce même ne m'accepte pas.

Et ce n'est que lorsque je me cogne, et que je crie,
ce n'est que lorsque le froid m'enchaîne,
ce n'est que lorsque le temps me souille
qu'on me trouve belle, qu'on m'appelle : humaine.

Version française de GUILLEVIC et LILY DENIS,
en collaboration avec l'auteur

Dessin d'OCTAV GRIGORESCU

ORGUEILS *

par Augustin Buzura

Le passé ? Je n'ai aucun motif de l'envisager avec appréhension ou avec gêne, bien que ce soit là ton impression, Andrei. Depuis longtemps déjà, je l'ai retourné sous toutes ses faces et examiné à la loupe, minutieusement, j'en avais le loisir en ces années-là, et bien que je puisse me reprocher des actes irréfléchis, des oscillations ou des naïvetés, je n'ai pas à en rougir, quelle que soit — je ne le cache pas — l'opinion qu'on puisse en avoir ou l'interprétation qu'on puisse lui donner. Si aujourd'hui je n'aime pas remonter dans le temps, il me faut reconnaître que c'est dû à ma structure, à la tristesse qu'éveillent en moi les années parcourues: être plus ou moins conscient du peu de temps que l'on a encore devant soi, et voir près de soi les projets en train qu'il va falloir quitter. Pourquoi les abandonner tous, alors que pratiquement le temps aurait été suffisant pour les réaliser ? Voilà comment on en arrive de nouveau à la révolte et de nouveau, la révolte, inutile, se révèle aussi stérile, sèche, préjudiciable ! Cependant, j'ai eu un autre motif, principal celui-là : je n'ai pas voulu que ce soit moi qui te fasse changer, je n'ai pas voulu influencer ton développement psychique. Et puis tu aurais pu t'imaginer que je voulais justifier mes insuccès, alors que mon but était de te faire comprendre que quoi qu'il puisse arriver et en dépit de toutes les embûches, on peut, si on le veut, atteindre son but. Evidemment, ce n'est pas simple, mais ce n'est pas cela qui compte. Et puis, un motif encore: en gardant les yeux fixés sur le passé, on risque de perdre de vue le présent et, surtout, l'avenir; ou condamnant les erreurs d'hier, on court le danger de négliger celles qui se commettent ou peuvent se commettre aujourd'hui. Aussi longtemps que les hommes se trouvent à des degrés évolutifs différents, aussi longtemps qu'il existe des imbéciles, des sous-développés, aussi longtemps que persistent l'ambition aveugle et la haine — les erreurs ne sauraient disparaître. Elles ne sont pas exactement les mêmes, mais il est possible qu'elles reparaissent à tout moment, sous une autre forme. Quant à ceux qui n'entrent pas dans la commune mesure, qui veulent autre chose que manger et se reproduire, il ne leur est guère commode de se trouver en contact avec l'autre catégorie. Privé de pain et d'instruction, un homme, même s'il est libre, peut devenir un simple animal, trop agressif ou trop domestique, c'est selon, en tout cas, en dehors de sa démarche de bipède et de son langage articulé, il n'aura que bien peu des caractéristiques essentielles de l'homme. C'est insensiblement que la mort psychique apparaît, puis s'installe durablement, parfois même définitivement.

---

* Suite du numéro précédent

Je devais casser des pierres: sous un ciel torride, qui vous incendiait littéralement, nous construisions une route en pleine campagne sauvage, totalement inculte. Si auparavant j'aurais donné n'importe quoi pour un petit morceau de ciel, maintenant j'avais peur de relever mes regards fatigués, malades, fixés en terre. J'étais tellement affaibli que l'horizon perdait ses contours, l'air dansait follement devant mes yeux, et m'étourdissait et sous la chaleur émanant des immenses crevasses de la terre, lourdes d'odeurs fétides — ce n'étaient pas seulement nos pieds qui nous semblaient rôtir, mais aussi les animaux tapis dans Dieu sait quels trous; nous étions pris de frissons d'épouvante, voisins de la mort. Pour résister, il nous fallait des aliments et de l'eau. Or, si l'on trouvait tout de même de l'eau, quoique croupie, puante, la nourriture, elle, en était graduellement arrivée à signifier, pour beaucoup d'entre nous tout ce qui bougeait. Une fois échappé à votre contrôle, l'instinct de conservation peut se manifester sous les formes les plus incroyables, et mon expérience du temps de la guerre et d'après, un peu plus riche que je ne l'aurais souhaité, me permet de fournir des exemples valables pour toutes les nuances possibles, de sentir ces formes derrière certains gestes insignifiants en apparence. Par malheur, j'ai vu aussi des hommes chétifs, inadaptables, dont l'instinct de conservation était débile et il m'a fallu constater la montée progressive de leurs œdèmes; lorsque ceux-ci atteignaient la tête, ces malheureux comprenaient que ce n'était plus pour eux qu'une question d'heures ou, tout au plus, de jours. Quant à moi, j'ai eu la volonté de vivre, et c'est elle qui, bien exercée, a réussi à vaincre la misère du biologique. Malheureusement il n'a pas été donné à tous de conserver leurs qualités humaines, leur dignité en premier lieu. J'ai eu le temps de découvrir que la vie même peut dépendre d'elle; aussi longtemps que vous êtes fort, que vous refusez de vous humilier, l'adversaire lui-même vous respecte. Il y a plusieurs manières pour témoigner de la force de caractère: la façon de se tenir, de se vêtir contribuaient à prouver votre existence; tels qu'ils étaient, je nettoyais mes vêtements, je me rasais, je tâchais de conserver autant que possible mes habitudes, de ne rien céder de ce que j'avais acquis; tout cela imposait et me donnait aussi confiance à moi-même.

Il me semble que c'est Shaw qui disait que celui qui peut, fait; celui qui ne peut pas apprend aux autres à faire. Pour moi, je m'appliquais à pouvoir, car il était vain de me demander, tel Œdipe, « de quoi suis-je coupable », bien que cette douloureuse incertitude ne put disparaître en moi, je la sentais pareille à un froid âpre, implacable, tout au long de mon échine, mais je m'efforçais d'en faire abstraction, de me réfugier, non pas dans mes souvenirs et ni dans mon avenir, mais dans des choses menues, de diviser ma vie en milliers de parcelles, de ne plus laisser de place au désespoir, à la lâcheté, justement parce que j'avais autour de moi assez d'exemples généreusement offerts.

L'idée que je pourrais oublier, que je pourrais me disqualifier du point de vue professionnel m'épouvantait, c'est pourquoi je me livrais avec quelques autres à d'incroyables exercices. Aujourd'hui, il arrive que ma mémoire me joue des tours: j'ai le sentiment d'avoir lu quelque part certaines pensées ou le récit de certains événements — qui sûrement m'appartiennent ou bien je me vois saluant involontairement dans la rue un quidam, sans que je puisse

me rappeler qui il est — en fait je me suis accoutumé à retenir les caractères et non les physionomies, c'est plus commode ; mais alors, je perdais des journées entières à reconstituer une phrase, une strophe, un titre. Deux vers de Baudelaire nous ont coûté, à Hileanu et à moi, exactement quatre jours :

C'est un pays plus nu que la terre polaire ;
*Ni bêtes ni ruisseaux, ni verdure, ni bois !**

Il y avait avec nous un linguiste renommé qui avait écrit sur un drap, tout un dictionnaire roumain-italien ; un botaniste avait réussi à se procurer une lamelle de savon, et sur un morceau de verre, en fait un malheureux débris de carreau, il étalait une fine couche de savonnade qu'il laissait sécher ; il nous tenait un cours et à l'aide d'un bout d'allumette il dessinait des plantes, des structures et, curieusement, cette partie de la nature, négligée jusque là, prenait vie et emplissait nos âmes d'un vert rafraîchissant. Pour sa part, le professeur Racoviceanu avait la passion des chevaux, bien que sa spécialité fut l'histoire. Aujourd'hui encore, je crois me souvenir d'un tas de détails. Depuis Arion, le premier cheval né des amours de Poséïdon et de Déméter jusqu'à Tunis,le dernier que l'histoire ait consigné, comme le pense Luc André, en continuant par Xanthos et Balios, attelés au char de guerre d'Achille, une autre histoire, piquante, spectaculaire, se déroulait subrepticement. Racoviceanu s'échauffait, entrait tour à tour dans le rôle de Junon, d'Achille, et bien sûr, de Xanthos. Il levait son petit doigt, ne gesticulait, chose curieuse, qu'avec lui, et s'exclamait de sa voix de soprano grippée : « *Xanthos et Balios, songez à ramener votre maître dans les rangs des Grecs, lorsqu'il sera rassasié de carnage* »*. Et pour se faire plus convaincant, dans le rôle du cheval, il se laissait tomber lui aussi à quatre pattes : « *Oui, sans doute, impétueux Achille, nous te ramènerons encore plein de vie . . .* »* C'était ensuite le tour de Bucéphale, et convaincu, tout comme Philippe, que la Macédoine était trop peu de chose pour un fils et un cheval si grand, il cherchait passionnément, à travers l'Asie, l'Afrique, et l'Europe, un royaume « *digne de toi, mon fils* ». Heureux de constater que sa mémoire ne le trahissait pas, il s'exprimait en un mélange bizarre de roumain et de français, non pas pour nous épater, puisque nous savions presque tous plusieurs langues, mais parce qu'il avait fait ses études à la Sorbonne et tenait, jusqu'à la manie, à la précision des citations. Nous entendions alors assez souvent le grincement de la clef à la porte de la cellule, le cours s'interrompait, nous nous tournions tous face au mur, mains levées ; après, c'étaient les lunettes de fer blanc, les pas, la porte, les pas de nouveau et quelques heures ou quelques jours plus tard, ça dépendait, on ne savait jamais quand on le ramenait, une fois qu'il se ranimait dans nos bras, il était le seul à reprendre la leçon exactement là où il en était resté, mais bien sûr, d'une voix éteinte, à peine murmurée, et avec de bien plus longues pauses. « Silence, Incitatus s'endort », disait un prêtre et dans ses yeux semblaient ouer les flammes de la peur éprouvée par les citoyens de la ville éternelle, cachés dans les caves pour ne pas réveiller l'insolite consul. Après quoi, c'était

* En français dans le texte

El Borak, le coursier sacré offert personnellement à Mahomet par l'archange Gabriel, il me semble, puis, Vaillantif, le palefroi de Roland, suivi de Black Bess — le cheval noir qui, si souvent, avait tiré d'affaire Dick Turpin, le bandit féroce d'une beauté légendaire qui hantait, autour de 1735, les collines des alentours de Londres, et ainsi de suite jusqu'à Styrie, Timide, Conquérant, Soliman, Artaxerse, Euphrate, les superbes chevaux blancs, qui ont porté Napoléon à travers son grand et éphémère empire, à la chute duquel a assité sans le savoir *Acacia*, le jument « gris pommelé », qui s'est avéré lui avoir porté malheur. Racoviceanu se trouvait là pour avoir dit ce qui, aujourd'hui, figure dans tous les manuels d'histoire, et Incitatus, le consul quadrupède de Caligula qui, en fait, ne s'est montré en rien inférieur aux consuls bipèdes, lui offrait l'occasion de faire quelques incursions, à la manière de Toynbee, dans les méandres et les ténèbres de cette capricieuse mémoire des hommes. Bien souvent, son appétit philosophique nous amusait. Une fois, je me suis souvenu de Clément d'Alexandrie, qui disait que les Gètes envoyaient « ad patres» celui qui était considéré le plus capable des hommes faisant profession de philosopher. « Tu risques fort de monter, toi aussi, aux cieux», lui ai-je dit pour plaisanter, mais lui de sursauter, comme si j'étais destiné moi à lui faire franchir l'orbite du grand Dieu. « Mais voyons je ne suis qu'un pauvre turfiste, docteur. Je n'ai péché qu'à l'égard des consuls de Caligula. » Avec la disparition de Racoviceanu, l'histoire cessa de paraître attrayante, je la sentais autrement, elle laissait des traces profondes, persistantes dont je m'employais à ma façon, à neutraliser les effets. A la chaleur torride, comme équatoriale, j'opposais le souvenir des neiges immenses des monts Tatra, celui du gel épouvantable qui a fait le malheur de tant de blessés, ou bien je me rappelais les après-midis embrumés de plus tard où l'on ne voyait pas à un pas devant soi. Le brouillard s'insinuait en vous, dans vos pensées, c'était comme un assombrissement de l'intelligence, comme une suffocation : un certain temps, je tremblais, je claquais des dents, des milliers d'aiguilles semblaient se promener dans mon organisme pour que, graduellement, la douleur s'atténue et que je ressente une joie, celle des hommes qui commencent à geler, et que je m'endorme là, en plein champ. Alors j'avais le temps de penser à vous, je n'avais aucune crainte quant à mon état de santé et à ma résistance, mais j'en éprouvais pour vous, et mon imagination présentait à mes yeux un spectacle compliqué et douloureux. Brusquement, des noms auxquels je n'avais jamais pensé, des figures rencontrées par hasard occupaient l'écran de ma mémoire, au point qu'ahuri, je devais me demander : « Qui est-ce donc, celui-là ? A-t-il joué un rôle dans ma vie ? » Ma mémoire, vague, insulaire et mon imagination parfois épuisée, non-exercée depuis longtemps, déroulaient devant moi des films bizarres, confus, au point qu'il m'était très difficile de les mettre en ordre, de les graduer. Mais Varlaam, je n'ai jamais réussi à l'oublier un seul instant, bien qu'il figure depuis longtemps sur la liste de ceux auxquels il a été pardonné. Tu m'as rappelé, toi, quelques noms : chronologiquement, Varlaam était le premier . . . Ancien boucher et boxeur à ses heures. En fait, il n'était pas à proprement parler boucher, mais sacrificateur, comme je l'ai appris plus tard. Grand, bien fait, quoi qu'une solide couche de graisse

ait recouvert ses muscles, une figure ronde, de puissantes mâchoires et des arcades sourcilières prononcées, de petits yeux verts inexpressifs, des mains terriblement fortes, de vraies pelles, une voix âpre, ironique, trahissant une grande assurance et une profonde confiance en soi. Sous Brainea il a fait une carrière fulgurante. Par prudence et, je crois — pas en dernier lieu — par paresse, ce Brainea avait quelque peu conservé des mains propres; il travaillait plutôt par personnes interposées, et avait ses exécuteurs aveugles. Avec lui, on discutait — si l'on discutait — mais seulement après que tout ait été préalablement résolu par Varlaam. On lui avait posé un dentier tout neuf, en or pur, et ses dents un peu longues le gênant pour s'exprimer, le forçaient à zézayer: il exprimait son étonnement ou sa perplexité par un « tl! » complété par une goutte de salive, de sorte que, petit et dynamique comme il était, il ressemblait assez à une oie en colère. «Tl non mais, cla va-t-y durer encore longtemps ? Tl qu'est-ce Tl-c'est qu'vous avez à dire ?» Suivait une longue pause pendant laquelle il ne vous quittait pas des yeux, de sorte qu'à certains moments, si absurde que cela puisse te paraître, il avait quelque chose des Christs de Wit Stwoz, un désespoir profondément humain creusant des sillons sur un visage sec, oblong. Je n'avais pas comment le convaincre qu'avec moi il perdait son temps dans cette guerre sourde, continuelle, mes armes étaient inefficaces, c'était comme s'il ne lui convenait pas d'apprendre la vérité et il ne réussissait pas non plus à me dire clairement ce qu'il voulait. La lumière croisée, violente, m'obligeait à cligner et par les fentes étroites, imperceptibles, je le suivais, fasciné, comme si je le radiographiais; je voyais jusqu'aux neurones et je me demandais puérilement devant les synapses qui se formaient: « Seigneur, ne pourrait-il pas se produire par erreur — par erreur comme ça s'est fait pour moi — un bon contact! » Il s'intéressait, sans que cela ait un lien apparent, à mes amis, ma famille, mes connaissances, moi je parlais sans cesse tandis que lui, inattentif en apparence, répétait sans cesse, à intervalles réguliers: « Tl, tl ?» Puis, jetant sur la table une grande quantité de photos, il me demandait de prononcer très vite un nom, de dire quelle personne chacune d'elles rappelait, et comme ça jusqu'à ce que je n'en puisse plus, que je refuse. « Ce n'est pas de moi ou de je ne sais quel intellectuel qu'il vous faut défendre le pays. J'étais communiste lorsque cela n'était pas permis, et maintenant où l'on ne peut être autrement, vous voulez m'ôter ce droit ? Réfléchissez-y.». Sans me répondre, il me regardait, intrigué, puis feuilletait le dossier et, automatiquement, lançait son exaspérant « Tl, tl ?» D'ailleurs aux moments de détente, Varlaam, lorsqu'il ne sortait pas ses sandwiches ou ne débouchait pas un flacon, ou lorsqu'il ne chantait pas de sa drôle de voix de ténor, l'imitait à la perfection. Il marchait un peu voûté et répétait: « Je ne tl suis pas content, camarade Varlaam» après quoi il se mettait à me dire de lui sans la moindre gêne: « Il se fout pas mal de tout ce que me disent ces crétins-là, qu'est-ce que ça lui fait, à lui, que même s'ils parlent à n'en plus finir, ils ne disent que ce qu'ils veulent. J'en ai plein le dos de ces faiseurs de chichis! » « Du calme et des résultats tl... camarade Varlaam! » « Il n'a qu'à se rendre à l'Académie, pour apprendre à faire une omelette avec ces œufs-là! » Et il n'était pas très agréable d'être présent lorsqu'il se mettait en fureur contre

son chef. Varlaam, qui avait le don de saisir le moment propice, était doué d'une intelligence native à la mesure de son ambition de parvenir, de parvenir à tout prix. Ce qu'il se permettait, lui, il l'interdisait aux autres: faute d'amis proches, il avait des créatures qui le servaient ou qu'il servait. Dans les deux cas, il se montrait plein de zèle et peu lui importait la méthode. Il existe, en fait, deux curieuses catégories d'hommes: les zélés, du type de Varlaam, et les doux, les dociles, qui s'élèvent parce qu'en apparence ils ne présentent aucun danger pour les amateurs déclarés d'ascensions sociales. Varlaam était très laborieux et les succès qui, semblait-il, l'avaient réveillé d'une longue léthargie, lui devenaient nécessaires pour l'empêcher de s'endormir à nouveau. Lors d'une enquête de ce genre, il était allé trop loin en fait de sévices et la victime avait succombé. Il s'agissait d'un homme assez connu, un ancien colonel il me semble, et pour la forme, une expertise a été demandée, or, je me suis trouvé faire partie de la commission en question. Je n'ai pas la moindre idée du motif qui m'a valu cette nomination, pas plus que je ne sais à qui elle était due. Un certain soir, Varlaam est venu me trouver chez moi et m'a dit: « Nous deux, on a approximativement, dans les grandes lignes, le même but. Vous, vous tenez à la santé de l'homme, moi, je tiens à celle de la société. Maintenant, par malheur, j'ai plus de besogne que vous, j'ai affaire à un tas d'hommes pourris et d'escrocs. Dans des professions aussi délicates que les nôtres, il peut arriver qu'on fasse des bévues. Un de vos malades peut mourir sur la table d'opération, tout comme ça peut m'arriver dans un sens à moi aussi. Accidents naturels, étant donné la fragilité du matériel. Ce qui s'ensuit n'est qu'une simple formalité. Ce ne sont pas vos collègues, n'est-ce pas, qui vous feront des misères. Eh bien! j'ai écopé d'une histoire de ce genre, un coup de malchance, l'homme était trop chétif. Mais, vous savez, aucun doute sur sa culpabilité. Je crois qu'il est plutôt mort de peur. Il savait qu'il devait être puni pour ses péchés, pas des moindres, je vous prie de le croire, ni sans conséquences. Sachez que vos collègues de la commission, ils vont conclure, eux, à une attaque de cœur, donc vous voilà prévenu. En tout cas, le mort ne se réveillera pas, il était à la fin de sa vie, ça fait que vous ne devez pas avoir de scrupules; quant à nous, les vivants, il faudra bien qu'on se retrouve, et on se retrouvera, c'est sûr. Il ne dépendra que de vous que ce soit autour d'un gibier bien arrosé... ou ailleurs. Vous le connaissez, cet ailleurs auquel je pense, et vous savez combien il est agréable. Et puis, c'est pour vous le moment de vous rappeler que vous avez habité en France et en Autriche, et que votre beau-père... enfin... à quoi bon allonger la sauce!» « Bien sûr, lui ai-je répliqué, mais si j'ai été jeté en prison, c'est comme antifasciste. Pour avoir injurié Hitler, les documents existent, je pense!» « Si vous en étiez resté aux injures, ce jour-là... rien à dire. Et puis, hein ? il y a eu des antifascistes qui l'étaient par intérêt et pas par conviction.» « Je suis membre du Parti. Serais-je entré au Parti Ouvrier Roumain, si je n'avais pas été sincère ? Jamais je n'ai fait quoi que ce soit contre ma volonté. C'est ma première option après une longue méditation. Personne ne m'y a jamais forcé. Et alors ? Est-ce que tous les carnets du Parti n'ont pas la même couleur ?» « Question logique,

ça c'est sûr, mais voilà, il arrive assez souvent que l'ennemi, il se cache derrière des titres et des carnets, moi j'ai pas mal d'expérience là-dessus!» « Avec la vérité pour soi, on ne peut se tromper.» « C'est ce que je soutiens moi aussi, mais, n'est-ce pas, la vérité, ça peut s'interpréter.» « Nous verrons ça sur place», lui ai-je dit pour conclure, et lui de me répliquer avec un rire significatif: « Oui, j'ai compris, mais je ne voudrais pas que vous ne vous souveniez de notre discussion que lorsqu'il sera trop tard.» « Je vous promets de n'écrire dans mon rapport que la plus stricte vérité. Elle résiste à toute vérification ultérieure, sans plus parler de la conscience.» Sur les trois médecins commis, deux ont conclu à un infarctus; quant à moi, j'ai découvert des lésions corporelles et une fracture du crâne. Je me suis donc trouvé en infériorité, les docteurs Vasiliu et Creţu, auxquels j'ai essayé de montrer l'évidence, n'ont pas voulu en démordre. Vasiliu a poursuivi sa carrière dans l'enseignement. Creţu a été nommé médecin-chef dans une autre région. Il est revenu plus tard à la Faculté. Quant à moi... « Vous avez voulu me mettre dans le pétrin, docteur, m'a dit Varlaam, l'affaire étant classée. Je vous revaudrai ça au plus tôt. L'homme est sujet à l'erreur, vous vous en convaincrez.» Il ne m'était pas difficile de me figurer ce qui m'attendait, mais je n'avais pas le choix, un compromis en attire un autre et en peu de temps, on ne s'appartient plus. Mais là, j'ai commis une faute grave: je ne me suis pas occupé d'une façon détaillée de la victime, je n'ai pas recherché ses données, n'ai pas parlé à ses défenseurs et, ce qui plus est, je n'ai rien dit aux supérieurs de Varlaam. J'aurais dû rédiger en vitesse des protestations, faire connaître le cas, obtenir l'exhumation. Il était trop trad lorsque je m'en suis rendu compte. Alors, je pensais que c'était une lutte absurde contre des moulins à vent, enfin, je ne sais pourquoi, j'ai pris les choses à la légère, et puis j'ai oublié, il me semblait avoir fait mon devoir envers moi-même, le reste regardant les autres. Mais lorsque l'on oublie un malheureux, il y a des chances pour que l'on vous oublie vous aussi. Bien sûr, mais pas quand on a affaire à Varlaam. Que j'aie été lâche, naïf ou tout simplement clairvoyant, la vérité ne peut être ignorée: en cachant la cause de la mort d'un homme, en cachant un crime, je me suis trouvé en quelque sorte complice du criminel. Cette idée m'a poursuivi toute ma vie. J'ai dit ce que je pensais mais sans me battre pour la vérité. Lorsque je m'en suis rendu compte, je n'ai épargné personne, mais maintenant encore je ne me sens pas dans mon assiette. Quoi qu'il en soit, après cette soirée-là, si pesante, si curieuse, qui s'est passé hier, il me semble, je travaillais, le cœur serré, dans l'attente de la rencontre: j'avais charge de vous, et il ne me convenait pas d'avoir à souffrir des caprices de je ne sais qui. Je comprends que l'on se sacrifie, si c'est le cas, pour une idée élevée, pour une cause, mais comme ça... Ce qui s'est passé avec Bădilă n'a été que la goutte d'eau... A cause de la guerre, des laboratoires détruits, des déménagements et des voyages, j'avais pratiquement interrompu la recherche et j'étais épouvanté à l'idée d'un autre temps que je pourrais perdre, c'est pourquoi ayant graduellement réduit le nombre de mes contacts et celui de mes amis, je passais presque toute la journée parmi les malades, et j'opérais à tour de bras. Tout flux entraîne un reflux,

je le savais, mais il m'était difficile de deviner son arrivée, et ce n'est qu'en travaillant jusqu'à l'épuisement que je réussissais à échapper à mes obsessions, à me sentir, relativement, en sûreté. A mon retour du front, j'avais de curieux états d'âme. La joie d'avoir échappé à la mort s'était atténuée, était passée au second plan, pour être remplacée un certain temps par la déroute puis par la fatigue. Les moments de tension prenaient leur revanche, mes sens supersollicités réclamaient du repos, se soustrayaient à moi: je n'avais plus la force de crier, de me révolter, mon énergie s'en était allée, je considérais le monde avec une sorte de perplexité et attendais, pour la première fois, que d'autres me donnent une réponse. Par rapport à la tension permanente du front, la vie d'alors, bien que remplie de privations, avait commencé elle aussi, à me lasser par sa relative uniformité et à contribuer à cet effondrement dont le substratum était la crainte de ne pas me réaliser, de ne pas pouvoir renouer le fil de la recherche. J'avais acquis assez vite un certain prestige, on m'entourait, on me sollicitait, le professeur Popa était enthousiasmé par ma sûrete de main et comme il avait décidé que c'était moi qui le remplacerais à la chaire, il était particulièrement attentif à mon égard; mon silence, taxé de présomption par certains, n'était en réalité qu'une terrible insatisfaction: les journées de recherches et de tâtonnements m'éloignaient du but, je me voyais un parfait raté.

De tous mes amis, il ne m'était resté que Redman que je connaissais depuis les années d'études où nous participions tous deux au mouvement de gauche; plus tard, nous nous étions retrouvés à Paris, où nous nous spécialisions l'un et l'autre. Ensemble, nous y avons vécu de nombreux événements et échangé nos idées. Il paraissait un homme pondéré, sérieux, doué de bon sens; son élégance et le calme de ses gestes m'en imposaient; bien que trop fragile, à mon goût, je l'écoutais, je me sentais bien en sa compagnie. Je me souviens d'avoir voulu faire une bêtise: je voulais à tout prix briser à coups de pierres le crâne du colonel de la Roque, un fasciste féroce, et c'est Redman qui m'en a empêché à temps; jamais je n'ai réussi à cacher mes sentiments ou mes pensées, et je m'en fichais pas mal: je ne demandais rien à personne et je n'avais aucun motif de rougir de mes actions. Mais alors, j'avais été absurde: pratiquement je n'avais aucune possibilité de joindre le colonel et puis ses fanatiques m'auraient lynché. Je croyais, donc, qu'une pareille amitié ne doit pas être continuellement vérifiée. De plus, il avait travaillé avec ton grand-père, on se rencontrait tous les jours, il faisait partie de la famille. Si mon beau-père n'avait pas été arrêté, puis emmené — car il parlait à tort et à travers, habitué qu'il était aux luttes entre les partis, il n'entendait pas s'accommoder aux mœurs des temps nouveaux — j'aurais cru que lui-même ou que moi avions dit quelque chose dans notre sommeil plutôt que de suspecter Redman. En fait, nous ne parlions pas de qui sait quoi. Nous connaissions, tous les deux, Marx, à la source, nous avions bien analysé Lénine et n'essayions pas de vérifier si ses dires s'appliquaient exactement. Nous ne critiquions pas d'une manière absurde, irrationnelle, nous ne nous opposions pas; en échange nous cherchions à comprendre le monde dans lequel nous nous trouvions. En ces années-là, les troubles sociaux de France

et d'Autriche m'avaient familiarisé avec la politique, je vivais la politique et ne pouvais exister en dehors d'elle. Je croyais que Redman jugeait le monde à un niveau supérieur, je le considérais comme incapable de s'abaisser à une délation mineure, vulgaire, tellement à la mode, pour la solution, par la main d'autrui, de conflits et d'inimitiés insolubles autrement. Je n'étais ni ne pouvais être contre le régime, je cherchais simplement à expliquer ses actes, à les interpréter, à faire des pronostics. Le pouvoir ne me paraissait pas d'origine divine et, l'eût-il été, je me voyais obligé de penser. Avec la visite de Varlaam, je me mis à voir le monde sous un autre jour; les événements du jour me donnaient la certitude que le cercle se resserrait autour de moi. Je n'avais pas d'arguments palpables, mais une expérience comme la mienne vous crée des réflexes spéciaux, de curieux signaux semblent vous prévenir du danger. Vous avez affaire à un patient qui n'a rien, qui vous consulte pour un petit rien et qui, brusquement, change le cap de la conversation, pour en arriver au sujet qui l'intéresse. S'amène un type qui, à grands coups de gueule, profère des injures. Si vous lui donnez raison — en tant que médecin, vous y êtes tenté, par déformation professionnelle — vous êtes, vous, celui qui en pâtit, tandis que le provocateur poursuit sans trêve sa besogne. Je ne puis donc dire pratiquement qu'il m'est arrivé telle ou telle histoire, mais je sentais que je ne comprenais pas grand-chose, j'étais en état de marcher tout comme mon beau-père... N'ayant pas avec qui discuter, donc seul, je ne voyais partout, maladivement, qu'yeux et qu'oreilles, qu'allusions et questions douteuses. J'avais rencontré Varlaam à plusieurs reprises, une fois même à la clinique, mais il s'était contenté de rire d'une manière significative et de me poser des questions bizarres: est-ce que j'avais des insomnies, comment allaient les Français, quels livres m'avaient-ils envoyés, qu'est-ce que je mangeais au camp de Tîrgu-Jiu, si j'aimais le bord de la mer, etc. Il m'a demandé un jour: « Pourquoi maigrissez-vous, docteur ? Vous suivez une cure ? Moi, à votre place, je prendrais un peu de ventre pour avoir quoi perdre. La graisse, ça vous aide, pour faire des efforts et résister au froid et à la faim. » J'ai enfin compris que je n'en avais pour longtemps, j'ai donc préparé de gros vêtements, du linge de rechange, j'ai mis de l'argent de côté au lieu de la distribuer comme auparavant à tous mes parents et à toutes mes connaissances, et, ce qui était très difficile, je me suis mis à préparer moralement ta mère; pour occuper d'une certaine façon mon attente, je trimais de plus belle. « Le temps travaille en ma faveur, me disais-je. Des changements doivent immanquablement se produire! » Mais voilà qu'une nuit, je reçois la visite de trois individus; l'un d'eux blessé par une balle, avait une grave hémorragie. Entre temps, mon appartement était devenu une sorte d'hôpital; d'une part, je me croyais plus en sécurité s'il y avait beaucoup de gens chez moi, de l'autre, je n'avais pas comment les chasser, jamais, depuis que je me connais, je n'ai renvoyé un malade, et jamais, non plus, je ne l'ai ajourné. Par conséquent, je l'ai opéré sans rien lui demander: c'était un blessé, c'est tout, et, en fait, je n'avais pas l'habitude des questions indiscrètes; au front, j'ai sorti, je pense, une tonne de balles du corps des hommes. Et s'il avait été coupable de Dieu sait quel crime, il était tout naturel qu'il invente quelque chose ou

même qu'il me force à l'opérer; en somme, ils étaient venus chez le médecin, et non chez le juge ou chez le prêtre. En tout cas, il ne me paraissait pas extraordinaire d'accorder une aide désintéressée à quelqu'un, puisque sauver la vie entrait dans mes obligations de médecin et, bien sûr, le secret professionnel aussi. Ces hommes m'ont promis de revenir pour le traitement, mais ils ne l'ont pas fait. Le lendemain, par habitude, j'ai raconté la chose à Redman. Je justifiais ma fatigue. Il était, par conséquent, le seul homme à savoir. Je n'avais pas caché le cas parce que je supposais l'identité de ces trois hommes, mais parce que je n'y attachais aucun intérêt. Je n'étais pas curieux, j'avais la conviction, fausse il est vrai, qu'en matière d'héroïsme et de cruauté je n'avais plus rien à apprendre. Quelques jours plus tard, j'étais arrêté. Ils sont venus la nuit, m'ont mis des lunettes de fer-blanc et ne m'ont même pas permis de t'embrasser. Je le reconnais, j'ai tempêté, j'ai crié, j'avais des cas urgents que je devais opérer à l'aube, de sorte que je voulais prévenir le professeur que je ne le pourrais pas. C'est d'ailleurs à partir de là que mes nerfs ont craqué: je leur ai donné ma parole d'honneur que j'allais revenir de moi-même dès que j'aurais terminé ma besogne, et Varlaam s'en est étranglé de rire. « En admettant que je sois coupable, les hommes à l'hôpital ne le sont pas, lui ai-je dit, et il serait dommage qu'il leur arrive quelque chose. » « Allons donc! tu n'es pas le nombril de la terre, il y a assez pour prendre ta place, et même de meilleurs», a-t-il répliqué en riant. « Crois-tu qu'à l'hôpital il en va comme chez toi? lui ai-je demandé. Qu'on chausse ses bottes et qu'on dispose selon son bon plaisir de la vie des gens? Là, il n'est pas permis de se tromper, or, pour cela, il faut avoir fait des études.» « Lorsque tu auras expié ta faute, tu n'auras qu'à réapprendre l'alphabet» m'a-t-il assuré. En vérité, bien que je me sois attendu à ce qui m'arrivait et que je me sois cru moralement préparé, leur venue m'a déséquilibré; je ne réagissais pas naturellement, les petits gestes, l'arrogance, l'impression qu'il cherchait à m'insuffler comme quoi je n'étais qu'un rien, un homme quelconque, un objet qu'il pouvait déplacer à son gré, n'étaient pas entrés dans mes calculs et c'est ce qui, à cet instant, a décidé de tout. J'aurais voulu téléphoner à Redman, il était procureur, je comptais sur son appui et lorsque je l'évoquais, je me voyais en pensée rentré chez moi le jour suivant. Mais une fois dans la voiture, je me suis rendu compte qu'il n'y avait aucune raison de me faire illusion, de croire qu'il s'agissait d'un malentendu; il y a une chose que je n'arrivais pas à découvrir: « Pourquoi?» « C'est toi qui nous le diras en temps voulu», m'a affirmé Varlaam, et il m'était impossible alors de penser à celui dont j'ai appris le nom plus tard: Bădilă. Je supposais qu'il était apparemment question de ton grand-père, que c'était mon tour en qualité de gendre et je n'allais pas plus loin. Je savais que ces structures rudimentaires sont capables de tout, mais j'étais certain que si je ne cédais pas avant qu'il n'ait épuisé toutes ses méthodes, si je ne reconnaissais pas telle ou telle absurdité dont on pouvait m'accuser, il allait se modérer. Je misais aussi sur la résistance que j'avais acquis sur le front, sur le fait que quoi qu'il arrive, quel que soit leur comportement envers moi, je ne pouvais rien dire de plus que la vérité. Enfin, je le répète, je souffrais énormément de ma culpabilité:

CONSTANTIN BRÂNCUȘI:
Tête d'enfant

CONSTANTIN BRÂNCUȘI:
Le Baiser

je m'étais tu lors de l'affaire du colonel, et je faisais, par conséquent, partie de ceux qui avaient donné main libre à Varlaam et je voulais non seulement expier ma faute, mais aussi essayer de couper le mal à la racine. Je n'avais pas eu la force, ou appelle ça comme tu veux, de le faire lorsque je me trouvais à l'extérieur, il me fallait essayer de l'accomplir de l'intérieur... Naïf, de bonne foi, oui, je l'étais et ça c'est une autre histoire. En tout cas, j'étais tout à fait maître de mon organisme, de mes fonctions vitales. Lorsque sur le marchepied, il m'a frappé, bien que je sache ce qui m'attendait, à sa grande surprise j'ai riposté. Bien sûr, le geste m'a coûté cher, j'avais fait une bêtise, mais je n'ai pas cédé, j'ai continué de protester jusqu'à ce que les gens, apeurés, réveillés par les cris désespérés de ma belle-mère, mettent le nez à la fenêtre. J'avais perdu le contrôle de moi-même, je n'aurais pas dû le frapper, mais sa visite, la façon dont il avait discuté avec moi, comme si ma culpabilité avait été depuis longtemps établie, son arrogance, tout me semblait une offense apportée à mes convictions. Comment moi, membre du parti, je ne bénéficiai pas de la moindre confiance ? En partant comme je venais de le faire, j'avais le sentiment de ne plus jamais vous revoir, je m'étais habitué à cette pensée et, au moment de la séparation, bien que ma riposte puisse paraître aujourd'hui théâtrale, irréfléchie, je voulais laisser aux gens l'impression d'un homme courageux, digne, prêt à la lutte; si elle a plutôt effrayé, ça c'est une autre histoire. Ma carrière était notée quelque part, derrière, très loin, je considérais la vie comme terminée, dans ses grandes lignes, par conséquent je pouvais me permettre de prendre une autre attitude que celle de l'attente et du silence inhibé. Je supposais que la mort était proche — il est curieux que je me voyais de nouveau obligé de penser à elle ! — mais je ne la sentais pas comme je la sens à présent, elle ne m'intéressait pas, mon organisme ne me la signalait pas avec l'insistance d'aujourd'hui.

C'est cette nuit-là que l'interrogatoire a commencé et j'ignore combien il a duré; j'étais entré dans un autre rythme, sans avoir comment m'orienter, avec cette même ampoule immense de salle d'attente et sans trace aucune de la lumière du jour. En fait, je ne pouvais pas me permettre de songer à quelque chose de pareil: je m'efforçais simplement de résister, d'en arriver à un dialogue tant soit peu cohérent, logique, car, petit à petit, les mots perdaient de leur sens, je ne les percevais plus, ils ne signifiaient plus rien. A maintes reprises, le vertige m'a gagné. Varlaam était périodiquement remplacé, tandis que moi, je restais sur place. Si les questions étaient à peu près les mêmes — les voix seules changeaient — les réponses l'étaient aussi: je n'avais pratiquement pas quoi reconnaître. Est-ce que je faisais partie de la bande à Sterian, quelle était ma liaison, avais-je étudié à l'école d'espionnage à l'étranger, qui était celui que j'avais soigné ? Que pouvais-je répondre ? La vérité: je ne sais pas, je ne connais pas, je n'en ai pas entendu parler. J'ai eu l'occasion de rencontrer deux individus qui après une journée de « conversation » avaient « reconnu » des choses auxquelles ils n'avaient jamais pensé, avaient dénoncé leurs parents, fait d'invraisemblables déclarations: c'était pour eux une chance d'échapper à l'accablement de ces moments. Je me suis posé moi aussi cette question, mais j'aurais eu la nausée de moi-

même. En vérité, à peine cette pensée m'avait-elle traversé l'esprit, comme un éclair, que tout mon organisme s'était révolté et je pense que jamais je n'aurais pu écrire mon nom au bas d'une pareille déclaration. Peu à peu je comprenais que je n'avais rien appris de tout ce que j'avais vécu jusqu'alors; les leçons qui se répètent, on le sait, coûtent beaucoup plus cher. Mes convictions, Varlaam ne pouvait évidemment pas les ébranler. Seulement il me semblait curieux de ne pas savoir pourquoi il me fallait souffrir. Plusieurs fois je pensais à mes longues controverses avec ton grand-père et le désespoir s'emparait de moi: que lui dirais-je, si, par hasard, j'allais le rencontrer ? Il ne voulait pas, lui, aller au-delà de l'immédiat, au-delà du fait concret, constaté sur place, de la réalité. Par Varlaam j'ai compris que je n'avais pas, jusqu'alors, défendu suffisamment mes idées. Lorsque vous parvenez à avoir une foi politique — et pas seulement politique — il ne vous est plus permis de fermer les yeux ou de vous taire; plus permis de laisser les autres décider à votre place et de vous réjouir de ce que les idées sont bonnes, nobles, tout en perdant de vue les qualités humaines de ceux qui les appliquent, alors que l'amour des idées vous fait négliger leurs carences morales et intellectuelles. Avec Varlaam, je n'ai jamais discuté, en fait, de politique et même si j'avais essayé, nous n'aurions eu aucune chance de trouver quelque chose de commun puisque nous n'avions pas le même vocabulaire. Il était sûr, pour sa part, que j'étais coupable; or du moment que j'étais coupable, je ne pouvais être communiste et ainsi de suite. Oui, bien sûr, c'est lui seul qui en avait décidé, je n'avais pas été jugé, mais il ne s'en formalisait pas. Nos rencontres étaient stéréotypes, chacun de nous connaissant son rôle; depuis l'instant où j'entrais jusqu'à celui où l'on me remettait mes lunettes de fer blanc, la pièce se jouait sans modifications. Entendue cent fois, une seule réplique m'obsédait: « Tu as été médecin, maintenant tu n'es plus rien. » Dans un sens, il avait raison: je n'étais plus rien. Cependant ce qui me paraissait bizzare c'était la question sur laquelle commençait le dialogue: « Pourquoi as-tu été arrêté? », comme si celui qui m'avait arraché à mon domicile ne le savait pas. Il me faut reconnaître que, peu à peu, je m'étais accoutumé, mes sentiments avaient changé, de sorte que, c'est assez curieux, il me semblait que j'allais rencontrer de vieilles connaissances, le dialogue étant cependant ennuyeux et banal. A quoi bon te raconter tout par le menu, peut-être as-tu entendu dire par d'autres ce qui se passait. L'imagination des hommes n'a pas de limites. En réalité, c'était un jeu des volontés, un désir aveugle de me conserver, de le briser lui, moralement. Et quel que fût mon aspect physique, psychiquement j'étais resté le même. Ensuite ça a été une période d'isolement absolu: je n'entendais ni bruits, ni injures, ni insultes, je ne voyais même pas celui qui m'apportait à manger; j'avais perdu le sentiment du temps, je ne savais plus s'il faisait jour ou s'il faisait nuit; j'avais tenu un compte approximatif des journées écoulées, d'après l'homme qui venait m'apporter ma nourriture, mais ayant découvert sur le mur d'autres lignes, je ne savais bientôt plus quelles étaient les miennes, et comme mes rythmes biologiques avaient changé — mais pas ma nourriture — j'ai finalement perdu toute notion de temps. Il serait absurde de prétendre que je n'ai pas eu des moments de dépression.

Mais, évaluant mes ressources et mes desseins, je songeais que vous étiez plus nécessiteux que moi. Lorsqu'il vous manque toute possibilité de déplacement, lorsqu'on ne voit plus les hommes, surtout ceux qui vous sont chers, il vous reste cependant la joie de respirer, d'être conscient de vivre, d'avoir des souvenirs, *de savoir quelque chose :* or, ces joies-là emplissaient ma vie. Une fraction d'image, une couleur, une figure humaine surgissant de quelque part, puis elles disparaissent à leur tour, s'éteignent, et l'on s'essaye, on s'entraîne à ce jeu étrange, incroyable, jusqu'à ce que, au moyen de je ne sais quel mécanisme, il vous reste à l'esprit un mot, un nom, quelque chose. Je me souviens avoir dit *Cythère.* À Paris, une poésie de Baudelaire m'obsédait et que je le récitais automatiquement, le soir, en regardant les drôles de figures qui peuplaient les grands boulevards et les vitrines qui les bordaient.

« *Dans ton île, ô Vénus ! Je n'ai trouvé debout*
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image . . .
— Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût ! »

Je m'attachais à ce nom, je le tenais serré, je le répétais jusqu'à ce que, graduellement, je reconstituai les vers obsédants. C'est ce que j'ai fait avec des livres, c'est ainsi que j'ai rétabli mes cours par la pensée. Des noms qui ne me disaient rien, des visages dénués d'importance passaient brusquement au premier plan, comme s'ils avaient à me communiquer quelque chose. Je me souviens qu'il y a longtemps de ça, me trouvant dans une malheureuse voiture de transports locaux toute brinquebalante, nous sommes arrivés à un chemin en lacets, loin de toute localité. C'était l'hiver, il faisait froid, les pneus n'adhéraient pas, et à un changement de vitesse, la voiture s'est mise à patiner. Par bonheur elle s'est arrêtée contre un tas de cailloux, de sorte que, terrifiés, nous en sommes descendus à la hâte. Un seul homme était resté près du chauffeur : un bohémien à l'œil borgne, qui tout le long du chemin n'avait cessé de fredonner. Enfin, après que le véhicule ait été calé par des pierres, tout glissement étant exclu, impossible de démarrer. Presque tous les hommes avaient vainement essayé leur chance à la manivelle. C'est alors qu'il est descendu lui aussi, et après quelques essais, le moteur s'est mis à ronfler. Cependant l'homme n'est pas remonté tout de suite : il est resté là, les bras en croix, les veinules de la paupière de son œil borgne devenues rouges tout à coup, à croire qu'elles étaient brûlées tandis que ses lèvres noires, charnues, tremblaient légèrement. C'est tout. Pourquoi, me suis-je demandé, avoir retenu avec une telle précision l'œil bohémien et ses bras tendus en croix ? Et voilà comment un geste insignifiant m'a occupé une partie de la journée. Ensuite, j'ai découvert que cette satisfaction immodérée qui m'avait effrayé, sans motif précis, peut-être par son extrême vulgarité, je l'avais déjà rencontrée, et le geste aussi — sauf qu'au lieu de laisser ses bras retomber, il les avait relevés — chez un autre homme, Fasole, avec cette différence que je le regardais d'en-bas : j'étais à terre, privé d'énergie, incapable de comprendre ce qu'il disait, peut-être aussi parce que

ces petits veinules-là m'épouvantaient... Je ne pouvais en détacher mes regards. Etait-ce lui, alors ? Non, bien sûr...

Ainsi donc je savais où je me trouvais, j'avais eu le temps de me convaincre que certaines expériences se répètent et j'en suis aujourd'hui plus conscient encore. Ce que je n'ai pas compris, c'est: pourquoi ? Que veulent-elles me dire ? Les questions paraissent puériles, banales, simples réflexes d'une culture assimilée en hâte, mais aux moments d'épreuve, lorsque la vie et la mort deviennent deux entités, deux poids posés sur les plateaux de la balance, lorsque l'épouvante vous prend parce qu'on ne sait pas de quel côté va s'incliner l'aiguille, les choses changent, on gratte les murs, on frappe la terre, dans l'espoir de trouver un sens, de trouver un moyen de salut. Les coups que l'on reçoit ne signifient rien. La douleur de ce genre est passagère. L'autre douleur, celle qu'éprouve l'homme qui ne veut pas céder, ne veut pas se soumettre à une décision absurde, demeure vivante, permanente. J'avais éprouvé le sentiment que le destin avait voulu me briser et que je lui avais dérobé cette satisfaction, sinon pourquoi fallait-il que se répètent des situations presqu'identiques ? D'autres fois, j'inversais son rôle, je le prenais comme allié ou je le croyais un allié sincère, désireux de me montrer une face inconnue du monde et qui — en vous offrant une vie d'exception — tient à attirer votre attention sur un fait qu'il faut absolument connaître. Cette hypothèse aussi, je l'ai analysée en essayant de trouver une signification à chaque événement. Mais je n'ai récolté que ce que j'avais pressenti dès le début: la révolte. Contre le destin ou contre moi, car je me croyais aveugle, incapable d'assimiler le nouveau d'une leçon répétée, sue, incapable de découvrir le sens sauveur.

Plus tard j'ai appris ce qu'est la mort, c'est-à-dire que je l'ai sentie, de sorte qu'aujourd'hui elle ne me produit plus d'émotion. Ça commence par le froid. On sent un froid qui s'accroît progressivement, votre corps se glace sous vos regards étonnés, contrariés, puis c'est le vide autour de vous, la perte des dimensions, celle des sens, parallèlement à l'obscurité grandissante. La mort psychique est autre chose: il ne reste du tout que le biologique, un être privé de conscience, privé du droit de se manifester en tant qu'entité pensante, créatrice. Mais ce n'est pas de cela qu'il est question. Eschyle, voyant tomber les méchants, se disait que la gent des dieux existe. Mais à supposer que vous n'avez pas l'occasion d'observer cela ? Et si les dieux ont des affaires de beaucoup plus importantes et s'ils se moquent pas mal des péchés de moindre envergure ? Ce qui est essentiel, c'est malheureusement la vie en général et non le matériel employé pour acquérir une qualité. Ainsi donc, je me suis rendu compte que le destin n'avait rien à me dire, que je vivais purement et simplement, que je vivais encore sans avoir trouvé de réponse satisfaisante à aucune des questions essentielles, vitales, qui n'obsèdent depuis que je me connais. Et alors ? J'ai vécu, tout simplement. Et puis ? Bien sûr, j'ai fait le bien, j'ai réparé ça et là, mais qu'en est-il des questions ? Que puis-je encore chercher, comment puis-je encore me mentir alors que j'ai si peu de temps devant moi ? Pourquoi ai-je vécu ? A quoi bon tout ce que je sais ? Je ne puis encore accepter l'idée que cette ligne tortueuse, oscillant

entre deux points, ne signifie que ce qui est, que ce que je sais. Par conséquent, sa curiosité ne peut se limiter à voir comment les choses se passent dans un poste ou dans un autre, dans une maison ou dans une autre, dans une compagnie ou dans une autre. Est-ce que tout se réduit au simple calcul que tout homme fait à un certain âge: tant de choses bonnes, tant de mauvaises, on tire une ligne et on soustrait ? C'est absurde ou c'est trop peu. Peut-être une nouvelle expérience éclairera-t-elle le tout: les faits, grâce à elle, acquerront peut-être un sens, s'enchaîneront-ils logiquement. Et s'ils ne le font pas ? Les cris, les hurlements, le désespoir sont inutiles... Et cependant les jours passent, ils connaissent un autre rythme, ils sont pressés, impitoyables, irréversibles. J'ai étudié pendant si longtemps un mécanisme dont j'ignore le pourquoi. Auprès de qui protester ? A qui faire appel ? Et qui donc pourrait au moins vous consoler ? Il n'y a plus de Nemesis, personne ne remet à sa juste place celui qui s'arroge des droits immérités. C'est donc une chose qui m'incombe, à moi, à moi et au temps. D'ici que se produise le miracle, l'événement décisif qui donne un sens aux faits, il reste un programme minimum que chacun doit accomplir, un certain nombre de projets: autant de palliatifs contre la révolte stérile. Peux-tu te figurer le goût qu'ont les jours lorsque le temps, par malheur, est mesuré, et que l'on a encore tant de projets qu'il faut biffer ? Il ne reste qu'à aller obstinément de l'avant, à faire des recherches. Il me semble que c'est la seule voie me permettant de me rapprocher de la réponse que j'attends, depuis si longtemps.

Que pouvaient donc me dire, à moi, ces corps sans âme ? Rien. C'est cela justement que je ne puis pardonner à Redman. Il connaissait mes obsessions et, volontairement, il m'a volé du temps, il m'a obligé de m'engager avec un handicap, sur ce chemin si ardu. Et moi je n'accepte pas d'abandonner ou d'avancer inconsciemment, soumis aux seules circonstances, je ne suis pas aveugle pour avoir besoin de quelqu'un qui m'accompagne.

Ainsi donc là, à terre, j'avais trouvé un monde et juste quand je croyais que Varlaam m'avait oublié, j'entendis la clé tourner dans la serrure; je levai instinctivement les bras, me tournai contre le mur, et lorsque je sentis des lunettes sur mon nez, je me rendis compte qu'un chapitre encore de ma vie avait vraiment pris fin. La promenade m'a fait du bien; je m'obstinais à ne pas flancher, à paraître sûr de moi, et même gai. J'ai protesté énergiquement, je lui ai garanti que ça finirait très mal pour lui; en fait, crois-moi si tu le peux, j'étais heureux de voir un être humain, d'entendre une autre voix. Mais sans mot dire, Varlaam m'a tendu des papiers à signer, c'étaient des déclarations sorties d'un dossier tout fabriqué. Des énormités; j'ai refusé, j'ai demandé des explications, il m'a répondu dans la note habituelle. Mais, c'est assez paradoxal, il s'est comporté avec élégance; il paraissait ennuyé, absent, je ne l'intéressais pas. On m'a mis dans une autre pièce où se trouvaient plus de deux cents hommes; encore une fois, j'étais mis avec les nouveaux venus. Je restais là près de la porte; selon le règlement, je n'avais la permission d'avancer qu'au fur et à mesure qu'arrivaient d'autres détenus. Une nuit entière j'ai dormi recroquevillé autour de la tinette, mais j'avais, par rapport à d'autres, l'avantage de pouvoir m'étendre. Plus

tard, on m'a confronté avec toutes sortes d'individus de la bande à Sterian; certains prétendaient me connaître, ils disaient que j'avais travaillé avec eux, mais moi je restais ferme sur mes positions. Enfin, à quoi bon te raconter ça tout du long. Ce n'est pas pour te prouver combien j'ai souffert que je t'en parle. Ça n'est pas un mérite. Parfois les gifles morales font infiniment plus mal que les exercices de Varlaam. Et la souffrance ne prend de valeur que si on en tire un enseignement. Ce n'est pas un plaisir que de s'en souvenir. Aujourd'hui, je me rends compte que je n'ai pas souffert pour une idée, Varlaam n'avait pas comment me faire changer de convictions, je n'ai rien gagné en plus de ce que je possédais, mais, vois-tu, parfois ce n'est pas nous qui choisissons nos souffrances. Et changer le signe et le sens des faits, ne changerait rien à rien. Ce qui est certain, c'est que grâce à mon expérience et à ma condition physique, j'ai réussi, je puis le dire, à l'exaspérer, à lui prouver que j'étais plus fort que lui. En fait, je l'étais de toute façon, ma force ne se vérifiait pas en cela, mais dans de pareilles situations, le monde se réduit aux deux hommes qui s'affrontent. A la dernière rencontre, il avait eu une véritable crise de nerfs: à bout de patience, il pleurait presque. C'est alors qu'à ma grande stupéfaction, est apparu Redman. Un libidineux, un poltron. Il a assisté sans prononcer un seul mot aux sévices qu'on m'infligeait. Je me souviens avoir demandé à Varlaam: « Me préférez-vous nu ou habillé ? » Il me semble que je lui ai très cyniquement souri. Il est devenu, il n'y a pas d'autre mot, enragé. Lorsque je suis revenu à moi, il y avait à mes côtés un sous-officier et Redman; je savais que ce n'était qu'à celui-ci que j'avais raconté le cas de cette fameuse nuit, et durant ma période de solitude, n'ayant rien d'autre à faire, j'avais fouillé et refouillé dans ma mémoire, ne voulant pas l'accuser injustement, mais en vain, je n'ai trouvé personne d'autre que lui. J'aurais pu croire que ce n'était qu'une coïncidence, mais après des mois et des mois de « conversation » avec Varlaam, nous en étions presqu'arrivés à être amis et, lors d'une discussion où il m'avait laissé l'impression d'être convaincu de mon innocence, il me l'avait avoué lui-même, mais il ne pouvait plus reculer, il m'avait gardé trop longtemps, aucun procès — pour la forme bien sûr — n'avait eu lieu et, plus que tout, il n'avait pas la force de reconnaître sa faute. Il fallait donc me trouver à tout prix un chef d'accusation. Alors Redman et Varlaam, mais Redman surtout, ont commencé avec élégance et discrétion, à répandre des bruits: on avait découvert à mon domicile une grande quantité d'or, j'aurais tué, disait-on, des malades haut placés, j'appartenais à un réseau de traîtres et d'espions, j'avais commis des horreurs impensables, etc. Ce qu'ils voulaient, c'était ruiner mon prestige professionnel, me frapper de manière à ce que je ne puisse jamais m'en relever. On ajoutait foi aux dires de Redman, il avait grandi aux côtés de mon beau-père et le monde savait que nous étions bons amis. Lors de la discussion que j'ai eue avec lui, avant de l'opérer, j'aurais voulu lui parler aussi de ces bruits qu'il avait fait courir, mais j'en avais plein le dos; à ce moment-là il aurait reconnu non seulement ça, mais n'importe quoi. Il semblait avoir désiré à tout prix une confrontation sincère, une explication, mais je me

rendais compte qu'il me haïssait plus encore qu'alors. En parlant avec moi, il ne se libérait pas, au contraire, je sentais qu'il serrait les dents en voyant grandir ses blessures. A la première rencontre, Redman s'est montré très amical. « Je veux te tirer d'affaires, m'a-t-il dit, j'ai fait l'impossible pour arriver jusqu'à toi. » J'étais convaincu qu'il voulait racheter sa faute et il me plaisait de me leurrer au sujet de son amitié. « Quelles nouvelles peux-tu me donner des miens ? » Il n'avait même pas songé à aller les voir — ainsi que ta mère me l'a appris plus tard, mais il m'a dit qu'elle était malade, que ma belle-mère était sur le point de perdre la raison, que par amour pour toi, je devais survivre à tout prix, c'est-à-dire signer. Je sentais qu'il mentait, mais j'espérais découvrir entre les mots ce qui se passait dehors, apprendre si quelqu'un était intervenu en ma faveur. Froid, sobre, il en revenait toujours à son expérience d'avocat et à notre vieille amitié. « Si tu as en toi la moindre parcelle d'humanité, lui ai-je dit, si tant d'années, tant d'événements vécus ensemble ont pour toi une signification, dis aux miens que je suis sain et sauf, que tu m'as vu, que je reste ferme sur mes positions, et qu'ils n'aient aucun scrupule à vendre les tableaux, la bibliothèque, tout ce qu'ils peuvent, car plus tard, je reconstituerai tout. Dis aussi au professeur Popa, qui sait que je suis innocent, que je le prie de me venir en aide. » Je lui ai donné le nom de personnes auxquelles j'avais rendu service comme médecin et comme ami. Il n'a rien fait de tout cela ; il n'avait qu'une idée en tête : que je me reconnaisse coupable. C'était comme si on ne s'était jamais vu, pas une ombre d'amitié dans ses gestes, dans ses paroles ; ou tout au moins un regard furtif, mais éloquent, un mot d'encouragement. Par peur ? Sûrement. Mais un sourire et un regard ne pouvaient être enregistrés — éventuellement — sur bande magnétique. Le lendemain, il est revenu toujours avec Varlaam. Celui-ci m'a promis la liberté à condition que je reconnaisse ma culpabilité et que je dénonce mes camarades de la bande et des services étrangers d'espionnage. Je lui ai parlé de Dulles et de quelques autres. Je lui ai donné l'assurance que j'avais travaillé avec eux et qu'ils me rachèterait en devises s'il leur écrivait à mon sujet. Après ça Brainea est apparu : « C'est lui le bandit ? a-t-il dit. Il ne reconnaît rien ? Continuez en toute confiance. Il a suivi, on le voit, une bonne école d'espionnage. » Quelques jours plus tard, seul Redman se trouvait dans la fameuse salle. Il m'a conseillé de signer et de dire au procès que j'y avais été contraint. En ce qui vous concerne pas un mot. Lorsque je lui ai demandé de vos nouvelles, il m'a traité d'irresponsable, il a violemment jeté à terre une cravache qui était en permanence sur la table, m'a dit que j'étais un égoïste, que je ne pensais pas à la situation dans laquelle je le mettais, qu'au lieu d'être le seul à souffrir — puisque de toute façon j'étais coupable du moment que j'avais accordé des soins à Bădilă — j'en exposais d'autres, que j'avais fait son malheur, à lui et ainsi de suite. « Toi, tu as des chances de t'en tirer, tu es quelqu'un, d'autres agiront en ta faveur, moi, il me faut du temps pour agir, et puis les choses changeront. » « Moi j'attends le changement ici . . . » ai-je répondu. Il m'a accusé de ne pas avoir confiance en lui, de le mépriser, il a fait de nouveau appel à notre amitié, aux souvenirs

communs qui, même alors, m'apparaissaient lointains, irréels, semblait-il. J'ai refusé de discuter davantage et j'ai demandé à être ramené en cellule. Alors est apparu Varlaam riant à pleine gorge. « A ce que je vois, les bons traitements ne t'ont servi à rien. Frappe-le! a-t-il crié à Redman, mais comme celui-ci hésitait: « Tu es sourd ou quoi ? Qu'est-ce que tu attends ?» Apeuré Redman a fait un pas en arrière. Le rire de Varlaam s'est prolongé en hurlements: « Alors, as-tu entendu, oui ou non ?» Finalement Redman a pris son courage à deux mains et s'est mis à me frapper, sans force, comme un homme effaré. Je n'ai pas riposté, je me suis contenté de rester droit, de lui sourire ironiquement, en recherchant sans cesse son regard qu'il me dérobait. « Il semble que ce ne soit pas là ta vocation, lui ai-je dit. Si j'avais fait une chose pareille et dans de pareilles conditions à un ami, je me serais pendu au cours de l'étape suivante. Pour en arriver à ce sport, il n'était pas nécessaire de faire des études ni de se rendre dans les grandes capitales.» Stimulé par les hurlements satisfaits de Varlaam, Redman frappait sans arrêt, tandis que moi, d'un ultime effort, je riais, je riais bruyamment jusqu'à ce que le supporter lui ordonnât de s'arrêter. « Maintenant, donne-lui toi aussi quelques bons coups» m'a-t-il dit; mais je n'ai pas bronché. « Je ne le frapperai pas, je ne veux pas me salir» ai-je dit et ses accès d'hystérie ne m'ont pas convaincu. Comme le spectacle était lamentable, j'ai décidé d'y mettre fin; j'ai trouvé la force de leur cracher au visage, à tous deux. Je ne l'avais jamais fait jusque là ni ne l'ai jamais fait ensuite, mais mon dégoût devant Redman était trop fort, je ne pouvais plus le voir. La fureur de son ami n'avait plus de bornes, heureusement je ne l'ai pas vue dans tout son déploiement, parce que je me suis très vite évanoui: le sous-off était plus miséricordieux, il frappait directement au plexus, de sorte que je perdais connaissance en quelques secondes.

Les jours suivants, Redman vint me voir plus souvent, on nous laissait seuls. Il pleurait, il avait honte, mais s'arrangeait pour retourner la plaidoirie en sa faveur. « Un peu d'humilité ne te ferait pas de mal. Tu as bien vite oublié nos anciens idéaux, tu t'es embourgeoisé, il n'y a plus en toi la moindre trace de sentiment, tu fais tout par calcul. Et si tu es venu en aide à ce bandit-là, tu l'as fait sous l'influence de la propagande occidentale: tu t'imaginais que les Anglo-Américains vont arriver, et tu voulais entrer dans leurs grâces. Toute ta vie tu as été *contre*, toujours dans l'opposition. Que crois-tu y gagner ? Qu'est-ce que tu poursuis ? Aucun Etat, aucun régime ne te satisfait. Ne voudrais-tu pas, par hasard, un pays agencé selon ta façon de penser ?» « Toi, en échange, tu as été toute ta vie *pour*. C'est une attitude, ça aussi. Mais est-ce une faute si j'ai été enfermé dans un camp sous Antonescu ? Est-ce une faute que de m'être inscrit au parti communiste ? C'est le premier parti politique auquel j'ai adhéré.» « Oui, par peur ou par intérêt, l'origine de ta femme et la tienne aussi te poussaient à la prudence.» « Moi, prudent, alors que depuis que je me connais je n'ai fait que risquer ? Qui est-ce qui a eu, à l'époque, le courage de clamer que Hitler et Mussolini sont des crétins ?» En fait, c'est en vain que je parlais. Nous n'avions aucun point de contact, il avait l'arrogance de celui qui sait

qu'il vous tient, bien qu'en ce qui me concerne ce ne fût pas le cas; il avait changé, nous étions comme deux étrangers, séparés par leurs fonctions et par tout ce qui en découlait.

A l'ambassade allemande j'avais parlé par conviction, j'en avais par dessus la tête de la démagogie et peu m'intéressait de savoir si j'allais être pendu ou envoyé sur le front. Il y a des moments où l'instinct de conservation vous abandonne, tout simplement, où on ne peut plus endurer l'humiliation, où l'on ne pense ni à hier ni à demain, ni aux proches; des moments où l'on crie tout ce qui vous passe par la tête, parce que l'on se soulage, parce que l'on sent le besoin de devenir homme et non pas un instrument aveugle entre les mains de certains individus, handicapés du côté de l'intelligence ou atteints d'aliénation mentale, parce que l'on ne peut plus supporter d'être une triste taupe souterraine à laquelle les yeux sont devenus inutiles! Depuis longtemps, j'avais découvert que l'homme a besoin d'autre chose aussi que de nourriture et de vêtements; mais ce n'est qu'alors que j'ai senti combien cette vérité était plus profonde que ne l'indiquent les mots; un animal bien nourri à temps, bien abrité, se développe dans le sens souhaité par son maître. Mais lorsque des crétins essaient d'appliquer à l'homme les règles de la zootechnie, les choses changent: il faut décider. Il est curieux de constater que les zootechniciens meurent d'étonnement lorsqu'ils constatent qu'il existe des êtres non-reconnaissants, pour lesquels peu importe leur nourriture et tout ce qu'on leur donne si on le leur donne, lorsqu'ils sont privés de liberté, de la possibilité de dire ce qu'ils voient, de se manifester en tant qu'hommes. Oui, bien sûr, les fascistes aussi soutenaient que vous étiez libres, mais libres seulement de dire ce qu'ils vous disaient, de penser avec leurs phrases, libres de leur élever des odes, libres de répandre la bêtise, qui, jaillie de qui sait quel recoin obscur, avait fini par inonder tout. A ce moment je m'étais senti tout à coup responsable du sort du monde, je préférais qu'il m'arrivât n'importe quoi plutôt que d'être assiégé par les mots, par les mensonges. C'était comme si tout était arrivé par ma faute: je m'étais tu. Ainsi que je l'avais déclaré au consul allemand: « Même si Mussolini n'était pas un simple d'esprit, je ne puis croire à la viabilité du régime, du fait qu'il y a trop d'adjudants au kilomètre carré. » « Les époques spéciales réclament une armée puissante. » « Aussi longtemps qu'existera cette idéologie, les époques resteront spéciales. On cherchera sans cesse à entretenir un état de mobilisation permanente, comme au temps de la dictature grecque, et, sous une forme ou sous une autre, on enlèvera aux hommes le droit de se manifester librement. Les tonneaux vides sonnent plus fort que les autres. Il n'y a pas un seul adjudant qui ne se croit un Savonarole, seulement, voilà, il n'a pas lu les livres qu'il a brûlés. Il les brûle parce que ce sont des livres, tout simplement. Et quiconque commence par brûler les livres finit par brûler les hommes. Mille ans? Tout ce qui est bâti sur la force s'effondre d'une manière spectaculaire et définitive. » « De tout temps, il y a eu moins d'écrivains et d'artistes que de sous-officiers, m'a répondu le consul en riant. Lorsque la paix, la sécurité et l'ordre régneront sur toute la terre, l'inverse deviendra possible. Jusqu'alors, nous

devons tous concourir au but!» « Le but de qui ? Proposé par qui ? Par Hitler, au nom de tous ? De quel droit ? Et combien de matériel humain, de premier ordre, est détruit!» « Les grandes actions réclament de grands sacrifices. » « Et l'éducation des hommes dès la vie intra-utérine. Malheureusement il ne reste de pareilles actions que les sacrifices et les conclusions dont, en général, on ne tient plus compte au bout d'un certain temps, et sous une forme ou sous une autre . . .» « Il est dommage que vous n'ayez pas le temps de voir au moins les premiers de ces mille ans» m'a-t-il répondu, d'une manière assez équivoque. Evidemment, la discussion a duré davantage et je savais ce qu'il m'en coûterait. Rentré chez moi je me suis enfin rendu compte que j'avais été naïf, et que je m'étais conduit comme un enfant. Ce n'était pas avec eux que j'aurais dû discuter, et, en général, il fallait moins discuter qu'agir. Il va de soi que le consul a protesté, qu'il a réclamé ma punition, moi j'ai demandé au général Prahoveanu ce que je devais faire — sa fille et moi avions été collègues, et celui-ci, pour éviter que je ne sois envoyé au front, s'est arrangé pour que je sois interné au camp, via la prison de Văcărești et Constantza. Si je suis parti comme volontaire pour le front, cela n'a pas été pour m'en faire un mérite, mais dans le désir de contribuer, moi aussi, à l'écrasement de la sanglante dictature. J'étais pleinement conscient des risques mais il me fallait racheter ma naïveté. J'aurais très bien pu continuer à rester où j'étais, fonctionner comme assistant, j'aurais répondu d'une section et me serais rendu tout aussi utile, mais je n'aurais pas été en paix avec moi-même, j'avais des haut-le-cœur devant les commodiés relatives dont je jouissais. En fait, aujourd'hui encore, s'il m'arrive de me trouver autour d'une table abondamment servie, j'éprouve comme une espèce de honte à l'idée que quelque part, des hommes pour lesquels je n'ai rien fait, rêvent à un malheureux croûton de pain. Pour en revenir à mon récit, j'ai la conviction que Redman était autorisé à passer aux promesses. Avec un grand luxe de détails, il me décrivait les journées passées ensemble, les folies que nous avions faites, les hommes que nous avions connus, il me parlait de paysages merveilleux, des bibliothèques, et des musées dans l'espoir que tout cela l'emporterait, pèserait davantage sur moi que les humiliations subies. Varlaam avait temporairement changé de tactique et, bien sûr, la torture n'en était que plus grande, car c'était de lui, qui me connaissant le mieux, que venait la proposition de revoir toutes ces merveilles. Et — pourquoi mentirais-je ? — bien souvent j'ai eu des moments de doute, de désespoir: j'étais tenté par l'idée de fuir, tout simplement, d'échapper. « Que signifie, lui disais-je, notre grouillement, du point de vue de la Voie lactée ?» Nous luttions d'une manière inégale, avec des armes différentes, mais moi, je ne pouvais pas me défendre, je n'avais pas avec quoi puisque la vérité ne l'intéressait pas. Je me voyais plus utile dehors, mais, vois-tu, j'aurais eu la nausée de moi-même et j'étais honteux d'avoir pu penser de la sorte. J'ai refusé de lui demander de vos nouvelles de peur d'apprendre des choses catastrophiques. Je savais que, de tout évidence, il exagérait, je supposais que ce qu'il me disait n'était qu'inventions appelées à venir à bout de moi, mais, dans le fond, je ne pouvais pas savoir quelles

étaient les réactions de ta mère, comment elle résistait à de pareils traumatismes; c'est pourquoi, dans les rares moments de tranquillité relative, quand la douleur s'uniformisait, qu'elle devenait aussi intense dans toutes les régions du corps, je me disais: et si?... Je ne pouvais pas connaître les réactions de Stela devant l'humiliation et la misère. Quant à toi, tu étais débile, sensible au plus léger refroidissement, tu tombais immédiatement malade, tu faisais de la fièvre et ta toux périodique m'exaspérait. Je réagissais en père, pas en médecin. Mais avec le temps, je pensais de plus en plus rarement à vous, la résistance de l'organisme cédait, ni mes membres ni mon dos ne m'appartenaient plus — seul mon cœur, c'était paradoxal, conservait son rythme normal — je l'entendais, calme, terriblement calme, et je concentrais toute ma volonté sur lui, j'étais — c'est à ne pas y croire — une espèce de dispatcher de la circulation de mon sang et je m'efforçais, sans résultats pratiques je pense, d'envoyer plus de sang dans les zones traumatisées ou infectées. Vous, vous appartenez à une existence qui m'apparaissait lointaine, irréelle, et d'autres événements risquaient de prendre votre place dans ma mémoire. Plus tard, une question commença à m'obséder: « Si je ne cède pas, est-ce que ce ne sera pas le tour de ta mère ?» Oh! elle non plus, n'aurait rien eu à dire, mais là n'était pas l'essentiel. Je refusais d'y penser davantage, je cherchais même à chasser cette idée de mon esprit pour ne pas l'exprimer, ou la suggérer, si tu veux, par télépathie, à Varlaam. Mais un miracle s'est produit, et pour un bon bout de temps, m'a apporté la tranquillité, m'a rendu ma force quelque peu ébranlée. Olteanu, l'adjudant qui me faisait k.o., l'exécuteur des basses œuvres de Varlaam, m'a dit un jour qu'il me reconduisait à la cellule: « Ne regardez pas derrière vous et écoutez attentivement. Votre femme vous fait dire qu'ils vont tous bien et qu'il ne faut pas vous faire de soucis à leur sujet. Moi je sais bien que vous êtes comme qui dirait homme d'honneur, autrement si vous dites un seul mot de tout ça, vous ferez mon malheur et j'ai six gosses à nourrir. Ne me demandez pas autre chose.» Au moment d'entrer dans la cellule je lui ai dit: « Apportez-moi un signe, si petit soit-il, de sa part, et je vous croirai.» Quelques jours plus tard il m'a remis une photo de vous. Je l'ai portée partout, je l'ai protégée au prix de sacrifices immenses, bien que peu à peu, il n'en soit plus resté que quelques traces sales sur le papier. Le hasard a voulu que j'aie opéré la femme d'Olteanu d'une hernie, chose qu'elle avait découverte lorsque son mari lui avait parlé de mon obstination et de celle de Varlaam. Alors, sans rien lui dire, la brave femme est allée voir ta mère et lui a dit que, si elle le désirait, elle était en mesure de l'aider. Evidemment, Stela m'a fait parvenir un tas de choses et l'adjudant n'a plus eu la paix chez lui qu'il ne s'exécutât. Je lui ai tout pardonné à cet homme-là: il me frappait, mais il m'apportait des nouvelles et parfois même des aliments, au risque de perdre son poste et sa liberté. Aujourd'hui encore, je le vois assez souvent: il vend des cigarettes, et sachant que je m'approvisionne chez lui, il fait de son mieux pour me procurer celles que j'aime. « M'sieu le professeur, me dit-il, pourquoi qu'on n'ferait pas un congé ensemble, pour discuter, comme ça, entre hommes ? » Sa femme me rend

assez souvent visite: elle me prie de lui conseiller, à lui, de ne plus boire, elle se plaint de ses maux, elle m'apporte toujours des fruits, c'est une bien brave femme. En tout cas, dès le moment où Olteanu m'a parlé de vous, mes soucis se sont envolés. Parfois, en le voyant, c'était comme si je vous avais eu près de moi et cela me suffisait pour tout supporter. De plus, j'étais complètement édifié sur Redman. Depuis lors, bien qu'il soit venu me voir à plusieurs reprises, je n'ai accepté qu'une seule fois de lui parler. « Tu ne devrais pas te comporter comme tu le fais, parce que moi, je n'ai encore joué aucune carte, m'a-t-il dit avec un sourire cynique. J'en ai plus qu'il n'en faut en mains, et dont l'une est très bonne; je te dis ça pour te convaincre que j'ai été ton ami, que je n'ai pas encore dit tout ce que je sais.» J'ai appris de quelle « carte» il parlait mais beaucoup plus tard après que, pratiquement, Varlaam n'ait plus eu quoi faire de moi et après que j'aie lié ma curieuse amitié avec Olteanu: d'un côté, il me donnait presque chaque jour des cigarettes, des morceaux de viande, du lard et me tenait au courant des nouveautés du dehors, et de l'autre, lorsque Varlaam lui ordonnait de me « soigner», ne voulant pas que celui-ci puisse déduire quelque chose, il était pris d'un grand zèle, ce qui fait que ses sentiments à mon égard me coûtaient cher, mais ça en valait la peine.

Cependant, vint un jour où Varlaam se montra très gai. Pour la première fois, au lieu de m'appeler « bandit», ou « chien», il s'adressa à moi en me disant « docteur». Et il me donna une cigarette en m'offrant lui-même du feu. D'habitude je ne refusais pas les cigarettes. Toutefois, après quelques bouffées, la tête me tournait très vite, car j'étais affaibli. Dans mes dialogues avec lui, je ne devais pas faire appel à ma lucidité, il était rarement disposé à converser avec moi, à aller plus loin que les questions qu'il me posait. Un instant, l'appellatif me fit tressaillir: ils se sont enfin convaincus de mon innocence et ils vont me libérer; ou quelqu'un est peut-être intervenu, quelque chose a changé quelque part, peut-être Sterian et Bădilă ont-ils été pris? Je ne me rends pas compte exactement de ce qui s'est passé, mais il est certain que, sans forces comme je l'étais, incapable de me tenir d'aplomb sur mes jambes, j'étais sur le point de défaillir de joie. « Docteur, a dit Varlaam, ça y est, te voilà à ma merci. Tu peux te taire tant que tu voudras, ça ne me regarde pas, tu peux faire appel à qui te plairas, aux gens de ta famille, à tes amis, ou à toute autre personne à ta convenance, j'ai les documents en main: du matériel de propagande fasciste. Y-a-t-il un tribunal qui, dans le monde entier, ne te condamnerait pas pour ça? Tu reconnais que ça t'appartient? « J'étais convaincu que tu allais inventer quelque chose, lui ai-je dit. Tu t'es rendu trop ridicule, tu as trop tendu la corde, il fallait bien que tu couvres tes illégalités, tes abus, ton impuissance. Il y a longtemps que j'aurais pu, moi, te faire sortir de l'impasse si tu m'avais dit: Voilà ce qu'il y a, docteur; je te hais, j'ai essayé sans y parvenir, de te mettre au pied du mur, tu as été plus fort que moi. Aie la bonté de me fournir quelques documents compromettants et sauve-moi. Vois-tu, si tu m'avais demandé quelque chose dans ce goût-là, je te l'aurais sans doute donné!» « Tu reconnais que ça t'appartient?», m'a-t-il demandé. « Oui, ai-je dit. Intente-

moi un procès et tu verras ce que je répondrai devant l'instance. Tu ne sortiras pas très blanc de cette affaire, je te le garantis. Il est assez probable que je ne le gagnerai pas, ce procès, mais tes supérieurs auront leur mot à dire à ton sujet. Sans doute n'as-tu eu affaire jusqu'ici qu'à des poltrons et à des lâches, à des gens qui, de guerre lasse ou parce que tu les as dupés, ont signé les déclarations que tu leur demandais. Avec moi, je crois que c'est pour toi la fin. J'ai comme ça, le vague sentiment que je suis ta dernière victime.» J'avais voulu l'intimider tant soit peu, voir combien il croyait en sa force et surtout dans les « documents» fournis par Redman. Il est probable qu'il ne s'attendait pas à une réplique pareille, car à ma grande surprise, son enthousiasme s'est tempéré, il avait perdu sa gaieté, bien qu'après tout, je ne lui aie pas dit grand-chose. Varlaam n'était pas aussi rusé qu'il s'efforçait de le paraître et il se basait sur la force plus que sur son intelligence ou sur des connaissances, c'était plutôt le lieu et la position où nous nous trouvions, qui nous intimidaient. Il y avait longtemps que nous nous étions habitués l'un à l'autre et lorsque j'ai réussi à déceler les paramètres entre lesquels il se mouvait, j'ai su que si j'étais capable de résister, physiquement, il ne pourrait pas me briser. Dans notre dialogue, je misais sur la surprise: j'attaquais directement, durement, lorsqu'il s'y attendait le moins, et quoi qu'il m'en coûtât, je faisais tous mes efforts pour conserver mon assurance et ma supériorité. Faute de réplique ou brusquement arraché à son univers familier, Varlaam perdait contenance; je m'amusais à regarder la prunelle de ses petits yeux, cachés sous des arcades sourcilières proéminentes, poilues se dilater en un ébahissement sincère, puéril, qui en peu de temps était suivi d'un accès de fureur. « Et que pourras-tu déclarer au sujet de ces documents» me demanda-t-il. «Que pourras-tu bien dire devant des papiers qui n'ont besoin d'aucun commentaire de ma part?» « D'ici le procès tu ne sortiras pas de moi un seul mot. Il n'est pas exclu que tu obtiennes ma condamnation au cas où il ne se trouverait personne entre temps pour me sortir d'ici et c'est là un fait qu'il ne te faut pas perdre de vue un seul instant; tu en arriveras un beau jour à te dégoûter de toi-même, tu auras envie de vomir, tu souhaiteras mourir plutôt que de te retrouver toi-même. C'est ainsi que finissent les individus de ta trempe. Car il existe une justice plus haute que nous qui ne peut être manœuvrée selon notre bon plaisir. A ta place je me procurerais un peu de dynamite et je ferais sauter le tombeau du colonel. Il faut beaucoup de temps aux os pour se décomposer et une fracture de la base du crâne peut être constatée de longues années après le décès. Et puis, une tombe en fait découvrir une autre. Tu as eu tort de m'arrêter. Si tu me tues, il s'en trouvera un troisième qui ne signera pas de déclarations . . .» Je parlais comme un prêtre: je faisais appel à la peur ancestrale à laquelle il ne pouvait se soustraire, faute de pouvoir la dominer intellectuellement; je sentais combien j'ébranlais sa confiance en lui et surtout en l'importance des documents fournis par Redman. A la suite de quoi, Varlaam s'est lancé dans sa pluie habituelle d'insultes, mais en y mettant moins d'assurance; il cherchait à se convaincre lui-même, à se donner du courage, on aurait dit qu'il ne voulait pas se sépa-

rer de moi, ma présence le protégeait, nous étions curieusement liés l'un à l'autre et lorsque je le condamnais à la manière des prêtres, il n'osait pas me quitter, dans l'attente du châtiment qui, dans le pire des cas, nous aurait trouvé réunis. Plus de cynisme chez lui, ce qui m'étonnait au plus haut point; ne pouvant probablement pas s'expliquer les sources de ma résistance, la fermeté de mes opinions, il cédait peu à peu. En dépit de ces sentiments contradictoires, sa haine n'avait en rien diminué; ce genre de structure supporte difficilement la défaite, et loin de renoncer, s'entête à atteindre son but, quels que soient les obstacles à franchir et les compromis à accepter.

Il est hors de doute que si j'avais été vindicatif, j'aurais rendu à Redman la monnaie de sa pièce: lui seul me savait en possession de coupures de journaux et de livres; n'était-ce pas lui-même, qui, pour me faire plaisir m'en avait apporté une grande quantité, et une partie des photos des dictateurs ne lui appartenait-elle pas? Lui seul connaissait mon projet de livre, et des nuits entières, nous avions ri ensemble à son sujet. J'aurais pu demander à Varlaam si Redman lui avait parlé aussi de mes intentions, mais je ne l'ai pas fait, et me suis contenté de l'assurer que je me défendrai comme il convient, et présenterai autant de preuves et de témoins qu'il serait nécessaires. Pas d'illusions à me faire sur Redman qui n'aurait pas plaidé en ma faveur, du moment que c'était lui qui avait vendu l'idée, mais il me fallait lui laisser une trace d'incertitude, mon attaque relâchée, j'étais perdu. « Je m'en fous pas mal de tes témoins, et de ton assurance et de ta fatuité, tu vas les payer cher. Il y a des gens qui savent très bien quels étaient tes buts et tes idées. » « Alors qu'attends-tu pour me faire passer en jugement? Depuis le temps que j'attends ma condamnation!» « Ça ne dépend que de moi. Au fond, je ne vois pas pourquoi te déférer au tribunal ou plutôt pourquoi me presser de le faire? Je dois encore faire des investigations. La bande à Sterian n'est pas encore complètement liquidée, nous sommes sur les traces des fuyards, pas besoin de se hâter, attendons de les avoir pris tous. D'ici là, il ne serait pas mauvais que tu discutes avec quelques-uns de mes collègues. Qu'en dis-tu?» Cette idée lui était-elle venue à l'instant même, suscitée par mes insistances à demander le procès, ou bien l'avait-il eue dès le début? Au fond, il importait peu; une chose était sûre: en passant aux mains d'un autre, j'avais des chances d'en réchapper. Cependant, si je restais avec Varlaam je pouvais avoir de vos nouvelles par l'adjudant et cela comptait plus que tout pour moi. D'autre part, Varlaam non plus ne pouvait pas ne pas avoir d'ennemis, or, s'il me passait à un autre, je lui aurais certainement raconté ce qu'il m'avait fait subir. C'est pourquoi je ne pensais pas qu'il se hâtât de me céder. Enfin, quelle que fût ma pensée, je ne pouvais donner qu'une seule répose: « Ça me convient. » « Pourquoi?» me demanda-t-il, contrarié. « Je préfère ne pas le dire. » « D'après ce que je vois, tu es toujours content» dit-il avec un gros rire. « Puisque nous en sommes à la minute de vérité, veux-tu bien me répondre à ma question?», lui ai-je dit, le prenant par surprise. « Alors quoi? les rôles sont renversés? Où en sommes-nous!» me rabroua-t-il sans conviction. « Voyons! tu m'as en tout cas, dans le sens que tu disposes de ma vie, ai-je dit, et Varlaam parut enchanté de cette

reconnaissance. C'est-à-dire que tu peux m'amener des témoins qui, même s'il ne m'ont jamais vu, jureront que j'ai fait tout ce que tu leur auras glissé dans le tuyau de l'oreille, j'en suis convaincu, comme je le suis aussi que, quoi que tu me fasses, ça ne changera rien à rien. Mais ça n'a pas d'importance. Ce qui m'intéresse, c'est autre chose: me crois-tu, toi, vraiment, coupable ? N'as-tu là-dessus, aucune hésitation ? Aucun doute ? Tu ne penses pas que tu puisses faire erreur ? Ne tiens-tu pas compte que celui qui se trouve en face de toi est, pourtant, un homme ?» « Oui, je suis certain que tu es coupable, a-t-il dit avec l'étonnante assurance de l'ignorant qui, depuis lors, n'a jamais cessé de m'émerveiller. Je n'ai pas l'ombre d'un doute. Tu me donnes pas mal de fil à retordre, voilà tout. Mais j'espère que ça va te passer, parce que jusqu'ici ça a été de la pure folie. Voilà, je t'ai répondu très sincèrement. Tu as aidé les bandits, tu l'a reconnu toi-même, et j'ai découvert ton matériel de propagande fasciste. Rien que ces deux choses-là sont suffisantes et si ton meilleur ami n'en doute pas, pourquoi le ferais-je, moi ? Comment aurais-je su que tu possédais ce matériel et que tu avais aidé Bădilă? Soutenir que Redman est un salaud alors que vous avez passé toute votre vie ensemble, c'est t'accuser toi-même.» « Si tu ne l'y a pas forcé, si tu ne l'as pas intimidé, menacé ou si tu ne l'a pas attiré par quelque chose que j'ignore, donc, s'il a reconnu tout cela sans aucune pression, je n'ai rien a ajouter.» « C'est comme ça, entre vous autres, Parisiens intellectuels de race, m-a-t-il repliqué, satisfait. Ici aussi, tu rencontreras d'autres intellectuels comme lui et tu te convaincras de ce qu'ils peuvent faire. Redman est un bon garçon. Aucune raison pour toi, de le menacer. Il souhaite avoir, lui aussi, une fonction, un apartement, je le comprends. Mais si demain il trouve quelque chose de mieux . . .»

Depuis longtemps j'avais des arguments logiques, j'en avais enfin obtenu la confirmation, pourtant au plus profond de ma conscience, je continuais à soutenir que Redman n'avait pu faire une chose pareille que dans des conditions extrêmes, et je lui trouvais des excuses plus nombreuses et mieux fondées qu'il n'aurait pu le faire lui-même. Avec la perte de Redman, quelque chose mourait en moi, et, progressivement, ma confiance, mon assurance diminuaient, le passé changeait subitement de couleur, je sentais le besoin de réévaluer chaque événement, chaque idée, toutes mes possibilités de connaissance et de compréhension; c'était comme si je devais naître à nouveau, et je me voyais obligé d'ajourner sans cesse ma confrontation avec moi-même, obligé de me leurrer. Mais une chose curieuse est arrivée: je me suis trouvé en train de me demander ce que faisaient les autres hommes. Qui étaient-ils? Est-ce que mon cas était à ce point singulier, à ce point tragique ? Jusque là tout le drame s'était passé en moi et pour moi, j'avais vécu retiré, en évitant poliment le dialogue, l'injustice que je subissais me dominait; la vie des autres, leurs nombreuses confessions passaient, neutres, à côté de moi, je ne voulais pas charger ma mémoire des obsessions des autres; en même temps que je me posais ces questions il me fallait trouver un nouveau point d'appui et c'est grâce à elles que j'ai découvert qu'il y avait d'autres hommes aussi. Mon malheur n'était pas différent du leur, pour beaucoup il n'était

nullement inférieur, et même, par rapport à certains, le drame que je vivais était quelconque, banal, commun. J'avais souffert parce que mes convictions étaient mises en doute par certains marxistes qui n'avaient pas lu Marx alors que d'autres... Redman par exemple, qui le connaissait de source, se comportait comme s'il n'avait jamais entendu parler de lui. Mais, paradoxalement, je n'étais pas, là, l'unique victime de Redman! Le fait que d'autres aussi s'étaient laissés tromper ne pouvait être une consolation, et n'atténuait pas ma myopie, mes fautes, mais il me permettait de mieux me comprendre.

Au retour du front, j'avais commencé à ne voir le monde que par les yeux de ma profession, et je m'étais laissé emporter par cette optique banale, commode. J'avais entendu parler, il est vrai, d'un nombre infiniment plus grand de drames que d'autres; ils m'avaient été relatés avec une sincérité totale, mais au lieu d'en analyser les dimensions, les implications, je pensais qu'on m'en faisait part uniquement pour que je leur trouve un remède thérapeutique; or, la plupart des hommes, stimulés par la sécurité et la confiance qu'insuffle un cabinet médical, parlent pour se défouler. D'autre part, en tant que médecin, je pensais que les hommes, récompensant ma conduite, étaient pareils à moi, compréhensifs, généreux, et qu'il n'existait entre nous ni obstacles ni fausses barrières. Mais, bien sûr, ma profession non plus ne pouvait faire exception, et il ne s'agissait en somme que d'un désir que j'avais, naïf, dont la source résidait dans une immense fatigue. Il m'était difficile, alors, d'admettre que Redman avait une méchanceté congénitale, que c'était un homme sans aucun principe moral. Il m'avait répété à plusieurs reprises que le vainqueur impose sa propre morale, et moi, je pensais que c'était là une constatation à laquelle il était arrivé en observant le spectacle du monde... Je le voyais privé d'identité, il avait une structure de caméléon, je veux dire qu'il se confondait avec le rôle qu'il jouait au moment de l'action. A mes côtés, il était pris de passion pour la connaissance; aussi longtemps qu'il avait vécu auprès de mon beau-père il s'était identifié à lui, avait rêvé de succès à la barre, de victoires éclatantes remportées contre ses adversaires; auprès de ta mère, il avait rêvé à la pureté et à la candeur, mais une fois entré dans le rayon d'action de Varlaam, il n'a plus songé qu'à s'élever, à faire carrière à tout prix, en rejetant tout scrupule. Il empruntait par conséquent l'identité de celui auprès duquel il se trouvait. Aujourd'hui je ne pense plus de la même façon: sa force et ses dons intellectuels n'étaient pas à la mesure de ses ambitions, et comme le temps passait, il a dû avoir recours à d'autres moyens aussi, plus rapides, et très à la mode: comme profiter de ses relations, usurper des titres, calomnier. On ne peut pas dire de Varlaam qu'il l'ait négligé ou abandonné; c'est grâce à lui qu'il est entré dans l'enseignement supérieur, et qu'il a occupé la chaire du professeur Hileanu, ancien illégaliste*, et qui avait été membre de la direction régionale du parti dans la Transylvanie du Nord. Pour parvenir au sommet, Redman devait passer par-dessus lui, or

* Dénomination désignant les membres du parti ayant mené leur action dans la clandestinité dans la période de l'entre-deux-guerres.

ni le passé ni la vigueur physique de Hileanu ne lui laissaient guère d'espérance à court terme. Alors, avec une patience remarquable — c'était peut-être pour la première fois qu'il en avait — il s'est mis à éplucher sa biographie et s'est entretenu directement avec ceux qui le connaissaient, mais sans grand résultat; il ne trouvait rien de compromettant et Hileanu jouissait d'un grand prestige parmi ses compagnons du temps de la clandestinité. Après la Libération de la Transylvanie du Nord, il était entré dans l'enseignement supérieur, à la Faculté de droit. Mais juste au moment où Redman allait se décider à renoncer à ses recherches c'est le professeur lui-même qui, l'ayant pris en amitié, lui avait raconté quelques épisodes de son passé. « La'Sûreté' de Horthy était célèbre pour sa cruauté, lui avait-il dit. Au camp de Someşeni, où, à la suite d'une trahison, plusieurs membres de la direction transylvaine du parti nous nous trouvions détenus, je l'ai connue, hélas, et si d'autres m'avaient raconté ce dont cette Sûreté était capable, j'y aurais difficilement ajouté foi. J'ai été pendu par les pieds, battu aux gros bâtons, enfermé dans une chambre frigorifique, on m'a écrasé les doigts et tout ce qu'on peut imaginer. J'ai résisté, je n'ai pas soufflé mot. Une seule hésitation pourtant, lorsque l'on a torturé ma famille; ils ont amené de force ma fille et l'ont violée devant moi. J'étais alors sur le point de céder ou de me crever les yeux, pour ne pas voir.» La fille du professeur ne s'est jamais entièrement remise du choc. Redman, partant de cet épisode, est allé la trouver et lui a demandé s'il était vrai que... Elle, bien sûr, a nié, il lui était impossible de reconnaître une pareille chose devant un quasi inconnu. Il l'a encore questionnée sur le fait que son père avait été libéré, qu'on l'avait laissé partir, elle, dès que d'autres avaient été découverts, mais elle, qui ne s'était probablement jamais posé ces questions, perdait la tête et pleurait à tout moment.

En conséquence, Redman a fait courir le bruit qu'il possédait des documents prouvant que le professeur était un traître et ainsi de suite, et que sa fille avait reconnu la chose lors d'un entretien particulier. Les hommes plus âgés disaient que pratiquement il est impossible de résister à de pareilles tortures et, partant de là, Redman expliquait que, s'il n'y avait pas eu dans le passé de Hileanu un si triste épisode, il serait arrivé beaucoup plus haut; d'autres, par simple inconscience, répandaient les suppositions. Ce qui est certain c'est que, lorsqu'il s'y attendait le moins, Hileanu a été l'objet d'une analyse, d'une enquête même, et qu'en son absence c'est le jeune maître de conférence Redman qui est devenu titulaire de la chaire. J'en ai longuement discuté avec le professeur. Il était convaincu que la délation venait de mon ami, et, victimes communes, nous sommes devenus amis lorsque, soumis à l'enquête, nous avons partagé la même cellule. Sans lui, je crois que j'aurais dépéri un peu plus vite.

Je t'ai parlé de « coupures de journaux ». Ma crise de sincérité à l'Ambassade allemande m'avait valu d'être enfermé au camp, autrement dit, elle m'avait jeté en plein dans la politique dont je ne voulais plus entendre parler, à mon retour de France, où j'étais allé me spécialiser et d'où me ramenait le Diktat de Vienne. Mon désir était de revoir mes parents restés dans le territoire qui nous avait été arraché, puis de me rendre ensuite à Sibiu, avec

l'Université. Pouvais-je, dans ces conditions tragiques faire abstraction de la politique ? Bien que, je le répète, j'eusse juré de donner la primauté à la science. Le fascisme se montrait maintenant à moi plus clairement, dans toute sa monstruosité. C'est que, selon moi, plus catastrophique encore que la guerre ou que n'importe quelle maladie du siècle, s'avérait la perversion des idées. Plus une seule qui demeurât entière, plus une seule qui ne fût altérée, dénaturée ; les brutes avaient à ce point le souci de l'homme qu'ils le tenaient par la main, choisissaient, eux, les idées qu'il devait avoir . . . Une vie s'étendant entre les suspicions et les vérifications, une vie fondée sur le mensonge et la délation, au milieu des uniformes et des ovations, une vie théâtralisée au superlatif, voilà ce que j'avais vu dans les pays fascistes, voilà ce que j'avais trouvé dans la Transylvanie du Nord, voilà ce qui m'attendait de l'autre côté, je savais maintenant ce qu'avaient été les pensées des inquisiteurs, des fanatiques. Cette Nuit de la Saint-Barthélémy était longue et la scène beaucoup plus grande. Et ceux qui voulaient conserver leur identité psychique n'étaient-ils pas forcés d'agir autrement qu'ils ne pensaient ? Et ceux qui ne supportaient pas ce genre de mort ? Ils combattaient ouvertement en assumant leurs risques, ils se plaçaient en tête et souvent, faute d'expérience et de force, ils payaient très cher leur audace. Les peureux attendaient. Et rien n'est plus dangereux que l'attente. Lentement, la vie s'écoule comme les grains d'un sablier, les pensées agonisent et meurent, la paralysie s'installe brutalement, définitivement. Ils sont assez nombreux les hommes qui se contentent de manger et de se reproduire. Si ces deux besoins de la nature sont satisfaits d'une certaine manière, même à un niveau minimum, les voilà contents. Destinés à vivre pour la perpétuation de l'espèce, pour être des éléments de transition entre une génération et l'autre, ils ne se haussent pas à la compréhension de leur mission suprême, et d'ailleurs s'en trouvent empêchés, leurs yeux non-habitués à la lumière étant orientés vers des couleurs intermédiaires. Et afin de détourner à jamais leur attention des problèmes de l'esprit, les psychologues à chemises brunes et noires ont canalisé les énergies dans la direction la plus dangereuse: celle de l'orgueil et de l'agressivité; nous nous mouvions dans un monde de chefs, solidement fixés dans un filet habilement tissé, de sorte que chacun se défoulait en attaquant, en offensant, en humiliant. Quiconque voulait exprimer une vérité, si minime soit-elle, devait la noyer dans des flots de paroles . . . Pour que la haine ne se canalise pas dans sa direction naturelle, ceux qui étaient haut placés contemplaient le lamentable spectacle d'un grouillement dans lequel chacun avait les yeux fixés sur ses semblables, pour les attaquer ou pour s'en défendre, frappant et encaissant, tandis que les grands s'éloignaient vertigineusement et avaient le répit nécessaire pour employer les mêmes moyens dans le grouillement d'en-haut. Si l'on réussissait à s'arracher au quotidien, à conserver son calme et sa lucidité et à mettre à nu les articulations si simples d'une pareille construction, le spectacle semblait grotesque. Hitler avec son Eva Braun, Mussolini avec sa Clara Petacci paraissaient des cabotins jouant une pièce écrite par un idiot. Que faire ? En rire ou en vomir ? J'ai fini par constater que leurs discours étaient pour moi une inépuisable source d'humour, mais

mon rire était celui du désespéré: en 1933, on avait brûlé en grande pompe, à Berlin, rien que vingt mille livres, parmi les meilleurs. Jamais je n'oublierai les films documentaires et les photos d'alors. Un pareil régime ne pouvait pas durer, j'en avais la certitude. Mais, vois-tu, l'histoire est cruelle: parfois elle se précipite, de telle sorte que l'on ne peut faire face au rythme des événements, d'autres fois elle s'étale, monotone, sur des dizaines d'années, en laissant les hommes dans des situations bizarres, anachroniques, comme pour leur donner un avertissement. A la première occasion, je suis parti en volontaire sur le front, mais jusqu'alors j'avais marché à l'aveuglette, je m'étais limité à une fronde pratiquée isolément. C'est pourquoi j'avais découpé des discours ronflants, pénibles, des poses martiales, des nouvelles et des répliques oligophréniques, dans l'idée d'écrire un livre sur la dictature fasciste. Je voulais que ce soit une espèce de défoulement personnel, une histoire de la bêtise humaine illustrée par les tyrans dont l'humanité n'a pas manqué. Qu'est-ce que je voulais dire? Qu'il n'est pas suffisant d'être général, commandant, oberchef, pour être automatiquement paré de tous les dons, pour connaître à fond les vastes domaines de la science et de la culture. Et, comme je te l'ai dit, j'étais terriblement choqué par l'interdiction des livres, puis par les autodafés et enfin par l'assassinat physique des hommes qui osaient penser. Redman paraissait enthousiasmé par mon idée, il m'offrait sans cesse des coupures, photos ou livres, de sorte que, petit à petit, j'avais réuni une riche documentation sur la dictature. J'avais entendu mon beau-père, qui avait assisté aux manifestations de Cluj contre le Diktat, raconter que des paysans, groupés autour de la Louve offerte par notre mère Rome, criaient à plein gosier:

Oh! duc, oh duc! prends ta chienne et puis la b...

En guise de réplique, Redman reproduisait une chanson soldatesque italienne:

Mussolini au pouvoir
On n'a pas l'sou, pas un liard
Badoglio dans l'cabinet
Y a pas d'pain et pas d'monnaie

Il me fallait encore étudier Byzance et ses souverains sanguinaires, la bêtise sous un faux lustre de vers ou d'or et peut-être serais-je passé à la rédaction de mon livre, bien que ce fût, en quelque sorte, un jeu sédatif, et je n'étais pas, moi, le plus en mesure de connaître l'aspect tragi-comique d'une dictature. J'en ai cependant tiré un certain bénéfice: ayant étudié à fond un monde de monstres, j'ai acquis une sensibilité particulière, je les flaire à distance, je puis servir de tournesol, je pressens les phrases, les paroles, les gestes, l'air... Si Varlaam ou quelqu'un d'autre avait été de bonne foi, je n'aurais eu aucun souci: les soulignements, les extraits comiques, les citations accusatrices parlaient d'eux-mêmes. Mais comment pouvais-je savoir qu'ils les avaient sélectionnés? Il ne pouvait y avoir là, évidemment, que la main de Redman. Je m'en suis rendu compte lorsque Varlaam me les a

apportés pour que je les reconnaisse. Dès ce moment, dès ce moment seulement il a cessé d'exister à mes yeux comme ami. Il est probable qu'avec ou sans son concours, je serais tout de même arrivé là ou je me trouvais, mais ça c'est une autre histoire. Je ne suis pas de ceux qui se taisent, la science m'a habitué à investiguer, à tout révoquer en doute, à ne croire qu'après vérification faite. Et à plusieurs reprises encore. Peut-être que sans ces années passées là je n'aurais jamais réussi à comprendre le véritable sens de la liberté, de l'amitié, de la dignité, et aussi la beauté d'un brin d'herbe, d'une feuille, d'un coin de ciel ou la valeur d'un peu d'air frais. En fait, je réussissais lors des promenades, et au prix de grands efforts, à voir le ciel, à admirer le vol d'un oiseau, et cela me remplissait de joie: c'était quelque chose de plus par rapport aux questions, toujours les mêmes, de Varlaam. Lorsqu'il m'a présenté les « documents », je lui ai dit: « Aussi longtemps qu'ils sont incomplets, je ne signe rien. » Il m'a montré le procès-verbal: tout ce qui pouvait me défendre manquait. « Que tu le signes ou non, c'est tout comme. Dès l'instant où j'ai découvert ces papiers, j'ai senti que tu étais un homme fini », m'a-t-il dit. « Je crois qu'il serait beaucoup plus honnête pour toi de reconnaître ta faute. Tu as été induit en erreur. Et, bien sûr, tu n'es pas le premier. » « Malheureusement, maintenant que je t'ai retenu si longtemps, je ne peux plus revenir en arrière. D'ailleurs, tu es coupable, et je te le prouverai quand bien même je devrais mourir accroché à toi. Je me donne un mois tout au plus. » « Ne comprends-tu pas que je n'ai rien à reconnaître ? » me suis-je écrié. « Donne-moi ta main », m'a-t-il ordonné, et moi, un peu étonné, je la lui ai tendue. « Ta ligne de vie est très courte. Dommage. Cela me fait croire que tu vas essayer de t'évader . . . à moins qu'une grave maladie ne te guette. Sache que ça arrive. Vous autres, médecins, vous êtes très arriérés. Vous tâtonnez. Vous ne savez traiter aucune maladie sérieuse. Il arrive aussi qu'on ait le dégoût de se voir si misérable ou de se sentir coupable. Alors, de sa chemise et de son caleçon on se fait une corde. J'ai connu des cas pareils. » « Moi aussi, lui ai-je répondu. Et j'espère en connaître encore. J'en ai, je veux dire, la certitude. » A vrai dire, la menace m'avait effrayé; j'étais convaincu, cette fois-là, que Varlaam tiendrait sa promesse. Jamais il n'avait réussi à aller plus loin que nous deux, à pénétrer dans la sphère de la vérité, de la loi: chez lui, tout n'était qu'un jeu de l'ambition, de la force. Nous étions tous les deux au milieu du ring, il était décidé à vaincre, et n'y parvenant pas, il se préparait pour le coup décisif, un coup bas au besoin, quel qu'en fût le risque. Pour lui, il n'existait pas de retour en arrière, de couleurs intermédiaires; comme tout ignorant, il ne pouvait admettre que d'autres que lui puissent avoir raison. Il détenait, lui, la vérité, donc, pas besoin de la chercher. « Que le diable l'emporte », dit Hileanu lorsque je lui racontai notre entretien. Et de m'encourager: « C'est ce qu'il m'a dit à moi aussi, mais je suis sûr que dans quelques mois, nous tiendrons de nouveau nos cours. Parce qu'il est impossible que je ne puisse pas pouvoir prouver, une fois pour toutes, que je n'ai pas trahi. Et si j'en réchappe, tout se simplifie pour vous aussi. Ce sera le premier pas que je ferai ! »

Mais le soir même, on nous a séparés, Hileanu et moi, j'ai été conduit dans une pièce où il n'y avait que deux lits dont l'un était occupé par un homme dont l'aspect bizarre rappelait les statues de l'Ile de Pâques: pointu, cachectique, les clavicules proéminentes, drôlement agencées, comme les deux anses d'un panier d'osier, collées à un sternum rachitique: « Monsieur Fibulca » c'est ainsi qu'il m'a été présenté et je n'ai rien appris de plus sur lui. Il semble qu'il y ait des gens nés uniquement pour montrer aux autres toutes les nuances d'un même sentiment: la violence, la nudité, la profondeur avec toutes les conséquences qui en découlent. Monsieur Fibulca était fait pour la méchanceté: il toussait beaucoup, exaspérément, crachait n'importe où et semblait chercher exprès pour cela mon pain, mon eau, ma nourriture; il haïssait tout ce qui vivait, et sa maladie, au lieu de l'adoucir, le rendait plus agressif. Je me suis donné tout le mal du monde pour lui expliquer les choses, pour le convaincre, je lui ai donné une partie de ma portion de nourriture, pensant ainsi le voir plus satisfait. Mais, plus j'étais généreux, plus il prenait de l'assurance et redoublait d'impertinence. Une nuit, feignant de dormir, je l'ai vu crachant dans mon pot à eau; il voulait, sans doute, me contaminer à tout prix. Il était, en somme, l'expression vivante de la pièce où nous nous trouvions, son symbole; bref, ne pouvant faire autrement, je me suis mis à mon tour à le terroriser, c'est-à-dire à oublier toute compréhension et toute douceur. « Si Varlaam apprend qu'il m'incommode, il va continuer à nous laisser ensemble », me disais-je; en conséquence je l'ai frappé à plusieurs reprises, mais la rossée, chose curieuse, ne produisait aucun effet et il semblait se plaire à être maltraité; alors je me suis décidé à jeter sa nourriture, à lui rendre geste pour geste, à employer méthode pour méthode; ce fut horrible, pourtant cela donna des résultats. Fibulca s'est un peu adouci mais il toussait énormément et lorsque je me couchais il se mettait à parler à haute voix. Il réfléchissait, je crois, aux méthodes à employer pour me terroriser. Aussi je ne dormais que d'un œil m'attendant à tout moment à le voir se précipiter pour m'étrangler, pour m'éborgner. Je ne sais pas ce qu'il est devenu — il n'est cependant pas difficile de le supposer — car, une nuit, j'ai été emmené, conduit dans la cour avec d'autres et après un appel prolongé, on nous a rangés quatre par quatre, et sous une garde sévère, traversant la ville endormie, nous sommes arrivés, à l'aube, à la gare. Dans le rang à ma droite se trouvait un jeune étudiant, un royaliste, Caramihai. La promenade avait suscité en lui une joie inattendue, aveugle, il avait presqu'envie de danser; devant — un avocat, Gîrbea, que j'avais assez bien connu; étant ivre, il avait formé, pour rire bien sûr, un gouvernement et s'était proclamé président et ministre des transports, parce que, avec son vieux tacot, assez spacieux, il transportait, d'un bistrot à l'autre, son « gouvernement » depuis longtemps fauché. Maintenant il s'amusait: « Les transports, ça me poursuit partout. J'ai fait un bon choix, moi. S'il me tombait entre les mains, celui qui a remis le papier, je créerais pour lui un ministère unique au monde, celui des Cimetières. Voilà qui ne serait

jamais venu à la tête même de Faustin Soulouque, l'empereur d'Haïti, le type au *Baron de Sale Trou* ou au *Comte de Terrier-Rouge.* » Aussi longtemps qu'il l'a pu, ce Gîrbea s'est efforcé de nous remonter le moral, mais la cangrène a eu raison de lui. « Qu'est-ce que nous sommes ? disait-il en plaisantant. Des parasites, des animaux, des ramassis d'individus dont la patrie se débarrasse comme de vieilles chaussettes. Nous sommes des boutons sur sa belle et pure figure. Nous, ses lèpres et sa chassie, ses prophètes menteurs, ses cadavres ambulants, ses canailles et ses corbeaux, nous nous sommes postés en travers du progrès, nous avons été aveugles, sourds et méchants. Qu'avons-nous le droit d'attendre ? De la pitié ? Le pardon ? Soyons reconnaissants d'avoir de l'air à respirer, des moyens de transport à notre disposition, soyons heureux que l'on nous octroie un espace, du temps et de l'eau pour méditer sur nos péchés. Aussi longtemps que nous sommes encore vivants, considérons-nous des favorisés du sort. A genoux, parasites de l'histoire! Vous devriez être condamnés pour port illégal de tête! »

A ma gauche se trouvait Miclea, ancien député national-paysan, qui suait à transporter sa valise, « commande spéciale », préparée immédiatement après la perte des élections « pour toute éventualité ». « Surprenons-les préparés » avait-il dit à sa femme.

J'avançais à contre-cœur: non loin de là se trouvaient les miens, dont, par Olteanu, j'apprenais ça et là quelque chose. Devant — l'inconnu, la peur, l'incertitude, le sentiment qu'il se pourrait que je ne revienne pas. Sur la passerelle arquée au-dessus de la voie ferrée quelque personnes nous regardaient, intriguées. Allongés par terre dans le train qui semblait ne conduire nulle part, nous avons perdu une bonne partie de cette fatigante, de cette longue nuit, à causer de ceux que nous n'avions fait qu'entrevoir quelques secondes, tandis qu'ils descendaient en courant l'escalier. Le garçon — mince, osseux, en salopette et la fille en robe noire, longue, avec sur le bras, un trench-coat gris, ont acquis avec le temps une biographie inattendue: nous leur avons offert non seulement une partie de notre propre passé, mais aussi quelque chose de la soif vivante, implacable, de nous savoir libre. Sur le front, j'avais rencontré un couple pareil; ils avaient amené le prêtre du régiment; il avait perdu la vue dans la bataille et essayant de ramper il s'était beaucoup éloigné. Les jeunes l'ont installé devant l'infirmerie, m'ont souri et se sont vite éloignés sans que je puisse leur dire quelque chose.

Cette nuit-là, j'ai fait un rêve étrange, qui s'est répété, toujours le même, à plusieurs reprises. Mais puisque j'ai quitté Redman et Varlaam, — les événements qui ont suivi n'ont plus, pour toi, aucune importance. J'étais assez jeune, il me semblait avoir devant moi assez de temps pour chercher une réponse aux questions qui m'obsédaient. Aujourd'hui, j'observe que celui qui tient à rire de moi les présente obstinément, toujours aussi vivaces, aussi harcelantes. Et le temps ne m'attend plus... Au cas où, si peu que ce soit tu as réussi à le sentir, tu te rends compte que les souffrances morales sont de beaucoup les plus douloureuses...

Andrei n'avait accepté de participer aux festivités marquant la clôture de la Session nationale des cercles scientifiques estudiantins, que pour complaire au docteur Bretan, sous la direction duquel il avait effectué son travail. En route, il appelait de tous ses vœux un accident qui le retînt, un appel urgent, n'importe quoi, qui l'empêchât d'arriver à destination. « Pour peu qu'il soient objectifs, il est impossible que vous ne receviez pas un prix. Il s'agit de l'importance de votre contribution, lui avait dit le docteur, et puis j'ai lu presque toutes les communications... » « Bien sûr, je ne prétends pas que mon travail soit sans valeur, reconnut Andrei, mais ce n'est pas possible, il est tenu compte de trop de critères, vous savez bien que ces derniers temps j'ai eu tout le monde sur le dos! Creţu, Codreanu, l'Association en la personne de Florescu et jusqu'au recteur... » « Vous ne devez pas leur donner l'occasion de dire que vous les méprisez, avait insisté le docteur Bretan. Si l'on vous donnait un prix et que vous ne soyez pas là pour le recevoir, pensez un peu ce que ça donnerait... » « Compte tenu de la façon dont ils se sont comportés à mon égard, je vous garantis que personne n'y songera et quant à les mépriser, ça oui, je les méprise et j'attends à peine le moment de le leur dire bien en face. Quelles qu'en soient les conséquences... » dit Andrei avec passion, comme s'il se trouvait après l'attribution des prix, après avoir raté l'occasion de considérer Vasile, Florescu et surtout Creţu avec une certaine supériorité. « Quelle utilité? Qui convaincrez-vous? Ils diront que vous pouvez tout vous permettre parce que vous êtes le fils de votre père... » « C'est justement pour ça! Je ne supporte plus leurs grimaces! Ils ont pêché je ne sais où leur mentalité et leurs critères, en oubliant qu'ils sont *autre chose*, qu'ils doivent agir *autrement*... Tout le monde peut faire des fautes. J'en ai fait, je le reconnais. Mais eux, ils ne ratent pas une occasion de vitupérer contre moi, comme si j'avais mis le feu à l'Institut. » « Et cela a-t-il eu des conséquences? » « Pour l'instant... » « Je ne le pense pas d'ailleurs... N'oubliez pas où nous nous trouvons. Plans de bavards impénitents, querre au niveau verbal, bandes magnétiques qui brûlent sans laisser de traces. Empoignez-le ou je le tue. Chacun fait son petit dictateur et, si vous avez le loisir de lui prêter la moindre attention, il prend son rôle au sérieux. Que réaliserez-vous en vous absentant? L'occasion de s'en prendre à nouveau au vieux... » « Ils s'obstinent à ne pas comprendre une chose pourtant élémentaire: mon père et moi nous sommes majeurs, l'un et l'autre, chacun de nous est capable de répondre de ses actes! » « Oui, mais... » « Je les y accoutumerai. » « D'ici là, mettez un frein à vos malheureux nerfs... Le monde change moins vite que nous ne le désirons. »

Au fond, Andrei n'était ni furieux ni indifférent, mais plutôt triste: il pressentait qu'il allait être victime d'une injustice et ne savait comment s'en venger. Après son entretien avec son père, il avait tout laissé en plan, même la préparation à ses examens; il restait au laboratoire, s'occupant de ses recherches et souhaitant, entre autres, échapper à l'obsession du verdict: quel homme était son père, comment le voyait-il maintenant que le vieux s'était presqu' entièrement découvert? Là, dans le laboratoire du professeur Banu, et à l'ombre de celui-ci, il se sentait bien, sûr de lui, et avait opiniâtrement préparé

une revanche; il n'avait pas eu la force — comme il se l'était proposé à un certain moment, de fuir, de rompre avec tout le monde, d'échapper à ses obsessions quelles qu'elles soient, de sorte qu'il ne lui restait plus qu'à prouver aux yeux de tous qu'il s'en fichait pas mal de tout et qu'il existait.

Tandis que son père évoquait ses souvenirs, il n'avait rien éprouvé: le vieux lui avait paru peu assuré, sa douleur se voyait davantage sur ses traits que dans ses paroles, il lui semblait vouloir éviter quelque chose. Ensuite — c'était absurde — il n'avait pas aimé qu'il eût cédé à ses instances, qu'il se fût expliqué, bien que jusqu'alors il lui eût reproché son silence, son air distrait, « Il m'a fait apprendre l'alphabet pour que je puisse lire tout seul le mot *interdit*, avait-il dit quelque temps auparavant et peu à peu ce sentiment avait souffert une légère métamorphose. A ses yeux son père avait été l'incarnation du Professeur grandiose, solennel, l'homme qui se confond avec sa chaire, l'expression vivante de la Pédagogie au nom de laquelle il parlait. Mais à mesure que les événements évoqués se multipliaient et en désaccord avec sa conduite lors de l'enquête, il diminuait aux yeux d'Andrei, il devenait différent, son courage et sa résistance lui disaient autre chose: « Il semble mieux comprendre le langage du poing, il ne s'oppose qu'à la force brute, il ne sait se taire ou riposter que lorsqu'il est maltraité. Mais maintenant, qu'il y aurait autre chose à dire, il n'exprime rien, il fait semblant de ne rien voir, il se résume à donner des conseils. Ne croit-il plus aux idées pour lesquelles il a combattu? Est-il trop âgé? A-t-il la certitude d'avoir accompli sa mission? Dans ce cas, ou plus exactement, dans ces cas, son passé, ses souffrances ont perdu leur valeur. Peut-être a-t-il été porté par la vague. Peut-être a-t-il été victime des événements et non pas un homme qui combat, ou plus exactement qui souffre pour ses idées. » C'est pourquoi, son père ayant terminé son monologue, Andrei n'avait absolument rien dit; il avait bien senti son anxiété, mais sans y comprendre grand-chose. « Tout cela se rattache à un passé éloigné, se répétait-il. Entre temps, le monde a changé. Si au moins, il l'avait observé. Parce que, quoi que je fasse, reconnaissait Andrei, je ne sens rien de tout ce qu'il me dit, et il y a entre nous un douloureux malentendu... ».

Et justement quand il s'y attendait le moins, les événements contés par son père avaient pris vie, s'étaient libérés des mots et, tout doucement, dans le calme le plus complet, ils se déroulaient devant ses yeux jusqu'à l'obsession. Maintenant, quels que fussent ses efforts pour conserver la première impression, c'est autre chose qu'elles lui disaient, mais il hésitait obstinément à accepter leur message; pour son propre équilibre, Andrei évoquait son père tel qu'il s'était présenté alors, la façon dont il butait sur les mots, la sueur embuant ses lunettes, et, plus que tout, sa voix, sa voix méconnaissable, tremblotante, éteinte, avec, parfois, de vagues accents de révolte. Finalement, lorsqu'il eut réussi à voir tout le déroulement de ces ombres, lorsque les paroles de Redman se furent ternies, il se dit avec tristesse: « Oui, en vérité, il a été fort, il a vaincu, mais pourquoi s'est-il arrêté là? Pourquoi est-il resté attaché à ce vieux piquet? » Et quand cet argument aussi ne tenait plus debout, ses derniers cours l'avaient contredit, il lui avait fallu reconnaître en toute franchise la douleur qui sourdement couvait en lui: « Où est maman dans

tous ces événements? Pourquoi l'a-t-il oubliée? Pourquoi l'oublie-t-il sans cesse? » L'accusation était plus forte que ce que laissait entrevoir ses questions, mais malgré son mécontentement et même sa haine, le bon sens l'obligeait à se répondre à lui-même: « En fait, à quoi aurais-je dû m'attendre? A ce qu'il meure sur sa tombe? La physiologie réclame ses droits, la vie continue... » Malgré cela, sa blessure demeurait vive, il la croyait inguérissable, mais jugeant ses propres sautes d'humeur, il eut honte de sa trop grande subjectivité, tandis que la présence de son père, sa force étaient devenues à ce point tout-puissantes qu'il se sentait, lui, pareil à la limaille de fer dans le voisinage d'un aimant puissant. En admettant qu'il essaie de lui demander pardon pour ses pensées, honteuses, injustes, il n'y gagnerait rien, en lui persistant le doute, la méfiance cultivés avec tant d'habileté par Redman; sa mère demeurait un chapitre obscur, cette distance qu'il ressentait lui-même lui faisait croire que son père l'avait négligée, et encore s'agissait-il, plutôt que de distance, d'une non-adhésion totale de l'âme, d'une froideur polie. Le professeur le recherchait toujours, il s'intéressait auprès de la ménagère de sa santé, de ses besoins, de l'endroit où il se trouvait et à l'heure quotidienne du café son père et lui demeuraient face à face et même bavardaient ensemble; néanmoins Andrei ne pouvait se pardonner ses vilaines pensées, la dureté avec laquelle il avait osé le condamner. D'autre part, mais seulement en l'absence de son père, il lui était difficile de se déclarer vaincu pour de bon; il éprouvait à son égard quelque chose qui ressemblait à la haine, parce que le vieux avait remporté une victoire sans le savoir, sans y avoir contribué en rien. « Et pourtant, il se passe quelque chose avec mon père. Quoi donc? Son équilibre a-t-il été rompu? Auparavant, il n'avait jamais de temps, il se retirait, et le voilà qui brusquement, tient ces fameux cours... Changement tout à fait inexplicable. Est-ce qu'il aurait des déboires avec son médicament? A moins que ce soit son état de santé... » A plusieurs reprises, il l'avait vu se poser des compresses humides sur la tête... Puisque le dialogue s'était engagé, il aurait très bien pu le questionner, tout simplement, et même si le vieux avait évité de lui donner des explications ou d'exprimer un point de vue, il lui aurait tout de même, dans le pire de cas, suggéré les causes de son silence, car il était évident que quelque chose lui était arrivé et que son attitude était dictée par des raisonnements que personne d'autre que lui ne pouvait lui communiquer. Peut-être, cependant, mademoiselle Panaitescu, mais elle l'inhibait, ils éprouvaient tous les deux une sorte de gêne quand ils devaient se parler, en somme il l'évitait, du fait que ses tentatives réitérées d'avoir avec elle un dialogue naturel avaient lamentablement échoué; l'esprit perdu l'un et l'autre, ils n'avaient fait que balbutier et leurs entretiens rappelaient plutôt ceux des arriérés, se résumant à une suite de *oui*, *non*, *éhé*, *hum!;* chacun d'eux s'était efforcé d'être aimable, agréable, et disposé à toutes sortes de concessions, mais leur entente, si entente il y avait, en était vite arrivé à un point mort, aussi s'étaient-ils séparés rouges et en nage à cause de leur embarras. Il ne la trouvait pas laide, et, de plus, elle paraissait très intelligente, ce qui l'empêchait, lui, de comprendre sa passion pour son père. Et puis, il y avait aussi entre eux la différence d'âge. Tout

le monde savait qu'elle n'avait aucune velléité de se faire valoir, de parvenir, et que, comme compagnon, le professeur se montrait taciturne, froid, distant. En réalité, il n'y avait rien à expliquer, la passion existe, voilà tout, il le savait par expérience; lui-même, n'avait-il pas tous les motifs de haïr Irina? Logiquement, il ne trouvait rien d'entier, de beau, dans l'âme de la jeune femme, et cependant il ne pouvait pas se détacher d'elle; il s'était vu obligé de passer sur ses fréquentes aventures, d'excuser ses crises de nerfs, les sanglots qui la secouaient à l'improviste, ses moqueries et ses traits d'esprit sans sel; quant aux explications, c'est lui qui les trouvait, et encore étaient-elles beaucoup plus convaincantes que celles qu'Irina lui aurait fournies. Cependant, il avait réussi depuis quelque temps à espacer ses visites, à ne plus venir la chercher si souvent, et cela, grâce au laboratoire où, simplement, il se « déconnectait », et en enfilant sa blouse blanche, il changeait de manière d'être. Ainsi donc, il comprenait mademoiselle Panaitescu, il acceptait la passion qui l'unissait à son père, bien qu'elle lui parût un peu ridicule, mais il ne pardonnait pas au professeur de s'être trop perdu en elle, et d'avoir en quelque sorte empiété sur le souvenir de sa mère.

« Vais-je tout de même parler à Vera de ce qu'il a, la questionner sur ce qui se passe en lui? » Mais si, ne réussissant pas à s'expliquer le substratum de sa question, elle allait réagir paradoxalement, et considérer mon inquiétude comme une immixtion dans leur vie? D'autant plus qu'elle avait une foule de motifs pour le détester, n'était-ce pas à cause de lui qu'ils ne se mariaient pas, qu'ils vivaient dans une clandestinité difficilement supportable? « Il faudra bien en parler une bonne fois, se dit Andrei, et cette pensée le troublait. Père, marie-toi, je te donne mon consentement! » Cela avait tout l'air d'une réplique de mauvais goût, genre prolo; cependant dans leur bonheur, peut-être réel, il voyait l'une des causes de sa frustration. « Pourquoi ce souci obsédant de mon père? se demande-t-il finalement. Les dernières semaines ont été un cauchemar. Et surtout pourquoi toutes ces questions? Sont-elles l'expression d'une vengeance contre des années de tranquillité, de silence, de lâcheté? » En tous cas, il quittait définitivement — il le sentait — un monde blanc, lumineux, calme, pour se trouver brutalement lancé dans un jeu d'ombres incompréhensible, trouble, étourdissant.

Après de longues hésitations il était tout de même entré dans l'amphithéâtre avec le docteur Bretan, et, sur les instances de celui-ci, ils avaient pris place au dernier rang où Andrei se croyait plus à l'abri des regards curieux, cruels, et aussi, plus près de la porte au cas où il se déciderait à disparaître discrètement, durant la cérémonie. Tous les bancs étaient occupés; un murmure monotone couvrait les voix des « responsables » de l'Association qui, profitant du retard apporté au début de la cérémonie, annonçaient toutes sortes d'actions, réunions, travaux patriotiques, soirées culturelles, rencontres sportives. Le jeune homme les regardait avec inquiétude. « Si vous aviez vu ce que m'ont fait quelques-uns des ces permanents! » dit-il au docteur Bretan, pour justifier ses hésitations et pour préparer le terrain en vue d'un éventuel échec. Il fallait les voir prendre leur courage à deux mains et me pousser dans mes derniers retranchements, tout ça pour des bêtises! Et patati! Et patata!

Rentre-dedans! Mords-le! On les aurait pris alors pour l'incarnation d'un cours d'éthique! Ils m'attaquaient sans pitié, comme s'ils étaient ce qu'ils sont par ma faute! » Le docteur Bretan évitait de répondre; il ne savait pas grand-chose au sujet « de cette histoire-là » et il était énervé par l'insuffisance de la lumière dans la salle. « Et alors? lui demanda-t-il après avoir changé ses lunettes. Elle vous est revenue, votre confiance? » Question qui n'était pas du goût d'Andrei. Il était habitué aux notes les plus élevées, aux prix et aux éloges qu'il obtenait tout naturellement, mais *maintenant* il aurait volontiers troqué ses diplômes et ses notes pour le plus modeste des prix qui allaient être attribués. Il aurait ainsi prouvé à son père qu'il était capable, sans aide aucune et qu'il avait atteint sa maturité; ce que, dans une égale mesure, il aurait aussi démontré à ceux qui, faisant fi de tous ses mérites, l'avaient décomposé, élément par élément, et avaient donné à ses actes des interprétations forcées auxquelles il était loin d'avoir songé. « Ça dépend du jury, répondit Andrei. Si c'est un jury local, je ne vois pas comment... J'ai fait des fautes, mais à part cela, j'ai appris que plusieurs profs avaient des démêlés avec mon père. Et les nôtres sont spécialisés en l'art de tout embrouiller. Lorsque j'ai fait, moi, une bêtise, ils s'en sont pris à mon père, et si par absurde, il en faisait une, ils trouveraient le moyen de me présenter l'addition, bien que lui et moi, nous soyons, comment dirais-je? deux continents différents, l'Amérique et l'Europe. « Dites donc, vous avez perdu bien vite votre confiance en l'objectivité », lui fit observer le docteur Bretan, non sans trace d'ironie: le doux, le correct, le consciencieux Andrei Cristian ne laissait pas d'être vaniteux; si à ses simagrées de l'entrée, il ajoutait ses justifications incessantes, le docteur lui aurait presque souhaité un insuccès bien que ce fût lui qui avait conduit ses travaux. « Quelque chose n'est pas clair à mes yeux: quand avez-vous eu le temps de faire tant de bêtises, car nous sommes restés longtemps ensemble, et vous n'êtes guère sorti du labo. » « C'est que, voyez-vous, il n'était pas nécessaire que j'en fasse, le tout est qu'il paraisse aux autres que j'en ais fait, et que mon point de vue, mes explications ne soient pas acceptés. » « Autant que je sache, je ne pense pas que vous soyez maltraité par le sort, vous avez tout ce que peut souhaiter un étudiant », dit Bretan. Il aurait volontiers ajouté quelques méchancetés à l'adresse des fils à papa et de tous ceux qui veulent qu'on récompense chacune des petites choses qu'ils font, mais le regard doux, innocent, chaud de son interlocuteur le retint. « Si on se résume au gîte, au couvert et aux études — oui, acquiesça Andrei, déçu par le refus ou l'impossibilité de comprendre du docteur Bretan. Par bonheur, tous ces avantages m'ont aidé, je pense, à voir un peu plus loin, à identifier mes véritables besoins. Tout dépend de ce dont on se contente et de ce que l'on exige. » « C'est-à-dire? » « Il se peut que je me contente de deux pommes râpées par jour, à condition de ne pas avoir à supporter la démagogie du professeur Codreanu, par exemple, où celle de Vasile, de l'Association, ou encore celle de mes camarades soudain saisis de vigilence et de sens moral; moi je les ai compris, quand ils ont fait des bêtises, mais eux, en échange, ils m'ont sifflé. Il se peut que j'aie envie de connaître la Tunisie ou l'Italie. Comment vous expliquer ça? Je donnerais peut-être toutes les notes

maximum que j'ai obtenues rien que pour savoir si mes meilleurs amis, Badea et Pintea, ne m'ont pas trahi ce soir-là. » « Croyez-vous qu'il soit correct de condamner le professeur Codreanu avant de vous condamner vous-même pour ne pas avoir le courage de combattre ce que vous appelez la démagogie? » « Moi? Lorsque l'on a analysé mon cas, oui, mon cas, est-ce que je ne l'ai pas traité ouvertement, bien en face, de carriériste, en accompagnant mon appréciation de diverses épithètes? Ne lui ai-je pas présenté sur un plateau toutes ses phrases, ses automatismes, ses flagorneries? Il s'est écrié, lui, que tout ce que je dis, c'est de mon père que je le tiens, que c'est lui qui m'a dressé, que moi je n'ai pas d'où savoir tout ça; il m'a insulté, je lui ai renvoyé la balle, je le reconnais. Dois-je croire qu'ils ne sont pas capables de comprendre que mon père et moi nous sommes deux individus différents, que je puis avoir d'autres idées, d'autres obsessions que les siennes? Mon père, je puis le jurer, ne sait même pas quel jour c'est, aujourd'hui... Combien de temps encore mon père se verra-t-il obligé de répondre pour moi et moi pour lui, et ma grand-mère pour nous deux? L'appartenance à une profession, à une catégorie sociale, à une caste, vous impose-t-elle nécessairement votre façon de penser? L'étudiant Engels pourrait-il faire partie du collectif de notre année? On peut manger dans la même assiette par obligation, par besoin, mais à partir d'un certain âge, chacun élit ses idées. » « Ne connaissant malheureusement pas les circonstances, je ne puis accepter vos conclusions que sous réserve », fit le docteur Bretan avec une certaine irritation. « Bien sûr, ta carrière est toute faite mon garçon, pensait-il à part lui, sois sans crainte, le pacha ne permettra pas que tu sois nommé loin de lui. Est-ce que toi, le révolutionnaire, tu t'en irais, poussé par ta conscience, exercer dans un hameau perdu, au diable vauvert? Seigneur, quelle pétaudière! Il n'a qu'à désirer, lui, pour obtenir. » Préoccupé, Andrei examinait la salle: Pintea et Badea, assis au deuxième rang, causaient à voix basse. En les voyant, l'étudiant eut un goût amer dans la bouche. « Lequel des deux a-t-il trahi? Même si par absurde ils sont innocents, notre amitié est morte alors. Comment lui expliquer? Très bon assistant et très bon chercheur, il se gardera bien de me donner raison pour des motifs soi-disant pédagogiques. Ou peut-être ne comprend-il pas ou n'est-il disposé à accepter que ce que disent les gens qui lui sont hiérarchiquement supérieurs. » Il regarda le docteur Bretan qui attendait, indécis. « En fait, lui expliquer quoi? pensa-t-il, mais le temps passait lentement, pesamment, il avait perdu patience, il lui fallait faire quelque chose, à tout prix, parler sans s'arrêter. « Eh bien! c'est tout simple, commença Andrei sans le moindre enthousiasme. Le malheur est venu, justement, de ce travail. C'était l'après-midi du jour où je venais de l'achever. Je les ai rencontrés, on est allé boire un café, j'ai fait le faraud, et Pintea a dit que l'événement méritait d'être célébré. Aller au restaurant? Je manquais de fonds, eux, ils étaient à la veille de toucher leur bourse et moi je n'étais pas dans les meilleurs termes avec mon vieux. Je les ai invités chez moi où l'on peut trouver tout de même quelque chose, mais par peur de mon père, ils ont refusé, en m'avouant que le cognac leur resterait dans le gosier. Avec mon père, on ne plaisante pas, ni aux examens ni en dehors d'eux; il recale en masse, sans

épargner personne, il est un peu rigide et puis il a certaines normes de conduite dont il ne se départirait pas pour un empire. Moi, lorsque j'ai dû passer un examen avec lui, il m'a dit: « Je vais te faire une injustice, mais je n'ai pas le choix. Je t'interrogerai le dernier, devant tout le monde, et sur toute la matière. » Vous pensez si je jubilais! Et vous savez, il m'aurait recalé avec un plaisir unique. Ça fait que je les ai compris, mes copains, quoique mon père, il ne se serait pas mêlé de ça, ma chambre, c'est comme le territoire d'une ambassade. A vrai dire, jamais il ne se mêle de rien, mon vieux. Lorsqu'ils se sont mis à me faire des misères, ceux-là, il n'a pas dit un mot, n'a même pas levé le petit doigt; une seule chose l'intéresse: ma santé. Cela vous explique pourquoi j'ai décidé de porter l'alcool chez eux, au foyer, d'autant plus qu'ils partagent la même chambre. Là, alors que nous consommions le carburant, j'ai été étonné d'apprendre que l'immeuble possédait un coq qui, le matin à trois heures et demie pile, se donnait en spectacle, et lançait de puissants cocoricos juste sous leur fenêtre, de sorte que Badea devenait enragé car le volatile s'en donnant à cœur joie, les autres étudiants se mettaient à lancer des bocaux dans la cour du propriétaire, bref, c'était un boucan infernal. Badea s'est mis alors aux somnifères mais cela ne l'empêchait pas de rester éveillé après le chant de ce maudit coq. Exaspéré, il avait réussi à entrer en possession d'une somme consistante équivalant à plusieurs fois la valeur du volatile, mais l'homme avait refusé de le lui vendre même après l'offre de recevoir en plus une somme mensuelle toutes les fois que les étudiants touchaient leur bourse; le foyer des étudiants était construit sur l'ancienne propriété du possesseur de ce chantecler, qui en voulait de ce fait encore à tout le monde et était ravi de mettre ses nouveaux voisins en colère. « Si ce coq continue d'exister, je suis bon pour la psychiatrie, m'avait dit Badea. Et de se plaindre: Personne ne veut changer avec moi, je n'ai pas de quoi me payer une chambre en ville, rien à faire avec le propriétaire par voie diplomatique, il n'accepte même pas la variante que je lui ai offerte, celle d'en acheter un autre, car dit-il, celui-ci fait très bien son office auprès des poules. Si je le tue, l'homme saura bien que c'est moi, et alors, tu vois d'ici le scandale, je serai foutu dehors. Pintea, lui, il ne veut pas, il dit que ça ne le dérange pas, et de plus, il aime ça, jeter des bocaux pleins d'eau dans la cour du voisin. » Alors, je me suis décidé à tenter, moi aussi, l'aventure. Badea m'a minutieusement décrit le poulailler, car ses insomnies lui avaient permis de l'étudier jusqu'au moindre détail; je savais dans quelle pièce dormait l'ex proprio, à quelle heure il s'endormait, celle à laquelle il se rendait aux W.C. dans la cour. Je n'étais même pas pompette, mais dans un état où le courage n'est pas inhibé par la raison. Les deux autres, par conséquent, se sont rendus dans la salle de lecture pour y être vus, studieux, indifférents; moi, j'ai sauté la clôture, avec précaution et suivant la recette donnée par un patient, qui avait été en taule en tant que spécialiste en volailles, je lui ai chatouillé les pattes avec un fétu de paille jusqu'à ce qu'il vienne tranquillement près de la porte; conformément à ces mêmes indications je lui ai fourré la tête sous l'aile et je l'ai sorti du poulailler; avec un bistouri bien aiguisé, appartenant à Pintea, je l'ai décapité, et l'ai remis dans le poulailler, après quoi je suis rentré à la maison. Les mauvaises

langues disent que le matin ça a été un chambard affreux. Par solidarité avec le feu coq, le voisin s'est mis à bombarder les carreaux à coups de pierre, en accompagnant son action d'un flux de paroles qui n'étaient pas des plus choisies, les gens se sont réveillés, les bocaux préparés à temps ont pris leur vol, bref, une véritable guerre civile. En outre, il y a des gens qui ont manqué le train à cause du coq; se fondant sur la précision de son chant, ils n'avaient plus prié le portier de les réveiller, et les hostilités n'avaient commencé qu'à cinq heures du matin. Enfin, à dix heures, j'étais recherché par l'Association, par ordre du doyen, un tas d'individus me lançaient toutes sortes d'adjectifs malsonnants et exerçaient leur voix contre moi, l'esprit critique s'en donnait à bouche-que-veux-tu et tout le reste. *Moi? Encore moi? Qu'est-ce que j'étais venu faire au foyer? De quel droit? Pourquoi? Avec qui étais-je? Comment n'ai-je pas songé aux conséquences?* Etc. Mais: nous étions trois dans la chambre et *nous seuls* connaissions cette histoire, ce qui signifie que *l'un* de nous avait parlé. Le foyer était très vaste et pratiquement tous ceux qui logeaient de ce côté-là étaient impliqués. Si on les avait interrogés tour à tour, on n'aurait jamais fini à dix heures. Donc, c'était l'un des deux. Lequel? Bien sûr, je n'ai pas pensé aux conséquences, c'est-à-dire que je ne pouvais pas supposer quelle allait être la réaction de l'homme ni que moi seul serais coupable. Je n'ai pas pensé si loin... J'avais fait ça pour Badea, mais Pintea était son meilleur ami et c'est lui qui avait affûté le bistouri et préparé les bocaux. Badea? Je ne veux pas le juger... Le matin nous étions tous les trois à nos places, dans la salle de cours, ce qui signifie que l'un d'eux était allé me dénoncer à l'aube ou bien avait prévenu l'administrateur à son lever. Alors pourquoi sont-ils restés dans la salle de lecture? Quel besoin avaient ils d'alibi alors qu'ils savaient qu'ils allaient me dénoncer? Si quelqu'un avait assisté au spectacle de la décapitation, ce quelqu'un aurait crié. Je ne mène pas plus loin mon raisonnement, ce qui est certain, c'est que l'un des deux a rapporté, bien que l'un et l'autre jurent leurs grands dieux que... etc. Pourtant, pourquoi est-ce qu'on ne les a pas appelés, eux? Ne serait-ce que pour la forme. Est-ce que quelqu'un m'a joué ce tour par amis interposés? Un concurrent de mon père? Je ne sais pas ni ne veux le savoir. C'est le fait d'avoir perdu deux amis qui m'a fait terriblement mal. C'est donc tout ce que je signifiais pour eux? Comment était-ce possible? Bien sûr, ce que j'ai fait était idiot, je le reconnais mais alors, l'amitié? Si au moins ils me l'avaient dit, s'ils avaient inventé quelque chose. J'aurais accepté *n'importe quelle* excuse. Mais à la première occasion, ils ont gentiment tiré leur épingle du jeu. Depuis lors, tout m'est égal. Je leur ai proposé deux, trois coqs, plus même s'ils le voulaient, mais ce n'est pas ça qui compte pour eux, c'est *le cas.*» En réalité, ses sentiments s'étaient atténués, mais il était irrité du fait que le docteur Bretan ne paraissait pas le comprendre et à un moment donné, il avait senti la distance, la froideur grandir entre eux: « Son image stupide, comme quoi moi je suis très heureux et que tout, pour moi, va pour le mieux...»

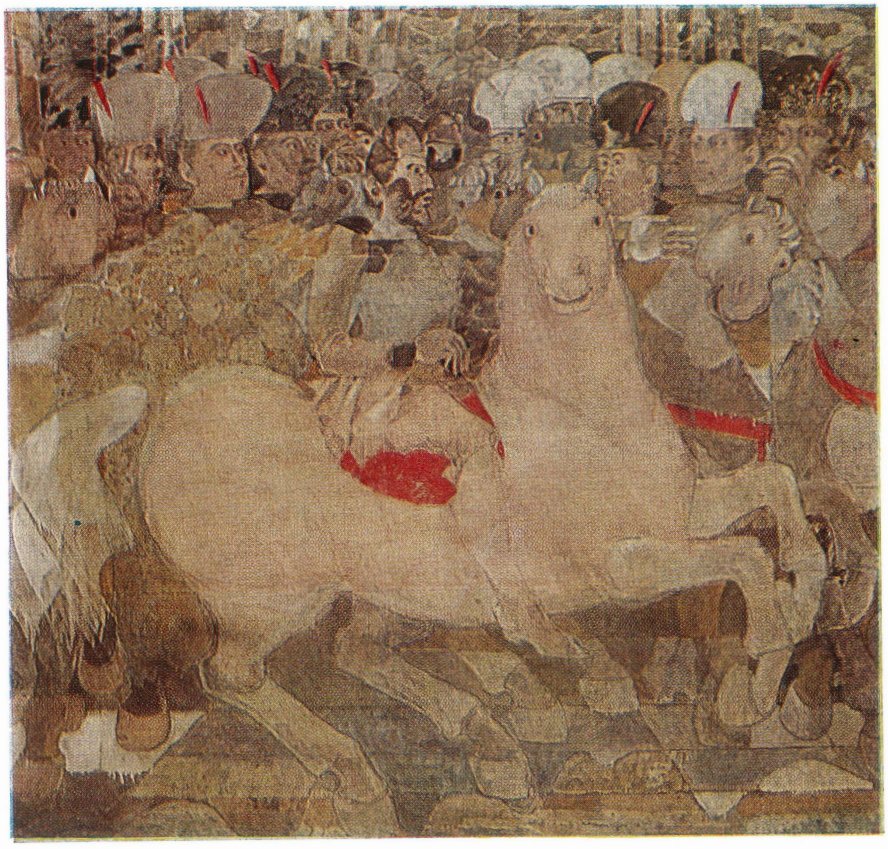
Le docteur Bretan lui avait fait signe de se taire. Le recteur, son adjoint, les doyens, les représentants des ministères, de l'Association et des autres instituts médicaux étaient arrivés; une longue file de têtes, pour la plupart

chenues, graves, se profilaient sur le tableau noir fraîchement lavé. L'académicien Dorneşti, inattentif aux applaudissements, humectait ses lèvres, tandis que ses mains furetaient fébrilement parmi ses papiers; il avait perdu son discours, mais personne ne doutait que sa première phrase allait commencer par: « J'ai la joie toute particulière de...»; quant à la seconde, elle allait être, sans faute: « Grâce à l'inappréciable...» Ayant épuisé ses poches, Dorneşti chuchota quelque chose à l'oreille de Creţu, raide et guindé, et celui-ci, entendant le recteur parler, s'était penché vers lui lentement, tout d'une pièce, à croire qu'il s'effondrait. A la droite de Dorneşti, le représentant du ministère, le docteur Butoi, souriait d'une manière dégagée à des connaissances dans la salle... Ensuite, à côté de lui, c'était le docteur Şerbu, le radiologue, un homme de petite taille, rabougri, aux yeux vifs, rieurs, et aux lèvres si minces qu'elles avaient plutôt l'air d'une écorchure étroite, cicatrisée. Auprès de Creţu s'était assis le professeur Codreanu: avec son costume de sport fraîchement repassé et sa cravate d'un rouge criard, on l'aurait dit à peine arrivé d'un court de tennis; il se sentait à son aise là, feuilletant avec désinvolture les diplômes, bien que son sourire conspirateur laissât entendre que c'était par pur hasard qu'il se trouvait là au bureau. Le professeur Banu s'était assis au bout de la table, près de Florescu, le représentant de l'Association, et, agité, il arrangeait sans cesse sa longue chevelure crépue, précocement blanchie, pareille à une peruque de dame. « Je n'ai pas le temps, mon cher, d'aller chez le coiffeur», disait-il pour se justifier. Célibataire endurci, il logeait dans une petite pièce qui donnait directement sur la bibliothèque de l'Institut. Il s'excusait, distrait: « Je ne puis sortir dans le monde de peur que ce Dorneşti ne m'aperçoive et ne me donne une tâche à remplir», mais en réalité, c'était un homme froid, calculateur, qui savait très bien jouer son rôle d'absent, de rêveur. Au premier rang des bancs s'étaient assis les professeurs, et tout à la fin apparut Cristian en même temps que le docteur Dumitrescu. A son entrée, un groupe d'étudiants se mit à applaudir, puis, les applaudissements se généralisant, le bureau tout entier se leva; les gens perplexes ne savaient quelle remarquable personnalité, non prévue par le programme, était apparue. Impressionné, Andrei suivit l'exemple des autres jusqu'à ce qu'il vît son père s'asseoir; silencieux, froid, il avait beaucoup blanchi, les rides de son visage s'étaient accentuées de sorte qu'il avait le sentiment de le revoir après une longue absence; il semblait de pierre, d'autant plus que ses yeux, dissimulés derrière de grosses lunettes noires ne se voyaient pas, or, c'était surtout par le regard qu'il s'exprimait. Le docteur Dumitrescu, lui, cherchait Andrei du regard et quand il le découvrit, il dit quelque chose à voix basse au professeur qui, tout heureux, se tourna vers Andrei en même temps qu'une bonne partie des étudiants, au point que le jeune homme gêné prit une figure grave et se mit à regarder le bureau d'où le professeur de physiopathologie, Banu, lui faisait un signe discret, encourageant, qui eut le don de le contrarier: le travail qu'il avait présenté relevait de sa chaire. Est-ce que par hasard?... Mais il écarta rapidement l'idée du prix ressurgie pour une seconde, tandis que le docteur Bretan, essayait, froid, presqu'ironique de le rassurer: « Si le patron a souri, ça signifie que vous êtes un homme fait», et de lui serrer le bras, comme s'ils étaient

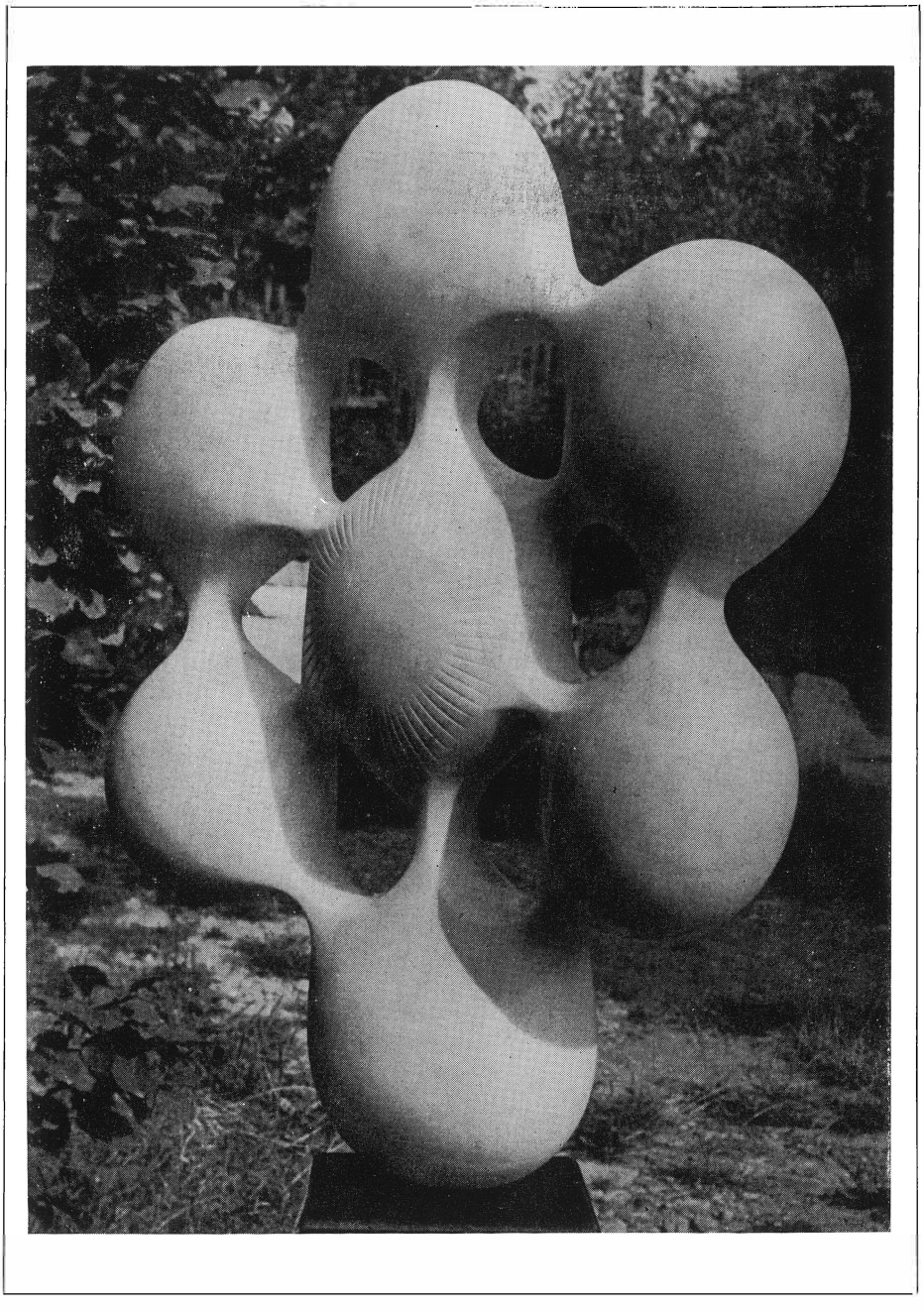
de connivence; pourtant il lui reprochait en réalité d'attendre une récompense pour bien peu de chose. Il mit ce ressentiment au compte d'une indisposition passagère et ajouta: « Il ne fait jamais un geste inutile. » Andrei songeait aux relations établies entre son père et le professeur Banu. Aucune. Simple politesse et estime. Banu, chercheur fanatique, construisait des dizaines d'appareils, était toujours engrené dans une investigation scientifique, mais dans la vie sociale il paraissait manquer d'assurance; ahuri, il s'exprimait maladroitement hors de propos; Andrei ne pouvait s'imaginer que son père puisse l'influencer, ce qui n'empêcha pas un « et pourtant, si ? » de lui monter aux lèvres. Comme professeur, Banu était sévère jusqu'à l'exagération, il changeait certains de ses points de vue en fonction des dernières nouveautés, de sorte qu'aux examens le plus consciencieux des étudiants ne réussissait pas d'être à la page; pris de pitié, les assistants circulaient, pris de panique: « Attention à tel ou tel chapitre, le prof a changé d'opinion »; de plus, il ne voulait pas qu'on l'accuse de ne pas s'occuper des étudiants. Pour lui, la matière qu'il enseignait était la plus importante, de sorte que des réflexions du genre de: « Ceci, vous ne nous l'avez pas dit » ou « Cela, vous l'avez lu il n'y a pas encore une semaine » n'avaient pour lui aucune valeur. « Ça ne m'intéresse pas! hurlait-il. Que vient-il faire, celui-là à la médecine s'il n'a pas la curiosité du nouveau ? Qu'il aille à la théologie. Là les nouveautés sont un peu plus rares. » Le sujet traité par Andrei, à l'examen, avait aussi acquis des nuances nouvelles, mais l'assistant n'avait pas eu le temps de lui expliquer largement « la conception du professeur ». Désespéré, Andrei avait tenté l'impossible. Il avait parlé de « ce qu'on croyait encore il n'y a pas longtemps » c'est-à-dire ce que le prof avait dit à son cours, puis, se fondant sur les paroles lancées en hâte par l'assistant, il avait essayé d'improviser une théorie. A sa grande surprise, Banu était devenu très attentif: « Tiens! tiens! où donc avez-vous lu ça ? » « J'ai pensé que c'était possible de cette façon aussi » lui avait-il répondu, épouvanté; sur ce, ravi, le professeur s'était mis à développer l'hypothèse, de sorte que l'examen s'était transformé en un entretien agréable, toujours plus éloigné du point de départ, et que finalement, Banu avait dit au docteur Bretan: « Mettez à sa disposition les appareils et les animaux nécessaires et voyez ce qui peut sortir de cette idée-là. Je vous donne le maximum parce que vous réfléchissez, parce que vous avez la curiosité scientifique. Vous me devez trois points, étant donné que depuis ce que j'ai exposé à mon cours, les connaissances ont évolué. » Il avait fallu quelques jours à Andrei pour reconstituer la conversation, heureusement que son père lui avait expliqué « ce qu'il ferait, lui, concrètement, si . . . » Et voilà: C'était à ce start incertain qu'Andrei devait d'avoir rédigé son travail et d'éprouver l'émotion de ce moment-là.

Tandis que le recteur, l'académicien Coja-Dorneşti parlait, le docteur Bretan ayant discrètement dénoué sa cravate, l'avait glissée sous le banc. « Prenez-la pour toute éventualité. Elle va avec votre costume. » « Maintenant, cela n'a plus d'importance, les dés son jetés, les diplômes, rédigés. Et je ne crois pas que . . . non, c'est impossible. Cependant, je dois reconnaître, que je le voudrais bien. » « Possible, mais moi, j'ai un autre principe. J'ai fait de la

VIRGIL ALMĂȘAN:
Épos légendaire IV



TIBOR SZERVATIUSZ:
L'Amour du soleil



bonne besogne, j'en suis conscient et je sais ce que je mérite. Ce que je prétend, au besoin. Si on ne réclame pas ses droits, il peut arriver qu'on oublie de vous les donner. Les nullités aussi crient, font du tapage, mais beaucoup plus fort, elles savent se mettre en avant», tenta de lui expliquer le docteur Bretan. Andrei prit la cravate, et, se penchant légèrement sous le banc, se la noua au col. « Me voilà maintenant un parfait conformiste. Par hasard, mon pantalon est repassé.» « J'ai lu quelque part que lors d'une grève, les hommes, au lieu de cesser leur activité comme c'est la coutume, travaillaient, mais en respectant à la lettre le règlement: les facteurs pesaient soigneusement chaque lettre, vérifiaient les timbres, les dates, les cheminots examinaient à n'en plus finir les locomotives, les contrôleurs les billets, bref tout était fait avec une extrême minutie, conformément à la lettre de la loi, à tel point qu'ils avaient réussi à embrouiller les choses beaucoup plus que s'ils n'avaient pas travaillé. Parfois, c'est justement en se conformant, en prenant au sérieux chaque parole, chaque conseil, chaque exhortation, chacun des paragraphes du réglement, que l'on se montre non-conformiste. D'habitude, diverses personnes vous poussent à faire telle ou telle chose, et pour peu que vous fassiez ce qu'elles vous ont dit, elles s'effraient, sont prises au désespoir et ne savent quoi faire pour vous arrêter. Quant à vos amis, dit le docteur Bretan pour changer de sujet, je ne connaissais pas la question mais il se peut qu'aucun des deux n'ait parlé. Nous en rediscuterons. Il y a tant de choses surprenantes sur la terre: des plantes carnivores, des poissons volants, des hommes sourds et des murs qui... Avec le temps, vous connaîtrez ça vous aussi...»

Sur ces entrefaits, le recteur avait achevé son discours. Il avait commencé par « Grâce à...» et terminé pas « Grâce à...» après quoi, il s'était laissé tomber sur sa chaise et, la tête en arrière, il écoutait, résigné, le discours du docteur Butoi, près duquel, étonné, Andrei découvrit Codreanu. « Que cherche-t-il là ? Ce n'est pourtant par lui, le président du jury ?» Il lui prenait envie de dénouer sa cravate et de sortir. Codreanu non plus n'était pas attentif au discours: préoccupé, il consultait des paperasses, les confrontait avec ce qui semblait être les diplômes, signe qu'il allait prendre la parole. « Qui donc est le président des Sages qui octroient les prix ?» s'enquit Andrei sans pouvoir masquer sa nervosité, son mécontentement. « Mais voyons, c'est le professeur Codreanu, lui fit observer le docteur Bretan. N'observez-vous pas comme il compulse sa marchandise ?» « Oh! dans ce cas, c'est classé, il n'y a pas de doute», dit Andrei avec conviction. « Le diable n'est pas si noir qu'on le fait. Dans quelques minutes, tout sera tiré au clair. Il me semble que vous avez commencé à le vouloir, ce prix. Dans le fond, vous y songiez dès le premier instant, accentua le docteur Bretan. Vous auriez terriblement souffert si...» « Je n'ai pas travaillé dans ce dessein», lui répondit sèchement Andrei, et son interlocuteur, désireux de le radoucir, lui dit: « Dans le temps, il m'est arrivé quelque chose de semblable avec le regretté professeur Mişan. Il avait, lui, la manie de la tenue. A sa porte, se tenait un laborantin, muni de cirage, de brosses à chaussure et à habits, d'un peigne et de tout ce qu'il fallait. Comme mes souliers ne brillaient pas trop, le laborantin

s'est précipité. « S'il vous voit dans cet état, vous êtes perdu. « Qu'il aille chez sa mère qu'elle le refasse, lui ai-je répondu. Ce ne sont pas mes souliers qui passent l'examen, non ?» Par malheur, derrière moi, se tenait le professeur qui m'avait entendu, mais je ne m'en suis rendu compte que trop tard. « Monsieur et collègue, m'a-t-il dit très cérémonieusement; vous avez parfaitement répondu et vous avez obtenu un 10. Mais du fait que vous m'avez injurié, je vous envoie à mon tour chez votre mère, pour la même opération, et si vous le désirez, je vous intente un procès; veuillez venir demain dans mon cabinet y recevoir la gifle que vous méritez.» Que pouvais-je faire ? Et pardessus le marché, il avait envie de me traîner devant les tribunaux! Dans son cabinet, il m'a demandé si je regrettais ce que j'avais dit. « Du moment que vous aussi, vous m'avez injurié, pourquoi le regretter, ce serait absurde.» Alors il a souri, de deux doigts il m'a effleuré le visage, et m'a renvoyé. Donc, les choses peuvent se passer comme ça aussi. Le professeur Codreanu est très prudent, il ne commet pas de bévues, c'est un bon joueur d'échecs et puis, n'est-ce pas, il a d'autres chats à fouetter . . .»

Andrei regardait son père à la dérobée, mais celui-ci, la tête renversée, tout comme Dorneşti, regardait avec indifférence le plafond; il n'avait pas d'éléments lui permettant de déduire ce qu'il pensait, mais la dernière idée du docteur Bretan lui avait déplu : « Par conséquent, Codreanu, le cas échéant, ne penserait pas que je mérite le prix — si je le mérite en vérité — mais à ses relations avec mon père. Si mon père a une grande cote aux yeux de je ne sais quelle huile et peut, donc, devenir dangereux pour lui, il va essayer de l'amadouer, de cette façon et lui déclarer qu'il est objectif. Si mon père est faible, mal vu ou s'il l'a trop piqué au vif, même si je mérite le prix il se vengera! Ecœurante, cette histoire! Jamais je n'ai réussi à comprendre pourquoi c'est à partir de là que l'on juge. Il me semble que tout se flétrit.» Triste, il s'appuyait du front au banc. « En fait, les dernières semaines m'ont démontré, si c'était encore nécessaire, que je ne comprenais presque rien, que je n'étais qu'une somme d'échecs, de gaucheries et d'enfantillages. Rien ne se déroule conformément à mes rêves ni selon les règles apprises à l'école, ni selon les conseils de mon père . . . Je ne sais pas, il m'a caché tant de choses . . . Pourquoi a-t-il tenu à me protéger comme un organisme débile incapable de se débrouiller hors de l'incubateur ? C'est peut-être ce souci absurde qui a éveillé en moi mon manque de confiance en lui . . .» Il était resté là, l'esprit perdu, incapable de raisonner jusqu'au moment où il sentit le poing du docteur Bretan lui bourrant les côtes. « Allez allez! voilà venue la fin de vos tortures.» Le professeur Codreanu prenait la parole: « Cette année le premier prix revient à un étudiant de notre Institut. Je tiens à féliciter sincèrement la chaire de physiopathologie pour le cercle scientifique qu'elle a organisé et l'étudiant Cristian Andrei, l'heureux lauréat, dont les débuts dans la recherche présentent un réel intérêt. Personnellement, je ne puis lui souhaiter que de suivre les traces de l'éminent savant qu'est l'académicien Cristian, qui . . .» Codreanu avait encore dit quelque chose, mais Andrei avait senti ses regards s'obscurcir: le prix tant convoité ne lui procurait aucune joie. « Pourquoi faut-il que ce soit justement Codreanu qui me le donne ? Ne pouvant abattre mon père,

essaie-t-il, toujours par moi, de s'entendre avec lui ? Prépare-t-il un nouveau coup et veut-il démontrer au monde qu'il est impartial ? Curieuse liaison établie entre mon père et moi, alors que ce n'était pas nécessaire. Mon père y a-t-il contribué ? Un peu dégoûtant, ce prix ! Si je n'avais pas été le fils de mon père, s'il n'avait pas, soi-disant, contribué, lui aussi, moi . . . C'est ce qu'il a voulu, en fait, souligner. Et les autres aussi sont fils de quelqu'un . . . Ils iront chercher leurs diplômes sans que leurs parents les accompagnent . . . » Revenu à sa position antérieure, le professeur Cristian avait ôté ses lunettes et, gardant son drôle de sourire ironique, il regardait Codreanu, qui restait là, tendant le diplôme. « Qu'attendez-vous ? Allez-y ! » En dépit de l'invite de Bretan, Andrei, sans force, ne bougeait pas. « Finissez-en avec vos bêtises, ne pensez plus à rien ! » Un peu distrait, le professeur Codreanu s'enquit : « Le camarade Cristian Andrei n'est pas dans la salle ? » et des dizaines d'yeux le découvrirent dans son coin. Très difficilement, le jeune homme se leva et, accompagné par les applaudissements, il se dirigea, furieux, vers la chaire. « Il a fallu que mon seul succès véritable soi sali de la sorte. » Arrivé, il resta quelques secondes immobile, les bras ballants : « Je ne le prendrai pas, non ! » pensa-t-il et il tourna la tête du côté de son père afin de le consulter, pour la première fois. « Non, pas de la main de Codreanu », se répéta-t-il. Ravi, le professeur Cristian le suivait des yeux et semblait se dire : « Je me reconnais en lui, il me ressemble », puis il lui fit un signe discret : « Qu'est-ce que tu attends ? Courage ! » Après une nouvelle hésitation, Andrei saisit brusquement son diplôme, et sans regarder Codreanu, effleura rapidement du bout des doigts la main qui le lui tendait, puis retira la sienne très vite. Comprenant les pensées qui l'agitaient, le professeur Codreanu lui dit, non sans ironie : « Je ne vous savais pas si émotif ». La salle, familiarisée avec les dessous de cette affirmation tellement élégante, éclata de rire. « J'espère que ça ira mieux avec le temps », lui répondit Andrei, qui serrait tour à tour toutes les mains tendues, parmi lesquelles celle du professeur Banu qui lui dit tout bas : « Vous avez deux jours de congé. Puis, revenez continuer votre travail. Ce thème en vaut la peine. »

La tête penchée, attentif à ne pas trébucher sur les marches, Andrei alla reprendre sa place ; mais à peine arrivé, il salua brièvement le docteur Bretan et sortit de l'amphithéâtre ; tel un vent froid, inquiétant, le mécontentement l'attaquait de toutes parts : « Ça a été quelque chose de moche, de sale, et de puant, quelque chose d'inqualifiable. Mis à part l'avertissement du professeur Banu . . . Si au moins j'apprenais que Codreanu s'était opposé . . . Mon père, que sait-il de tout ça ? Pourquoi m'a-t-il fait ce signe ? Si on ne me l'avait pas donné pour mon mérite, il ne m'aurait pas conseillé de l'accepter. » Indécis, il s'assit sur les marches et essaya de lire : « *Il est accordé au camarade* . . . » mais il s'arrêta aux premiers mots : « A y bien penser, combien de choses ne sont-elles pas accordées au camarade ! » se dit-il, secoué à coup par un frisson de glace ; l'image de Codreanu s'était superposée dans son esprit à celle de Florescu qui, dans cette même salle, lui avait montré combien peu il valait, débitant froidement, imperturbablement, tout ce qu'on pouvait lui imputer de mauvais, sans tenir compte qu'il avait fait d'autres

choses aussi. Parfois une attention à ce point grande, un amour à ce point fort, vous coupe le souffle; dès l'âge le plus tendre, on vous attache les jambes, pour qu'elles poussent droit; on vous lie les mains pour qu'on ne se griffe pas les yeux, on vous attache la bouche parce qu'on pourrait tirer la langue et que c'est inesthétique ou parce que des microbes pourraient pénétrer par des voies non-naturelles, à moins que ce ne soit de l'air trop froid qui vous fait attraper une laryngite et alors on ne peut plus crier ni *je m'oppose*, ni *hourrah*, ni *bravo ;* ou on vous attache la tête pour qu'elle ne se déforme pas à force de regarder à droite et à gauche, on protège vos oreilles pour que vous ne risquiez pas d'avoir les tympans crevés, les uns vous embrassent pour que ce ne soit pas les autres qui le fassent, on vous flanque par terre ou on vous lance en l'air pour vous créer l'illusion du mouvement et l'on accorde en plus au camarade de la nourriture scientifiquement calculée, des livres scientifiques, de la vie scientifique, de l'amour scientifique, des promenades scientifiques, des contes scientifiques, des visions scientifiques ! « Et pourtant . . . Le simple fait que Banu ait besoin de moi . . . »

A peine était-il rentré à la maison qu'il entendit la sonnerie du téléphone; c'était mademoiselle Panaitescu. « Andrei ? Je suis contente que ce soit toi. J'ai déjà appelé deux fois, mais votre ménagère est sans doute un peu sourde. » « Non. Elle est inhibée par le téléphone. Moi aussi d'ailleurs, mais pour d'autres raisons. Vous voulez parler avec papa ? demanda-t-il encore, et ce n'est qu'après avoir entendu sa propre voix pleine d'émotion, hésitante, qu'il comprit l'absurdité de sa question. Il est à l'amphi *Marinescu*, dois-je lui communiquer quelque chose ? » « Oui, dis-lui de venir à la clinique. Le docteur Iorga a tenté de se suicider, par anesthésiant, semble-t-il. Il est dans un état grave. D'ailleurs je vais appeler moi-même ton père là-bas. » « Vous ferez bien, il n'est pas en excellente disposition, et je ne sais comment m'y prendre avec lui, j'éprouve de la gêne à l'encourager. » Ça y est, il venait de nouveau de faire une gaffe ! En tout cas Vera en savait plus que lui, et il ne se rendait pas compte de ce qui l'avait poussé à se montrer si soucieux de son père et tellement au courant de ce qui le concernait, aussi se mit-il à bafouiller péniblement. « Voulez-vous que je coure le prévenir ? » « Non, dit-elle, tout aussi émue. Je vais l'appeler d'ici. » « Mademoiselle, reprit Andrei, et ce mot lui parut quelque peu déplacé dans sa bouche, ne voudriez-vous pas que nous nous rendions un jour, ensemble, chez ce Bădilă ? » « Cet individu-là qui a eu affaire avec monsieur le professeur ? demanda, perplexe, Vera. Il ne présente aucun intérêt. Je l'ai vu. Mais si tu veux . . . » « Alors, je vous prie . . . » « Pourvu qu'il veuille parler. Mais pour quelle raison ? » « Moi ? dit Andrei pour gagner du temps. Je désire le connaître . . . » « Mais vous ne doutez pas de lui au moins ? . . . » « Oh non ! » s'écria-t-il très vite et laissa tomber sans le vouloir l'écouteur sur sa fourche. « C'est le diable qui m'a poussé à lui répondre . . . J'aurais bien mieux fait de laisser ce soin à la vieille . . . Faut croire que je suis entré dans la série des gaffes. Alors quoi, il n'y a personne dans cette maison ? Où donc est-elle, la vieille Suzana ? » L'inséparable

long manteau noir, qu'elle portait jusqu'en été, n'était pas accroché dans l'entrée, « Madame Suzana» cria Andrei qu'obsédait depuis longtemps l'idée qu'il allait la trouver morte dans la baignoire où elle aimait barboter des heures entières ou sur la chaise-longue près du fourneau; là, dans la cuisine, entre les repas, les pieds enveloppés dans une couverture de laine, elle lisait depuis des années, une vieille collection des *Femmes célèbres*, et ne pouvait en revenir de leurs péchés: « M'sieu l'professeur, faut croire qu'c'était une vraie putaine qu'c'te Marie Stuart, c'est-y Dieu possible... Alors quoi! elle a pas eu un homme qui en ait, pour qu'y en faille d'autres, des mariés? C'est la faute aux putains, si le monde y va mal, que l'soleil les brûle... Tu crois p'être que pasque t'es empereur, tu peux tout t'permettre? Tu peux, d'la merde! Tout s'paye. Y sont plus que d'la poussière tous ceusse qu'ont été des cochons, des bandits, et qu'ont pas eu pitié des aut', qu'ont voulu pêter plus haut qu'le c... Et celle-là, pourquoi qu'elle s'est pas mariée? L'a p't être cru qu'c'était mieux de recevoir d'un autre que du tien?» Le professeur Cristian se contentait de sourire, compréhensif, en laissant non résolus les problèmes de l'Angleterre et de l'Ecosse; quant à Andrei, s'il était disposé, lui, à les résoudre, la vieille ne le lui permettait pas. « Vous, mon p'tit m'sieur, v'z êtes jeunet, vous y entendez rien, pasque moi non plus, jusqu'à vint-six ans, j'ai pas su c'que c'était, un homme.» « Madame Suzana» cria-t-il une fois de plus, mais c'est sa grand-mère, madame Şoimescu qui se montra. « Je l'ai renvoyée, expliqua-t-elle au milieu des embrassades, je ne comprends pas pourquoi vous la gardez, ni ce qui vous lie à cette propre-à-rien! Ce qu'il vous faut, c'est une femme sérieuse, qui vous mette au régime. Lorsque j'ai vu ce qu'elle vous préparait, j'ai tout jeté par la fenêtre. J'ai pourtant dit clairement à Jean ce qu'il avait le droit de manger et comment il devait se soigner, mais lui, à peine suis-je partie, qu'il la ramène, cette espèce de cadavre ambulant. J'ai jeté un coup d'œil dans les armoires; pas un costume neuf: vous allez vêtus comme des mendiants. Demain, je vous prends par la main et je vous mène chez le tailleur. Est-ce possible? A quoi dépensez-vous votre argent? Vous le jetez par la fenêtre? J'ai quelques économies, je suis prête à payer, rien que pour ne pas vous voir habillés comme ça!»

Après avoir difficilement réussi à se défaire de son étreinte, Andrei s'était assis dans un fauteuil et la regardait, tout heureux. Il savait qu'en quelques jours elle allait mettre la maison sens dessus dessous, que son père n'allait plus retrouver ce qu'il avait laissé sur son bureau, à la suite de quoi il ne reviendrait que très tard de la clinique. Cette fois-ci, la présence de sa grand-mère lui faisait plaisir et brisait le silence si pesant. Madame Şoimescu ne s'était pas assise et continuait, mécontente, de l'examiner: « Est-ce qu'on peut appeler ça un pantalon repassé? Pourquoi ne lui demandes-tu pas d'apprêter tes chemises? Je vais vous emmener chez madame Sterner, une lingère parfaite, je vais vous confier à elle. Elle prend plus cher que d'autres, mais ça vaut le coup. Dommage que je n'aie pas le temps de m'occuper de vous! Un mois entier, oui, j'ai couru un mois entier pour obtenir une concession au cimetière près de Stela. Si je ne m'en occupe pas moi-même, vous, vous êtes capables de me laisser sans sépulture! Mon Dieu! là-aussi, il faut du piston. J'ai eu de

la chance, parce qu l'ex-«pretor» Stoica Vincenţiu m'a cédé sa place au cimetière. Il m'a priée de demander à Jean s'il ne pouvait pas vendre son corps, comme dans le temps, à l'anatomie. Il veut, dit-il, le boire. Et quand on pense qu'il a été intelligent, ce garçon, et beau avec ça! Maintenant, il parait plus vieux que moi. Dis-moi un peu, toi, Andrei, es-tu allé sur la tombe de ta mère ? Si tu savais comme elle t'aimait! Tu étais mauvais et maladif, tu prenais froid pour un rien, je n'aurais jamais cru que tu deviendrais comme tu es à présent. Elle avait, la pauvre, une robe de bal, qu'Aurel lui avait apportée de Paris. Elle a eu beau faire, elle n'a pas eu à qui la vendre, ça ne se portait plus, les bonnes habitudes étaient perdues, ça fait que finalement, elle l'a décousue et t'en as confectionné un costume. Aujourd'hui on entre à l'église et au théâtre casquette sur la tête, et en bleu de travail. Encore heureux qu'on s'essuie les pieds et qu'on ne crache pas toujours par terre, avec le monde qu'il y a . . . Seigneur, ce qu'on se moquait de Stela! Elle ne savait pas un seul conte. Moi je lui avais fait prendre des leçons de piano, de langues, mais pas de contes. Mais si tu savais ce qu'elle pouvait inventer! Elle avait une imagination extraordinaire, cette femme-là.» « Comment était-elle ? lui demanda Andrei, ému comme chaque fois qu'il était question de sa mère. Je rêve souvent d'elle, la nuit, mais jamais sa figure n'est claire, jamais je ne la sens près de moi», dit-il en déformant un peu la vérité. « Elle était très belle, elle ressemblait à ton grand-père. Si tu n'avais pas le menton et la bouche de Jean, tu serais juste son portrait. Toi, tu as les lèvres un peu plus épaisses. Quel dommage qu'elle ne soit plus. Ton père était prêt à en mourir de chagrin. Je croyais qu'il ne s'en remettrait jamais. Il se reprochait tout le temps de l'avoir négligée, d'être resté trop longtemps à la clinique, d'avoir été trop médecin! Mais avait-il le choix ? Il avait beaucoup d'ennemis parce qu'il était connu, et, de plus, il ne savait pas se taire, mentir. Et puis, le pauvre, il avait confiance, il croyait que les hommes sont bons, il les aidait et puis ceux-là même auxquels il avait fait du bien lui mentaient, le trompaient ou le trahissaient, mais, malgré tout, il recommençait. Et tu sais, sans jamais se plaindre. Il est resté en prison, jamais il ne m'a dit, même comme ça, en passant, ce qu'il a subi, ce qu'il lui est arrivé après qu'on l'a emmené . . . Et plus tard non plus, quand il est devenu célèbre, quand personne ne pouvait plus rien lui faire, il n'a pas parlé, il disait que ce n'était pas la peine. Moi, j'apprenais vaguement quelque chose par Stela, mais elle aussi, c'est comme si je n'avais pas été sa mère. A cet égard, elle ne ressemblait pas à Aurel, parce que ton grand-père, lui, il ne se gênait pas pour parler, il ne cachait rien, il n'était pas comme ceux qui regardent de tous les côtés avant de raconter à voix basse une anecdote stupide qu'eux-mêmes n'entendent pas comme il faut. Ah! si je pouvais savoir où il est enterré . . . Moi je ne lui ai jamais conseillé de se taire. Plutôt ne pas être que de vivre comme une taupe. A mon tour je bavarde toute la sainte journée mais personne ne me prête attention. C'est peut-être pour ça que je vis: je ne cache rien, je ne me ronge pas de l'intérieur, je parle, et à Dieu va! Mais ta maman, elle, ne disait jamais rien, elle gardait tout en elle, je la voyais souffrir, je lui disais de se confier à moi, et elle me souriait à sa manière distante, froide, et elle me clouait le bec. Et au Tribunal même, aussi

longtemps qu'elle a été engagée, personne ne l'a jamais entendue se plaindre, elle se soumettait, elle allait chercher des cigarettes quand cette brute de Redman l'y envoyait, pour l'humilier, parce qu'elle avait refusé de se marier avec lui. Plus tard, lorsque Jean est revenu, elle l'a toujours poussé, elle a négligé sa propre personne pour que lui, il puisse travailler. Et Jean a eu alors quelques très bonnes années. Mais tiens, je me suis laissé aller à bavarder, et ma viande a dû se transformer en charbon.» Andrei sentait depuis longtemps l'odeur de brûlé mais il n'osait l'interrompre, bien qu'à chacune de ses visites, elle tint à peu près les mêmes propos; mais elle se fâchait si on ne la laissait pas continuer son monologue. Craignant d'entrer dans la cuisine, Andrei se promena un peu dans le hall puis il jeta négligemment son veston sur le lit; il ne savait que faire, n'arrivait pas à se décider. En tout cas, avant d'aller retrouver Irina, il voulait attendre son père pour le repas; il aurait été mécontent, s'il avait manqué un jours comme celui-là. Malheureusement, à supposer que Vera l'eût trouvé, il devait passer par la clinique, de sorte qu'Andrei avait encore longtemps à attendre. Soudain, tout-à-fait à l'improviste, l'idée lui vint de se demander: « Où en est-il de son cytostatique ?»

Poussé par la curiosité, il passa dans la chambre de son père: il voulait voir, ne serait-ce qu'en toute hâte, comme il ne l'avait jamais fait, quels livres, quels ouvrages se trouvaient sur son bureau, et découvrir à quoi il pensait. Il ne pouvait se pardonner la faute qu'il avait commise en parlant à Vera; il ne se rendait pas compte, lui-même, pourquoi il l'avait faite, de sorte qu'il lui était difficile de s'imaginer ce qu'elle pouvait bien penser de lui. Qui sait, peut-être allait-elle le demander juste à son père. Et puis, cette interruption du coup de fil sans explication aucune... « Si Bădilă niait l'avoir connu avant ce soir-là...» Cette réflexion lui parut vilaine: il en doutait encore ? Indécis, il entra précautionneusement, non sans avoir songé auparavant à certaines explications dans l'hypothèse où il serait surpris. La bibliothèque... Mais quel livre ? Le traité de Best et Taylor. C'était convaincant, en rapport avec ses préoccupations du cercle, seulement le livre était depuis longtemps dans sa chambre et n'avait sans doute pas de place sur les rayons. Il lui fallait trouver quelque chose sur le sang. Il ouvrit le traité au chapitre respectif et, hâtivement, le tenant en main, il se décida à chercher dans la bibliothèque la bibliographie utilisée par les autres. Si son père avait entendu ce que lui avait dit le professeur Banu, il était parfaitement couvert: ils reprenaient leurs travaux dans deux jours. Ou, tout au moins, s'il avait vu qu'ils s'entretenaient; en fait, il était impossible qu'il ne l'ait pas suivi du regard lorsqu'il serrait les mains des profs.

Saisi de peur, comme s'il avait eu l'intention de voler, l'immense traité sous le bras, il parcourut le corridor, en s'assurant que son père n'était pas encore là, puis il entra et ses yeux tombèrent immédiatement sur un titre: *les Leucémies ;* c'était plausible. Il prit l'ouvrage en hâte, et le laissa, ouvert au hasard, sur le tapis, à côté de Best. Après quoi il découvrit une *Hématologie*, qu'il plaça également par terre et ce n'est qu'un troisième livre en main qu'il eut le courage de jeter un regard sur le domaine privé de son père: le bureau. L'ordre y était parfait: signe que depuis longtemps il n'avait plus tra-

vaillé à la maison, ou que sa grand-mère avait transgressé les ordres et rangé ses papiers. A gauche, en tas, des revues de chirurgie, des prospectus, des publications et des rapports de l'Organisation Mondiale de la Santé, *Mortality from Malignant Neoplasms*, *Immunotherapy of Cancer*, etc. et voilà que, sous la lampe de bureau, il découvrit une photocopie et une lettre ouverte: la tentation était trop forte, il observa la manière dont elle était posée afin de la remettre en place à supposer que son père se souvint de l'emplacement de chaque papier sur la table et, vite, il la fourra dans le traité de leucémie, après quoi il lut rapidement l'une des photocopies de la déclaration de Redman, et après, à chaque mot, son étonnement se transformait en indignation. « C'est exclu, impossible, absurde, s'exclamait-il sans interruption. Jamais papa n'a pu faire une chose pareille. On peut l'accuser de tout ce qu'on voudra, mais pas de toucher des pots de vin . . .» Il la relut. « Et moi qui me suis rangé aux côtés de cet homme pour condamner papa. Il a en lui quelque chose de particulier, ce Redman, pour qu'on le croie sur-le-champ. Ou peut-être étais-je mécontent au point de me trouver disposé à accepter les accusations de n'importe qui ? se demandait-il, tout honteux. Je suis encore un infirme . . . Redman a tout de suite secondé Varlaam rien que pour l'humilier. Est-ce que je n'en ai pas fait autant ?» Par l'huis entr-ouvert, il jeta encore un regard sur la porte d'entrée et sur la rue, puis il se mit à lire la lettre dissimulée dans le traité.

« *Je ne sais comment commencer : si j'écrivais* cher Cris, *je mentirais, parce que tu ne m'es pas cher, bien qu'une ancienne et sincère amitié puisse me donner ce droit, malgré les incidents et les accidents qui ont eu lieu. Dire que je t'estime ? Bien sûr, j'estime en toi le chirurgien, l'homme de métier, mais maintenant ce n'est pas à lui que je m'adresse, mais à un homme qui, inconsciemment peut-être, a fait mon malheur, a assombri une bonne partie de ma vie, m'a couvert le soleil, la lumière. En tant que médecin tu as fait ton devoir, tu as honoré ta profession. Après notre dernière discussion j'étais convaincu que tu allais m'opérer comme il faut, étant donné que je n'étais qu'un malheureux animal d'expérience ; toi — je le répète — tu devais faire honneur à ton enseigne, être à la hauteur du prestige pour lequel tu passes par-dessus toute chose et non pas trancher une vieille inimitié. Alors tu as accepté rapidement ce que je t'ai dit, n'importe quoi, sans te douter un seul instant ce que signifiait pour moi le fait de ne pas t'avoir intéressé, de n'être qu'un homme quelconque. A tes yeux, je n'existais pas, je l'ai senti, et toi, tu le sais très bien. En fait, tu opères correctement, c'est tout ce que tu sais faire, tu es une médiocrité parmi les grands, ou un brillant chirurgien parmi les médiocres. C'est ta seule victoire. Parce que, pour le reste, tes revers à y bien penser sont plus nombreux et plus retentissants que les miens, et quant à ta générosité « proverbiale », ce n'est que de l'indifférence élégamment masquée, elle fait partie des appuis que tu ménages à ta gloire pour qu'elle ne penche ni d'un côté ni de l'autre, car elle ne t'est pas organique. Avant que je ne te démontre que je te connais mieux que tu ne te connais toi-même, tu vas te demander ce que j'ai à te poursuivre ainsi. Pourquoi est-ce que je n'en termine pas ? Pourquoi je ne te laisse pas la paix ? Pourquoi est-ce que*

je t'écris ? J'espère que tu le déduiras de ce qui va suivre. Il y a une chose dont tu peux être sûr : jamais je n'en finirai, tu es mon ombre, et aussi longtemps que je vivrai, je te suivrai pas à pas, tu ne m'échapperas pas, tu devras subir ton châtiment, tu n'auras plus un instant de répit, même dans ton sommeil tu découvriras que j'existe, tu le sentiras même en tes instants de détente physiologique avec la doctoresse Panaitescu, tu regretteras d'avoir trahi Stela. S'il existait un appareil qui puisse radiographier ton âme — car tu ne crois qu'aux appareils, aux instruments, — il ne découvrirait en toi qu'un immense orgueil, une volonté aveugle de parvenir, et rien d'autre.

J'ai vu Cristina à la clinique. Je t'ai suivi, j'ai vu comme tu perdais ton temps avec elle, bien qu'elle ne soit plus qu'une sauvage, qu'une folle qui ne rappelle en rien celle d'autrefois, c'est une autre personne, née à nouveau. Elle a un aspect lamentablement, plus la moindre trace de sa beauté, de son assurance bien connue, de son intelligence et de sa vivacité; c'est une épave, une plante desséchée, insignifiante, rudimentaire, dont l'âme est atrophiée. Je la suivais des yeux, à la fenêtre, alors qu'elle flairait les arbres comme les animaux en cage et je me suis rendu compte que cette femme, faite pour les salons des grandes villes, pour la danse, les orgies et pour un lit capitonné de soie, n'existe plus, qu'elle n'est plus que ce peignoir rouge, miraculeux vestige d'alors ; souviens-toi de la femme qu'elle était et pour laquelle tu étais prêt à devenir fou. Lorsqu'elle t'a laissé tomber, alors, lorsqu'elle t'a rejeté comme un mauvais soulier pas à sa pointure, je me suis trouvé à tes côtés, c'est moi qui t'ai calmé, qui ai supporté tes aveux et tes aventures avec ces femmes de rien du tout, noires, blanches, jaunes que tu prenais selon les pays, les races, les religions. Pourtant elles n'ont pas atténué en toi la douleur de l'échec, tu n'as pas réussi à l'oublier, moi seul, jour après jour à tes côtés, je m'efforçais de te mentir, de te prouver que tu n'avais pas été humilié, qu'elle n'était qu'une coquette. J'ai réfléchi alors : ce qui te faisait mal ce n'était pas l'amour perdu, car aucun sentiment ne te liait à Cristina, c'était la déroute, le fait qu'elle, une femme quelconque, avait pu t'abandonner, TOI. Et j'ai pris peur. Lorsque le hasard nous a réunis tous les trois, chez moi — moi qui t'ai effectivement sauvé — tu n'y es venu qu'avec répugnance, en échange tu es allé chez elle à plusieurs reprises. Ce qui prouve que j'ai raison, c'est que tu ne m'as rien dit d'elle, qu'elle se trouvait là à deux pas de moi. Si la défaite t'avait été indifférente, tu m'en aurais parlé. Tu ne l'as pas aimé alors non plus, et cela va de soi, j'en ai cherché l'explication. Elle réside dans le fait qu'elle n'évoquait pour toi que l'insuccès, tu es resté là pour te venger, pour lui prouver que tu étais quelqu'un, un homme arrivé, pour l'humilier. Autrement, pourquoi serait-elle partie prématurément de la clinique ? Avant son rétablissement. Que lui as-tu dit ? Voilà qui se déduit facilement, du moment qu'après s'être séparée de toi, dans le corridor, je l'ai vue à la fenêtre, pleurant et regardant de loin les sapins. Tu n'as pas pu te retenir de lui rappeler qui tu es. Et j'ai compris que je ne me suis jamais trompé, que je te connaissais bien. Puis, ton départ pour le front, c'était dans le dessein de parvenir, tu n'as pas fait ça par amour du territoire libéré. Non, tu t'es engagé volontaire, pour te donner en spectacle et pour collectionner les décorations, après coup. Auparavant, toujours par amour du m'as-tu vu, tu as offensé l'Allemand, mais ça au moment exact

où tu as constaté qu'ils allaient être battus, bien que, parallèlement, pour parer à toute éventualité, tu aies recueilli des données sur Hitler et sur Mussolini, pas pour écrire un livre de protestation, pas pour les ridiculiser, mais pour prouver à ceux qui auraient pu faire des investigations sur toi, que tu avais changé de conception, que tu avais fait fausse route. Et qu'est-il résulté pour toi de toutes ces aventures? Les décorations que tu as récoltées sur le front ne t'ayant servi à rien, tu es revenu à la clinique dont tu étais parti, et pour ce qui est de tes matériaux de propagande, tu as écopé comme il devait. Et, n'est-ce pas, puisque tu voulais monter, tu as songé à un beau-père député ayant une situation assurée, de l'argent, de la fortune, une fille jolie et très intelligente. Après quelques revers, il était temps pour toi — te disais-tu, d'obtenir une victoire. Et alors, tu es passé par-dessus moi, tu n'as tenu aucun compte du fait que j'existais, que Stela était à moi, tu n'as pas réfléchi un seul instant à l'aide que je t'ai apportée, et tu es allé droit au but. De plus tu es entré au parti, bien sûr, tu avais une bonne origine, et tu avais été sur le point de casser la tête à un fasciste français, rien que pour attirer l'attention d'une presse qui t'aurait proclamé héros d'un jour, et sans songer, aveugle comme tu l'étais, que ces types-là auraient pu te lyncher. Que m'as-tu offert, en échange de ta vie que j'ai sauvée? Je te l'ai dit. Quoi? C'est Stela qui t'a choisi? C'est ce vieil escroc de Şoimescu, cet homme qui avait fait de moi une espèce de valet qui l'a fait. Il lui en a donné l'ordre! Pourquoi ne lui a-t-il pas donné celui de se marier avec moi? C'est simple. Tu avais une profession qui rapportait, tu étais beau garçon, bon causeur, tu lui as fait la cour, à lui, pas à elle. En outre tu étais de gauche, et lui, vieux politicien, tenait à retomber toujours sur ses pieds. En essence, vous formiez un couple parfait : l'un de droite, l'autre de gauche ; la droite perdait? la gauche arrivait, vous vous en tiriez à votre avantage, selon votre logique de la situation. Ce n'est pas pour Stela que tu vivais, c'était pour le vieux et pour la villa. Ceux qui affirment que de ta main tu lui as donné un supplément de morphine ne se trompent pas, c'était dans ta nature, pourquoi la laisser agoniser, il fallait que tu te sentes libre, que tu puisses poursuivre tes aventures. C'était ça ta reconnaissance pour le fait qu'elle t'avait attendue, qu'elle avait accepté après ça de vivre dans ton ombre, d'élever ton fils. Bădilă, tu l'as aidé, on sait bien pourquoi. Pour parer à toute éventualité. Ne m'as-tu pas dit toi-même combien curieuse était l'histoire? Tu savais très bien qui il était, Bădilă. Tu me racontais les choses pour avoir un témoin, plus tard! « On ne sait jamais à qui l'histoire donne raison», me disais-tu.

A l'hôpital, lorsque tu m'y as fait entrer, j'ai été obligé de reconnaître que je m'étais trompé sur ton compte et j'ai dit OUI, j'ai avoué exactement ce que tu attendais. Mais n'importe qui tiendrait compte des circonstances dans lesquelles j'ai dit ce que tu voulais. Pourtant la réalité, c'est celle que tu fuis. Alors, à l'enquête, je t'ai tendu une fois de plus la main, je voulais te sauver ou tout au moins améliorer ta situation, mais lorsque tu m'as regardé, j'ai été pris de peur: tu étais capable de tout et même alors tu m'aurais entraîné à ta suite accroché à ton cou ; en conséquence de quoi, je me suis dit qu'il était temps de me défendre, le monde nous avait vus ensemble, l'habitude me faisait te pardonner bien des choses et je continuais de croire en l'amitié. Mais connaissant ton caractère

et ton ambition, je n'avais pas d'où savoir si tu faisais vraiment partie d'une bande. De sorte que je n'ai dit que la vérité, et, selon la loi, tu ETAIS coupable. Là, lorsque j'ai vu ce que tu étais en état d'encaisser, combien il y avait en toi de haine, de force aveugle, j'ai pris peur. En admettant par l'absurde que tu aurais souffert à cause de moi, tu devais tout de même m'être reconnaissant de t'avoir sauvé la vie, là-bas, à Paris. Quand tu es sorti de là, tu n'as plus voulu me voir ; j'avais été une étape dans ta vie, tu avais besoin d'AUTRES amis, il te fallait te frayer un chemin vers le pouvoir, alors que moi, qui t'avais tellement attendu, qui, à cause de la peur, avais souffert comme tu ne saurais l'imaginer, moi, du fait que je ne pouvais t'offrir que les vestiges d'une vieille amitié, je ne valais plus rien. Toi, c'est à nouveau ta profession qui t'a sauvé, qui t'a permis de monter. Moi, en échange, sous l'action du chantage exercé sur moi par Varlaam à cause de mon amitié pour toi, je suis tombé, j'ai glissé peu à peu en même temps que lui et, même si je n'avais pas eu besoin de ton appui, de ton influence, j'aurais eu besoin du quart de ce que je t'ai si souvent donné, en fait de courage et de compréhension. Et même dans ta clinique, te sentant coupable, tu n'as pas voulu me voir, bien que j'aie encore été disposé à te pardonner. MAIS MAINTENANT IL EST TROP TARD. Ça me serait impossible. C'est ce que signifie la déclaration que j'ai remise à l'un de ceux qui te sont soumis. Et quelque chose encore. Les gens te détestent, c'est pourquoi ils rassemblent des documents sur toi et comme tu n'as jamais eu d'autres dieux que l'orgueil et l'ascension, tu verras bientôt comment on vit sans eux. Alors que toi tu dois sans cesse te défendre, avec acharnement, moi je suis extrêmement libre, je n'ai aucune sorte d'ambitions, je puis n'avoir d'autre souci que de te montrer aux autres tel que tu es. Tu es resté sans amis, sans sentiments et sans famille. Quelle opinion peux-tu avoir de toi-même lorsque ton propre fils ne te donne pas raison, qu'il te condamne. Ça ne signifie rien ? Ça ne te dit rien ? Mais le fait que même la femme qui, par intérêt, s'est donnée à toi, te trompe ? Tu es très seul, abandonné. Il ne t'est resté que l'illusion du pouvoir, que tu vas perdre bientôt. Et alors ? Varlaam, l'homme avec lequel tu as tant de souvenirs communs, vend des billets de loterie au porteur près de MERCUR. Tu iras le joindre, car vous êtes deux caractères forts et vous avez eu le même but dans la vie. Je crois que tu es son seul échec. Il a essayé de te démolir, de t'agenouiller, de briser ta personnalité, mais il n'a pas réussi, il devenait fou de rage rien qu'à entendre parler de toi ou qu'à te voir. Tu as une façon toute particulière de mettre les gens hors d'eux. Peut-être es-tu devenu plus sage maintenant. Essaie. Peut-être auprès de Cristina. Elle a toujours raffolé des gloires en cours de désagrégation. Et puis, elle n'a plus personne, elle non plus.

En tout cas, tu me fais pitié, Cris, tu me fais pitié et je ne voudrais pas être dans ta peau aux moments où tu revivras ta propre vie, où, pris de peur ou de désespoir, tu feras tes comptes. Mais du point de vue dont toi, tu analyses les choses, que t'as valu la gloire ? Que possèdes-tu de plus que le reste des hommes ? As-tu au moins un seul ami ? Une satisfaction ? Es-tu en paix ? Tu mourras tranquille. Soit. N'est-il pas trop élevé, le prix que tu as payé pour cette pénible satisfaction ? Ton propre fils pourra-t-il jamais te pardonner lorsqu'il découvrira en détails celui que tu es, ce que tu as fait de sa mère et lorsqu'il

rencontrera un monde hostile, soulevé justement par la dureté avec laquelle le foulant aux pieds tu es passé par dessus lui. Entre les deux variantes : hériter de tes inimitiés et de ta villa et se sentir libre, délivré de l'obsession de tes victimes, il préférera indiscutablement la seconde. Tandis que toi, Cris, seul, vidé, tu seras sans cesse à la recherche de tes revers, comme le pauvre de ses poux et, tu auras quoi trouver, — mais il n'y a pas de bain qui puisse t'en débarrasser, parce qu'il est trop tard, beaucoup trop tard.

Je t'ai dit tout ce que devrait t'avoir rappelé ta propre conscience que je m'engage pour un certain temps, à remplacer. D'ailleurs tu me méprises en tout cas en tant que personne physique, tu ne m'as pas vu, même pour rire.

A bientôt, par conséquent...»

Andrei posa la lettre sur la table et sortit en hâte. « Quelle nuit dans son âme, quelle nuit immense, se dit-il après une pause longue et torturante dans laquelle toute parole était vaine. Il est malade, le pauvre. Mais comment est-il arrivé dans cet état. Qui est-ce que l'y a amené? Qui donc?» Il se sentait confus, épouvanté. « Lorsque les microbes ont l'impression que le terrain est propice, ils foncent brutalement, ils se manifestent à l'instant même. Qu'est-ce qui engendre la maladie et la haine?... Je ne devrais pourtant pas trop m'étonner, puisque moi-même, à un moment donné...» Du poing il frappa la table et la douleur soudaine le fit revenir en quelque sorte à lui. Au bruit, madame Şoimescu était apparue, toute effrayée, à la porte. « Qu'est-ce qui est tombé? Tu veux quelque chose? Tu as faim sans doute, et ce Jean qui n'arrive pas, à croire qu'il s'est marié avec la clinique.» « Non, je l'attends. Ou, si tu veux, je vais à sa rencontre.» « Ça serait très bien, reconnut la vieille dame. Je vous ai préparé des carottes sautées, une merveille, car vous avez besoin de vitamine A, vous n'y voyez pas bien. Le rôti est brûlé, malheureusement. Si vous vous obstinez à garder cette sotte — là qui abîme tout... même le fourneau!» « Peut-être papa va-t-il nous inviter au restaurant» dit timidement Andrei et la grand-mère de se réjouir. « Je n'ai pas apporté mon costume tailleur. Ou bien entre-t-on maintenant au restaurant sans être habillé comme il faut? Aurel ne me le permettait pas, il fallait respecter l'enseigne. Mais tu crois qu'il a de l'argent, ton père? Sinon, il faudra que j'en prenne sur les habits, et ce n'est pas bien...» « Il a ce qu'il faut, je pense, mais il ne nous invitera sûrement pas aujourd'hui, je me suis souvenu d'un cas grave, un suicide. Et il l'aimait beaucoup, celui-là...» « Qui est-ce qu'il n'aime pas, lui? bougonna madame Şoimescu, mécontente. Je ne les comprends pas moi, les gens qui se suicident, ce ne sont pas les motifs qui m'auraient manqué, à moi non plus, mais c'est justement pour ça que je ne l'ai pas fait.» Andrei savait qu'il n'y avait aucune raison de poursuivre la discussion, mais l'image du docteur Iorga le poursuivait. « Aujourd'hui, papa est mort un peu...» Il s'arrêta à la fenêtre et doucement, comme une chaleur âpre, implacable, la fureur monta en lui: « De la sous-merde. Des ordures. Que le diable les emporte, ces infects nés rien que pour étrangler les autres, qui ne savent que détruire, anéantir, extirper la joie qu'on peut avoir de faire quelque chose » «A qui en as-tu Andrei, s'enquit tout étonnée la grand-mère, qui était entrée

dans la chambre du professeur où elle lui avait apportée du café. As-tu oublié que tu es devant une dame.» « Oh! excuse-moi, dit-il, soudain révéillé, il y a là des individus qui veulent défoncer la route» et, sur ce mensonge, il ferma spasmodiquement la draperie.

Une nuée de corbeaux s'était abattue sur le sapin, près de la fenêtre.

Au moment où le docteur Dumitrescu fit son apparition, le professeur Cristian écoutait justement Spielmann qui, tout heureux, promenait devant ses yeux les premières gouttes de E 118. « Dans quelques jours nous aurons beaucoup de fioles, des vraies, et non pas un liquide suspect et incertain, endormi dans un petite bouteille plus ou moins stérile», dit-il, et le professeur aurait voulu lui rappeler, comme ça, en passant, qu'il l'avait vu, exactement soixante-huit fois dans cet état — depuis qu'il l'avait coopté dans le collectif de recherches; mais il ne le fit pas, s'amusant de ce que Spielmann, qui venait à peine d'apprendre l'existence d'une liste de candidats à la fonction de recteur, ne se démentait pas cette fois non plus; beaucoup de bruits ne lui parvenaient que déjà infirmés, mais s'ils étaient à sa convenance, Spielmann les enregistrait non pas comme tels, mais comme des certitudes et se réjouissait de l'accomplissement de l'une de ses prophéties, alors qu'en réalité il n'en avait parlé à personne. Déjà il se voyait travaillant dans un labo moderne, bien équipé, et en guise de vengeance pour les improvisations et les carences qui avaient été leur lot jusqu'alors, il demanda au « recteur » la permission de briser quelques outils datant du temps de Victor Babeș, et qui avaient le don de l'énerver outre-mesure. « Quelle importance cela a-t-il si l'on change ici un homme pour un autre ? pensa Cristian, mais ne voulant pas gâcher la joie de son interlocuteur, il le lui accorda généreusement, puis fixa son regard sur Dumitrescu qui avait l'air très ennuyé; en d'autres circonstances, s'il avait vu les gouttes entre les mains de Spielmann, il se serait précipité pour lui demander la permission de les regarder, comme si leur simple contemplation lui aurait tout dit, mais maintenant, elles ne l'intéressaient même pas. « Celui-là, moi, je vais vous le rosser! s'écria-t-il. C'est le seul langage qu'il comprenne, inutile d'en essayer un autre! Il a eu de la veine que j'aie dormi la nuit dernière et que, reposé, j'aie pu me dominer, mais je tenais mes poings dans mes poches.» Cristian pensant qu'il s'agissait de Spielmann, regardait tantôt l'un tantôt l'autre, d'un air contrarié; ce dernier, connaissant les accès de colère, certains d'une violence inaccoutumée de Dumitrescu mais aussi leur chute tout aussi subite, s'était retiré près du mur et protégeait instinctivement la petite bouteille, lorsqu'il entendit la voix autoritaire du professeur: « Voulez-vous être plus clair, docteur ?» A la vue de Spielmann tout effrayé, Dumitrescu se rendit compte de la confusion: « Ce n'est pas à toi que j'en ai, mon cher Harry, c'est à ce Florea, que le diable l'emporte!» L'explication fit éclater de rire le professeur: « A cet animal-là ? Je te croyais une personne sérieuse!» « Il s'est mis à me menacer sans raison! Et avec un de ces débits! Que je ne fais pas, ne participe pas, ne combats pas, ne veux pas entendre raison, que je ne le respecte pas et autres inepties du même

genre. Je lui ai demandé pourquoi il ne me communiquait pas publiquement toutes ces aménités, et pour toute réponse, il me les a répétées, ce qui fait que je lui ai ri au nez et lui ai conseillé d'apprendre à faire un nœud chirurgical. Il est vide comme un tambour, cet homme-là, mais il manie les mots d'ordre d'une manière écœurante. Chez lui les mots remplacent la compétence, mais alors, un asphalte de mots, une mer morte. Finalement, je lui ai encore demandé s'il n'avait pas un conseil à vous donner, à vous aussi, et il m'a répondu que l'occasion de le faire n'allait pas se laisser attendre...» « Lui as-tu fait quelque chose?» demanda Cristian. « Non.» « Avez-vous eu des ennuis à la section ou bien du côté des étudiants?» « Non.» « Pourtant c'est un homme peu bavard, qui ne sort pas volontiers de son mutisme.» « Je ne voudrais pas que vous me compreniez mal: il m'était pénible de vous dire cela. J'ai eu avec lui plus d'une discussion et je n'ai eu aucun mal à me débarrasser de ce crustacé, mais je crois que maintenant il est question de quelque chose d'autrement grave: J'ai appris qu'une surprise vous était ménagée à la réunion d'aujourd'hui.» « Une surprise? A moi? s'étonna Cristian. D'où tenez-vous ça?» « Eh bien! Il y a des gens qui ne veulent pas de vous», dit timidement Dumitrescu. « Ça les regarde, moi j'ai renoncé depuis longtemps à ma candidature et je l'ai dit à Codreanu ainsi qu'à Dorneşti lui-même. Je n'ai pas le temps.» « Spătaru, le balnéologue m'a raconté qu'il a rendu visite à Creţu, lequel lui a expliqué que vous aviez un certain passé, qu'Andrei avait fait des bêtises, et lui a rapporté ce que vous dites à vos cours. « Est-ce qu'Andrei aurait fait encore une sottise?» « Je ne le pense pas.» « Alors?» « Il paraît que vous ne l'éduquez pas bien.» « Je connais le répertoire», dit Cristian en haussant les épaules avec dégoût. « Il me semble que vous devriez prendre les devants...» « Pourquoi ça? Laissons-les se distraire. Nous ne parlons pas la même langue.» « Si vous ne ripostez pas, ils croiront que vous avez peur!» « Le professeur Popa avait une réplique: 'je les déteste, je les conteste et je les emm...!'» « Ce n'est pas si simple», insista Dumitrescu. « Mais ça m'est impossible, dit Cristian furieux. Accuser X d'avoir tel ou tel défaut ou Y d'avoir commis je ne sais quel péché? C'est là une pensée primitive, une manière rudimentaire de comprendre notre rôle. Si nous nous regardions mieux nous-mêmes, si nous voyions de quoi nous avons l'air, ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas, dans quelles situations nous faisons les lions et dans lesquelles nous battons en retraite comme des lâches en faisant semblant de ne pas savoir de quoi il s'agit... Non, c'est un chapitre mort, clos à jamais. Je me sens très libre, je n'ai que les obligations que j'ai assumées moi-même. Donc, qu'ils me veuillent ou ne me veuillent pas, cela m'est égal... L'homme qui est en moi a besoin d'un autre genre de satisfactions. La tranquillité, voilà ce que je veux... La tranquillité entre ces murs. Allons, buvons plutôt un verre pour les gouttes de Spielmann. Je réfléchirai aux autres choses; c'est promis.» Cristian sonna pour que le préparateur apportât le vin, et les deux autres, connaissant ses habitudes, surent qu'il était inutile d'ajouter un mot jusqu'à ce qu'il ne se décidât, lui, à poser des questions. A son tour, il commençait à se rendre compte que quelque chose d'insolite devait être arrivé, pour que Florea lui-même se fût décidé à ouvrir la bouche. Il aurait pu l'ap-

peler, le questionner, mais il n'en avait pas envie, simplement, tout lui était indifférent, l'état de santé de Iorga l'ayant troublé au point de ternir la joie d'avoir le cytostatique devant ses yeux. Une autre fois, il se serait précipité pour l'injecter aux animaux, dans l'attente des résultats, avec l'espoir qu'un beau jour, parvenus à un bout de leurs recherches, ils pourraient les poursuivre sur un autre plan; maintenant il se contenait de le considérer d'un regard neutre, plus intéressé en apparence par le vin qu'avait servi Anania dans des ballons Erlenmayer.

La petite bouteille à la main, Spielmann attendait un mot de la part de Cristian, une décision, mais le professeur, au lieu de lui dire quand ils allaient poursuivre leurs travaux, s'adressa à Dumitrescu: « Je m'en vais... De toutes façons je serais incapable de faire quoi que ce soit, reconnut-il en toute sincérité. Je veux réfléchir un peu sur le mécanisme de cancérisation, je ne renonce pas à l'idée de virus incorporé au matériel héréditaire de la cellule. » Il y avait pensé autrefois, maintenant il se reprochait le moment de faiblesse où il avait accepté la visite des trois professeurs; ils l'avaient fait sortir de son labo, l'obligeant à voir au-delà de ses murs et c'est ainsi que lentement mais sûrement, sans qu'il s'en aperçoive, il s'était trouvé avoir une quantité énorme de choses à faire tandis que la tranquillité qu'il s'était imposée s'avérait aussi fallacieuse que naïve. « Avec quels moyens, monsieur le professeur ? demanda ironiquement Spielmann. Oh! si nous n'étions pas obligés de nous arrêter sans cesse tout près de la vérité! La pingrerie de Dorneşti et de Creţu s'étend jusqu'aux chiens! Ils sont plutôt en état de financer encore des équipes artistiques plutôt que de nous donner de l'argent, à nous, qui n'avons communiqué aucun succès, même fictif:

« *Qu'on soit aux stages ou dans les salles,*
Rien qu'hématomes, que plaies sales, las, las !
En ça consiste notre sort :
Lutter, lutter contre la mort ; las, las ! »

Ce texte, chanté avec tant de dépit par son collaborateur, l'obsédait encore, plus tard, dans la salle de réunion où l'atmosphère était plus froide que de coutume, pas de plaisanterie, assistants figés sur leurs sièges; ils avaient apporté toutes sortes de revues et pour ne pas perdre leur temps à attendre, ils les consultaient, préoccupés. Le fait que le professeur Codreanu ne lui avait pas gardé de siège, contraria un peu Cristian, mais il se sentait si à son aise à ce moment, qu'il aurait été capable de pardonner à tout le monde, même à Redman, s'il l'avait rencontré; une absolution de fond, non de politesse, non thérapeutique comme celle qu'il lui avait donnée. En route il avait pensé que, tout de même, il était impossible que le cytostatique ne soit pas tant soit peu efficace et ce qui le réjouissait c'était moins l'idée qu'il se détachait de lui, qu'il se libérait d'une grande obsession, que le fait d'avoir tout de même vaincu, de s'être prouvé à lui-même qu'il était capable de se maîtriser. Et puis il lui restait tellement de temps... Néanmoins il se sentait assez proche de Codreanu et son salut froid, quand, après de longues insistances, il rencontra

son regard, lui rappela l'avertissement du docteur Dumitrescu. « Balivernes! se dit Cristian. Depuis que j'occupe ma chaire, à l'exception des dernières années, ça a été mon lot. Heureusement, ils ne peuvent me démolir, puisque je ne veux rien de ce qui les intéresse, absolument rien.» Codreanu le regardait à la dérobée et lorsque leurs regards se rencontraient, il retirait le sien, tout honteux. « Si j'avais été intéressé par une fonction administrative, il y a longtemps que je l'aurais obtenue.»

Ses yeux s'étant accommodés à la faible lumière de la salle, Cristian observa que le professeur Codreanu était assis à côté de Vasiliu dont la figure, sous la froide lumière du néon, paraissait cadavérique. « Il s'est à nouveau poudré à l'excès, observa-t-il, distrait. On dirait un buste de terre glaise, passé à la chaux. Et toi, qu'est-ce que tu as à me reprocher ? En fait, à la commission d'expertise, tu as dansé sur l'air que jouait Varlaam, de sorte que je ne devrais pas être surpris. Alors, tu as eu peur, c'est entendu. Mais maintenant, as-tu quelque chose à perdre ? A gagner ? Pas davantage...» Avant la mort de sa femme, il ne censurait pas ses mots, il appelait les choses par leur nom sans trop se préoccuper des nuances et des susceptibilités. Malgré cela, Vasiliu était le seul homme qui l'avait obligé à plus de retenue à le traiter avec plus de respect. « Il est tout de même meilleur que d'autres.» Ceci n'était pas le seul motif et, chose curieuse, il avait aussi été poussé à cette façon de réagir, par son aspect, son « inconsistance physique, son silence endormi ou solennel et ses grands yeux noirs qui semblaient l'inhiber. Derrière eux, Boţan présentait un visage rouge, congestionné. « Il veille sur la méditation de Vasiliu. Peut-être Codreanu l'aura-t-il un peu drogué, si...» A sa chaire, il arrivait parfois au docteur Dumitrescu de sortir un carnet de sa poche et d'y noter les perles des étudiants et des professeurs, ou bien de calculer le nombre de calories qu'il perdrait s'il prenait la parole à telle ou telle réunion, combien d'énergie cela lui demanderait et, à l'improviste, dans les moments d'ennui ou de calme, il se mettait à imiter volontiers les autres. Il avait, de ce point de vue, une faiblesse pour Boţan, dont la voix rappelait le bourdonnement d'une guêpe enfermée entre quatre murs. « Les puits ne peuvent être creusés près des toilettes, l'eau doit avoir les qualités organoleptiques requises, les comptoirs ne doivent pas avoir de mouches», en dehors de ça n'importe qui peut attraper n'importe quoi, du moment que ce n'est pas lui qui répond de l'hygiène psychique, songea Cristian. Après m'avoir injurié, il viendra me trouver et s'excuser à sa façon: « Je ne pouvais pas faire autrement, ils n'en finissaient d'insister, et puis toi, tu es en tout cas inattaquable, tandis que moi j'ai toutes sortes de péchés à mon actif. Je viens boire un verre de vin chez toi et on fait la paix.» Jusqu'à présent, ils avaient conclu des dizaines d'armistices de ce genre parce qu'il s'emballait sur une idée, même mauvaise, et la soutenait un certain temps, après quoi, le fond de sa nature, optimiste, le ramenait au point de départ. D'ailleurs Cristian lui pardonnait à priori. « Ça c'est mon charme, disait en se vantant le professeur Boţan devant un verre de vin. Je combats pour toutes sortes de causes. Peut-être que finalement il y en aura une qui s'avèrera utile.» Toby, grave, solennel, au cou une lavallière un peu trop grande, s'était assis près de la fenêtre, sous le buste de Victor

VIOREL MĂRGINEAN:
Agglomération

ISTVÁN GERGELY:
Jours de fête

Babeş. « Rien qu'en compagnie célèbre, pensa Cristian en examinant ses lèvres en cul-de-poule. Que peut bien dire Brannovitz ? encore un peu il va s'auto-sanctifier, faire ses dévotions à son propre portrait ! Il reste là raide, peut-être est-il entré en contact avec l'esprit de son maître. » Le docteur Dumitrescu l'imitait à la perfection : « Qu'est-ce que la vie, je vous le demande, à vous autres, sons subcorticaux ? Qu'est-ce alors que le destin ? Qu'est-ce que l'intelligence ? Votre esprit vous a-t-il jamais mené à formuler de pareilles questions ? Non. Parce que vos mères travaillent, c'est moi qui vous le dis, celles qui ont donné la vie travaillent, c'est moi qui vous le dis, tandis que vous buvez du café, mais vous êtes bêtes, vous faites l'amour mais vous n'aimez pas, vous piochez, mais vous ne comprenez pas l'effet des médicaments. Vos rudiments de cervelle je vous le dis, ne vous permettent même pas d'imiter la tendresse de vos semblables anthropoïdes. La strophantine, c'est moi qui vous le dis, vous pouvez la trouver dans mon cours diffusé dans dix pays européens, deux asiatiques et six sous-développés en raison du colonialisme et du néo-colonialisme. Moi je puis vous enseigner ce que vous ne trouverez pas dans les livres : comment vous conduire, c'est moi qui vous le dis. Vous avez besoin de quelqu'un qui vous crée des reflexes conditionnés. Donc, l'Association a raison de faire ce qu'elle vous fait. » En dehors de la manie de ces introductions, Ottescu demeurait l'un des très bons professeurs bien que l'âge parût avoir raison de lui avant terme. Il avait commencé par poser : « Il faut imposer aux autres l'opinion qu'on a de soi-même, avait-il expliqué un jour. Comme ça on vous fichera la paix. Et si je suis bon, pourquoi serais-je modeste ? Il faut bien qu'il y ait des mauvais, parce que, en tout cas, ils n'ont pas de quoi se vanter : s'ils vivent, c'est le mérite de la nature. » Le temps aidant, son masque s'était si bien collé à lui qu'il lui avait été impossible de l'ôter et qu'il était allé, avec lui, à la rencontre de la sénescence. Cristian les regardait chacun son tour comme s'il les voyait pour la première fois. Il se rendait compte qu'il y avait quelque chose qui n'était pas clair, mais il se sentait là mieux protégé que nulle part ailleurs et les regards conspiratifs des gens qui lui avaient rendu visite pas très longtemps auparavant le préoccupaient particulièrement : il ne parvenait pas à comprendre le mécanisme de leur changement, l'indifférence avec laquelle ils passaient d'un extrême à l'autre, leur agitation. Que s'est-il passé depuis le jour où Andrei a reçu son prix et où Codreanu ne tarissait pas d'éloges ? D'où vient cette froideur ? Mes actions sont-elles de nouveau en baisse ? Il regrettait d'être venu à cette réunion. Au bout de la table du bureau, Medaru élégant, la physionomie plutôt dure, s'entretenait cordialement avec Şerban. « Si Dumitrescu a bien entendu, il n'est pas exclu qu'il oublie tout ce qu'il a dit de moi. Pourquoi n'irais-je pas auprès d'eux, pour leur parler gentiment, faire échange d'anecdotes avec Codreanu ? ils n'oseront pas alors, par pudeur, m'accuser. Ce serait amusant de le mettre dans l'embarras. Ils ne savent pas, eux, que j'ai bien senti que nos relations n'étaient plus les mêmes. Un jeu assez cynique, qui vaudrait la peine d'être tenté. Inutilement. Ils convoqueraient une nouvelle réunion et ça n'en finirait pas. Ce n'est pas le temps qui leur manque. » Comme les trois personnages le regardaient furtivement tandis qu'ils parlaient, Cristian

comprit qu'ils n'avaient pas l'intention d'ajourner la confrontation. « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien avoir à me reprocher ? Ils sont amusants, pensa-t-il, et moi je suis ridicule de les supporter. » Il serait bien sorti, mais peu à peu la curiosité l'emportait.

Cristian ne pouvait savoir qu'aux yeux d'un grand nombre de gens, c'était lui qui devait sortir vainqueur de la confrontation en vue du poste. En échange, Codreanu avait soigneusement étudié le terrain et observé que la distance entre les deux candidats ne faisait que grandir: Creţu, trop officialisé, trop plein de lui-même avait, profitant de l'indifférence de Dorneşti, fait exactement tout ce qu'il pouvait; le monde savait n'avoir rien à attendre de plus de lui, sa valeur n'ayant rien de remarquable. Cristian, en échange, était un nom, il en imposait, la tradition de la vieille école médicale pouvait renaître par lui. De plus, il n'était pas homme à se laisser manœuvrer. Ceux qui ne tenaient pas compte de cela se disaient: « Il a assez souffert pour avoir droit à la part du lion. » Ses cours avaient soulevé toute sorte de passions, on se rendait compte de loin qu'il existait et n'était ni timide ni intéressé, ce que beaucoup lui reprochaient: « Il est arrivé, plus rien ne compte pour lui, il cultive sa solitude et son jardin. » Sa parole aurait beaucoup de poids. D'autres professeurs avaient des parents un peu partout, les uns étaient célibataires ou divorcés, d'autres, effacés, anonymes, quant aux jeunes, ils avaient encore le temps. Mais en dehors de Dorneşti, personne ne songeait à Codreanu, et comme les jours à courir jusqu'au changement de recteur étaient comptés, il lui fallait intervenir lui-même pour que les deux autres se neutralisent; Dorneşti lui avait promis de lui relater avec une particulière objectivité, le cas échéant, ce qui se passerait au cours de cette période. A présent, Codreanu se trouvait en troisième position, mais d'ici quatre ou huit ans, qui pouvait savoir si d'autres ne gagneraient pas du terrain ? Il avait même pensé proposer clairement à Cristian: « Puisque vous ne voulez pas vous porter candidat, ne voudriez-vous pas me soutenir, moi ? Votre appréciation compterait énormément. » Hélas! il n'en avait pas eu le courage et il lui fallait maintenant se débrouiller d'une autre manière, ce qu'il n'aurait pas voulu. « Ne m'attaquez pas, moi, prenez-vous-en à Creţu et après je vous donnerai tout ce que vous voudrez », c'est ce qu'il aurait voulu lui dire avant la réunion, mais il n'était pas convaincu au fond de son cœur que Cristian ne convoitait pas ce poste. Que lui restait-il à faire? En tout cas, l'occasion ne devait pas être perdue. Bien sûr, il avait manœuvré ça et là, Dorneşti avait laissé entendre qu'il aimerait l'avoir pour successeur, mais cette aide était-elle suffisante ? Et plus le jour en question se rapprochait, plus il perdait tout contrôle; sa sérénité n'était qu'apparente, il vivait dans un état de tension continuelle, à en perdre le contrôle des mouvements, il agitait ses mains, gesticulait, promettait, prenait si souvent la parole qu'il avait l'air d'un prédicateur fanatique.

La salle de conseil se remplissait. Pour ne pas se trouver sous les regards du bureau, les gens s'entassaient près des murs, de sorte que le professeur Cristian était resté seul au bout de la table, juste en face de la place du recteur, qui s'était fait porter malade; le représentant des étudiants vint s'asseoir timidement à côté de lui. « Celui-là, il me semble que je n'ai pu que difficile-

ment lui donner une note de passage à la chirurgie», se souvint le professeur. Finalement, il se décida à le lui demander. « Sept, vint la réponse accompagnée d'un sourire plein de chaleur. J'espère que vous n'appréciez pas les hommes d'après la note obtenue à votre matière.» « Pas seulement, précisa Cristian. Chez moi un sept est une bonne note.» « En tout cas, elle m'a fait louper la bourse républicaine. Dans d'autres Instituts on est plus généreux pour les notes, ce qui fait que lors de la répartition des places, on nous donne, à nous, les plus mauvaises.» « Je le sais, mais comme ça, vous faites le malheur de moins de gens. Et, qu'est-ce qui n'a pas marché ?» « L'examen pratique.» Le professeur sourit poliment. « Autrement dit, c'est la théorie qui est votre fort!» Après quoi, il examina de nouveau la salle. Quelque chose n'allait pas, il le sentait, trop de regards furtifs dirigés sur lui et il avait l'impression d'être gagné à son tour par l'état d'agitation qu'ils reflétaient. « Que de jeunes confrères, ayant été mes étudiants, se sentiront mal à l'aise les uns pour m'attaquer, les autres pour me défendre. Ils condamneront ensuite, ou moi ou eux, mais sans effet. Quelle curieuse scission du psychique! D'un côté de bons, de sérieux professionnels, de l'autre — des immatures, effrayés, absurdes! Que cherchent-ils ? Au fond je ne sais guère ce qu'ils devraient chercher et pourquoi ils errent à l'aventure et perdent de leur valeur!» Finalement il se décida à sortir dans le couloir. « Il faudrait que je leur fasse quelque chose, pensa-t-il. Appeler les pompiers ?» La farce n'était pas des plus réussies, d'autres l'avaient déjà faite. « La nouvelle s'ébruiterait, on lui donnerait une fausse interprétation et divers individus auraient l'occasion de s'en prendre immédiatement aux médecins.» Comme il se promenait dans le corridor sombre, froid, où les portraits des fondateurs de l'école de médecine roumaine montaient la garde, il découvrit un téléphone. Vite il forma le numéro de son cabinet, où travaillait le docteur Dumitrescu et lui dit: « Envoyez-moi, je vous prie, Anania; qu'il m'apporte, dans des valises, tous mes travaux, mes livres, mes cours et qu'il m'attende sans bouger à la porte de la salle de conseil, jusqu'à ce que j'en sorte. Ne me demandez pas de détails, vous les connaîtrez plus tard.»

Ayant allumé une cigarette, il sortit à pas mesurés sur la terrasse et se pencha à la balustrade. De là, d'en-haut il suivit du regard les femmes qui balayaient la cour, il vit, au secrétariat de la pharmacie une employée buvant tranquillement son café, et, au loin, sur la colline, des pommiers tout en fleurs. « Au fond, je n'aurais pas dû donner ce coup de fil. A quoi bon, c'est inutile . . . S'ils ne veulent pas voir, c'est en vain que j'essaierais, moi . . .»

Avec le regret de quitter un endroit agréable, calme, il se dirigea sur la salle et, paradoxalement, plus il s'en rapprochait, meilleure était son humeur. « Des bagatelles, des bagatelles, quelle importance cela a-t-il ? Les étoiles ne modifieront pas leur trajectoire, les fleurs de pommiers resteront tout aussi belles, le soleil se couchera à huit heures moins le quart, les virus du petit doigt ignoreront l'existence de l'écorce et de son rôle, bien qu'ils se soient promenés dessus, les réserves de pétrole de je ne sais quel pays seront épuisées d'ici l'an 2050 et ainsi de suite . . .» La réunion avait commencé. Des dizaines d'yeux le regardaient, curieux. Il sourit à tout le monde et, serein, sortit un

carnet, mais au lieu de prendre des notes, il dessinait des rectangles, des lignes entrecroisées, des cellules monstrueuses. Son voisin, l'étudiant, lisait un compte rendu sur la nécessité d'intensifier le travail d'éducation, lorsque, brusquement alors qu'il était question d'exemples négatifs, il entendit le nom du « camarade Cristian ». « Nous y sommes, se dit le professeur, c'est donc ici que ça commence ! » « L'incident est des plus graves et jette injustement une tache sur l'ensemble des étudiants. Nous ne saurions nier sa bonne formation professionnelle mais l'éducation du camarade Cristian laisse beaucoup à désirer et il est curieux que . . . » « La mienne ? » demanda ironiquement le professeur. « Non, celle de votre fils » précise, intimidé, l'étudiant. « Le camarade Cristian, c'est moi, voilà pourquoi il est bien de dire le nom tout entier. Et qu'a donc fait Andrei ? » L'étudiant raconta avec un grand luxe de détails l'épisode de la décollation du coq et Cristian en rit avec toute la salle. « Jeune homme, combien vaut, dans le commerce socialiste, un gallimacé ? Et fais-nous comprendre, ensuite, pourquoi il faut faire tant de tapage pour un malheureux coq ? Ne pensez-vous pas que guérir quelques hommes de leur névrose est autrement important ? » « Ce n'est pas une question d'argent, intervint inopinément Bostan, mais du fait en soi, une question de principe. » « Tiens, tiens ? s'étonna Cristian. Dites-moi, dans notre jeunesse, n'avons-nous pas cassé tous les deux toutes les bouteilles du bistrot de Stenţel ? Et nous voilà professeurs d'université. » « Oui, mais c'était sous un autre régime, cher confrère, et les problèmes se posaient autrement alors ! Ton fils n'est pas progressiste dans une société progressiste. » Cela fit rire Cristian. « Il fait l'imbécile, ou il plaisante. » « Alors, vous, vous encouragez l'indiscipline ? » s'écria, Creţu, révolté. « Non, il n'en est pas question, mais il n'est pas bien de dramatiser, il nous faut voir les choses telles qu'elle sont. Cela peut être une crise de croissance, peut-être en est-il au moment où se dessine sa personnalité, peut-être a-t-il eu le premier échec sentimental de sa vie, et nous, nous avons le devoir de préparer les hommes pour les échecs aussi, non ? Toi, fais-tu la quête pour le coq ? » demanda ironiquement Cristian à Creţu et la salle de s'esclaffer, à tel point que Şerban eu toutes les peines du monde à rétablir l'ordre après que le doyen, le professeur Mărişan, un homme discret, doux, sans personnalité y eut échené. « Autant que je sache, camarades, ce jeune homme n'en est pas à sa première incartade, il a commis plusieurs actes d'indiscipline, provoqué un scandale à l'Association et autres que je rappellerai en temps voulu, ajouta Creţu, d'un ton résolu. « Ce monsieur qui parle, comment dis-tu qu'il s'appelle ? » demanda avec intérêt Cristian en désignant du doigt le bureau ; entendue de tous, la question, adressée au jeune homme, suscita la même hilarité, bien que le professeur gardât une mine perplexe. « Je pensais, moi, qu'il existait des choses plus graves et plus importantes que les bêtises de mon fils. Punissez-le comme vous l'entendrez. Je ne m'y oppose pas, je vous le demande même, mais après ça, soyons sérieux. S'il le faut, envoyez-le travailler sur un chantier de la jeunesse. Je crois cependant qu'aucun de nous non plus, n'est né vieux, et qu'il est bon de nous souvenir de cela. » Dans la salle, le silence se fit tout à coup et Cristian comprit que s'il se laissait entraîner dans une polémique, il pourrait avoir gain de cause ; aussi

se concentra-t-il sur son carnet et ses dessins bizarres s'alignèrent-ils sagement sur les petits carrés à peine visibles. Quelqu'un prit la parole. Ce quelqu'un-là avait écrit son texte d'avance ou bien il l'avait déjà lu à une autre réunion, toujours est-il que Cristian ne leva même pas ses yeux pour voir sa tête, et que sa pensée fila librement entre les paroles de l'orateur. Non, il n'aimait pas ça. Les regards furtifs des gens lui brûlaient l'épiderme.

Le professeur Creţu demanda la parole. Il était pâle et tremblait légèrement. « D'émotion ou de peur ? se demanda Cristian, distrait. Il veut gagner ce qu'il obtiendrait plus facilement en se taisant. Et cet aveuglement lui fait perdre le respect . . . Je ne lui ai jamais rien fait, pour ma part. Alors, pourquoi . . . ?» Creţu sortit des papiers de sa poche, chercha partout ses lunettes, puis, avec un grand mouchoir, il s'essuya très soigneusement le front. « Il s'est tout de même passé quelque chose parmi ces gens, quelque chose qui tantôt les éloigne les uns des autres et tantôt les rassemble, les agite ; à certains moments ils semblent avoir l'effervescence et l'agressivité des vagues de la mer, à cette différence près que leurs vagues à eux ont un goût d'eau stagnante, croupie. Un tohu-bohu ininterrompu, ridicule et voilà que, doucement, le temps passe à côté de nous. Ne suis-je pas, après tout, moi aussi, un vieux bonhomme cocasse, bizarre, qui les condamne faute de les comprendre ? Parfois j'ai l'impression que quelqu'un a mis en circulation tant de fausse monnaie que les bonnes se sont pulvérisées, suffoquées, ou simplement ont disparu . . . En ce moment, il a l'air — comme le dit Dumitrescu — d'un pauvre animal qui s'est égaré loin de son troupeau, en ressent avec acuité la solitude, la peur, et manque de confiance en soi-même. Une recherche, longue et ininterrompue . . .»

Creţu commença son discours et s'efforça de passer rapidement sur l'introduction. Cristian ne l'entendait pas bien, une seule fois, leurs regards s'étant rencontrés, il vit en raison de la tension, ses yeux extrêmement grands grandir encore, sans arrêt, et parallèlement à cette bizarre transformation, ses paroles perdaient leur écho mental, pour s'étendre lentement, de même que la couleur de ses yeux, de sorte que le blanc devint souverain et le silence profond. « Il me semble que je préférerais recevoir des rifles, pensa Cristian. Et pourtant, n'est-ce pas moi qui suis ridicule ? Que dois-je croire ? Serais-je moi, celui qui se trompe ?» Cette même question, aux échos très profonds, il se l'était désespérément posée immédiatement après sa mise en liberté, lorsqu'il avait rencontré le docteur Hileanu. «J'espère que vous avez la force de repartir à zéro», lui avait dit celui-ci. « Je ne sais pas. Depuis l'instant où j'ai su que j'allais être élargi, je n'ai cessé de me demander en quoi croire ? en qui ?» « Il semble que la phase des questions de ce genre soit obligatoire ! lui avait fait observé Hileanu. Il nous faut voir au-delà de nous, c'est obligatoire, sinon . . . Et ce serait dommage, étant donné que ce ne sont pas les idées qui sont coupable, docteur. » « Cela je le sais aussi, lui avait répondu Cristian, qui éprouvait le sentiment de ne pouvoir se recueillir. Je me demande si les idées ont la moindre valeur en elles-mêmes, puisque nous, qui sommes attachés à elles, nous les compremettons ? Les hommes ne jugent que les faits, heureusement. » « Je me suis posé aussi les mêmes questions. Indifféremment de ce

qui m'est arrivé, à moi, et je me suis attendu à cela aussi, je ne puis renoncer à la cause pour laquelle j'ai combattu et je combats. Ce serait nier ma propre vie, mes souffrances . . .» « Vous, docteur, voudriez-vous une révolution pure, sans violence, sans versement de sang, sans erreurs, une révolution parfaite, calme ? Ça n'a jamais existé et ça n'existera jamais. Tout accouchement se fait dans la douleur.» « On peut cependant l'atténuer, avait répondu Cristian. Les vainqueurs ne sont malheureusement pas seulement ceux qui ont combattu. Il semble que certains hommes aient eu la spécialité d'encaisser, tandis que d'autres ont celle de recueillir les fruits d'une victoire qu'ils n'ont pas remportée, eux.» « Délimitation qui manque de netteté, car les choses ne sont pas tellement claires», avait affirmé Hileanu à Cristian en lequel il se reconnaissait et qui entendait par sa voix ses propres perplexités, clamées cependant avec moins de force qu'il ne l'avait fait lui, lorsqu'il s'était vu accusé de trahison. « Les idées sont servies par les hommes et les hommes sont des hommes » n'avait-il pas cesser de se dire en guise de consolation. « Soit, avait concédé Cristian. Mais est-ce cela que vous avez rêvé ? Est-ce pour cela que vous avez lutté ? Vous êtes-vous imaginé que vos propres camarades allaient vous envoyer là-bas, mettre en doute vos convictions, votre honnêteté ?» « Si curieux que cela puisse vous paraître, je m'attendais à cela, ou, plus exactement, je n'en ai pas exclu la possibilité. Je savais assez bien . . . Si je n'ai pu changé mes convictions, cela signifie . . .» « Mais en avez-vous cherché d'autres ou bien n'en avez-vous pas eu la force ?» « Bien mieux: mes rêves ne s'arrêtent pas là. Maintenant je sais très bien ce qu'il me reste à faire!» « Vous ne m'avez pas éclairé, professeur . . .» « Nous aurons le droit de condamner d'autres idées ou même d'en chercher, s'il en existe, de plus généreuses, mais seulement lorsque nous serons vraiment libres. La révolution n'est pas terminée, nous n'en sommes qu'à ses débuts . . .» « Soit, je patienterai jusqu'à ce que nous soyons maîtres chez nous. C'est là le seul argument sérieux. Et si, alors non plus ?» « Je ne pense pas. A vrai dire, je ne suis pas prophète . . .» « Et notre vie, que va-t-elle être ?» « Nous la recommencerons.» « En avez-vous la force ?» « Vous, maintenant, vous êtes fatigué, les choses vous paraissent un peu confuses; vous l'aurez, certainement, la force, si vous êtes vraiment un homme.» « Oui, mais peut-on jamais oublier le numéro qu'on a porté ? Peut-on ne pas se redresser involontairement et ne pas joindre les talons quand on entend son nom ?» « Même si . . . Tu as gagné, il a été prouvé que tu avais raison, c'est toi qui as gagné! C'est beaucoup!» « Voilà une victoire dont je n'avais pas besoin, avait dit tristement Cristian en montrant ses mains brûlées, crevassées. Par où commencer ?» « Vous le savez bien. Vous constaterez que les années vous ont été utiles, vous êtes plus lucide, plus calme. Or, la lucidité acquise, le détachement des illusions et des enthousiasmes faciles valent plus que les années perdues.» « Non, professeur, je ne cède pas, parce que je ne puis rien faire d'autre avec la volonté acquise, je n'ai pas le choix. Mais toute ma formation est scientifique. Et je ne crois qu'aux faits. Aux miens et à ceux d'autrui.» « Moi aussi, je veux des faits, avait dit pour conclure Hileanu. Justement parce que les démagogues, les débrouillards, les profiteurs de la révolution ne sont pas en voie de disparition. Et notre révolution a grand

besoin d'hommes honnêtes qui veillent à ce qu'à la place des classes disparues il n'en surgisse pas une autre, de profiteurs et de gavés sur le dos des travailleurs.»

Le professeur Creţu apprécia le compte rendu, loua la grande masse des étudiants, émit des maximes sur l'éducation et la conscience, et en arriva, lentement, précautionneusement, à ce qui, en fait, l'intéressait. Sorti de son étrange rêverie, Cristian se mit à suivre l'effet des paroles prononcées sur le bureau. Şerban et Medaru corrigeaient quelque chose; le doyen notait tout, mot à mot, s'attendant à devoir répondre des incidents éventuels; Pîrvu, le vice-recteur, faisait, tête renversée, des ronds de fumée.

« Ne vous semble-t-il pas curieux, dit Creţu que le père et le fils fassent en essence la même chose, que l'un et l'autre possèdent un grand potentiel destructif, et, si je puis m'exprimer ainsi, un potentiel de désorganisation? Le fils se rend, ivre, à l'Association et insulte ses camarades investis de tâches de responsabilité, en se basant sur la carte de visite de son père, sur le fait que celui-ci prend sans cesse sa défense. Le fils tue un coq au foyer où il n'a pas quoi chercher. Et le fils, encore, crie au professeur Codreanu en pleine réunion qu'il est carriériste, qu'il ne voudrait suivre pour rien au monde son exemple. Voici donc, dans les grandes lignes, le fils. « Qui n'a jamais eu que des notes maximum et a remporté à l'échelle nationale le premier prix, aux cercles scientifiques», s'écria un étudiant tout au fond de la salle, ce qui fit que l'orateur ne pouvait voir sa figure. « Nous ne discutons ici que l'aspect éducatif, précisa Creţu énervé, et personne ne pourra nier qu'il existe entre le fils et le père une grande ressemblance, que ce dernier monte l'autre contre l'Association, qu'il se fonde sur le fait qu'il est académicien. Mais nous savons, nous, comment il est entré à l'Académie! Pratiquement, qu'a-t-il fait? Depuis des années, il gaspille les fonds, l'argent gagné par la sueur du peuple, et tout ça sans résultat. Le cancer? Alors, quoi? Il va découvrir, lui, son étiologie, camarades? Oh! bien sûr, il a le droit d'essayer, ça le regarde, mais pas avec l'argent du peuple. Y a-t-il un homme sérieux qui puisse croire à ses chances? Je ne nie pas qu'il ait fait naguère des efforts, mais depuis que, ces temps derniers, il s'est cru blindé de ses titres et de ses diplômes, il n'a plus rien réalisé.»

Dans la salle s'établit un silence total, les hommes baissaient les yeux, l'attaque était sans précédent: depuis de longues années personne n'avait osé contester l'autorité du professeur Cristian, et comme il était connu pour un homme dur, dont la réplique était impitoyable, tous attendaient le moment où elle allait fuser. Certains, les plus anciens, le plaignaient. « Ce pauvre Cris» et, résignés, attendaient qu'on leur demande de voter. Mais Cristian ne brancha pas, il se contenta de promener ses regards de l'un à l'autre: sur sa figure s'était figé un sourire ironique. Creţu se rassit et après s'être copieusement, minutieusement essuyé la figure, se mit à jouer avec son crayon, il était maussade, personne ne l'avait applaudi. Sans se lever, Şerban chuchota quelque chose à l'oreille du vice-recteur et dit d'une voix faible comme s'il exprimait une pensée torturante: « J'avais idée de quelque chose, mais ce que j'ai entendu constitue une grande surprise pour moi. Il ne faut pas nous hâter,

le camarade Cristian est tout de même un homme âgé, un bon chirurgien. Nous devons être attentifs et nous guider selon les principes, camarades . . . Le doyen, qui avait saisi une certaine hésitation dans la voix de Şerban fut le premier à se reprendre. « Qui est-ce qui demande la parole ?» Les regards se braquèrent sur Cristian. Froid, impénétrable, celui-ci ne bougeait pas, il avait la nausée de ce qu'il avait pensé auparavant : « Pourquoi dois-je attendre de la pitié ou de la compréhension ? Quel besoin ai-je de leurs bonnes paroles ? Elles ne résolvent rien de ce qui m'obsède, elle ne peuvent pas me rendre plus jeune d'un jour. »Malgré cela, une blessure douloureuse, vive, s'ouvrait dans son âme . . . «Camarades, continua le doyen étonné de la froideur des assistants, ne nous éloignons pas du sujet.» C'est alors que se leva le professeur Vasiliu. « Il a l'air d'un somnambule, se dit Cristian, et, à la façon dont il s'était levé, on s'attendait à le voir étendre les bras et d'un élan franchir la table pour arriver à la fenêtre . . . Il est pourtant un très bon généraliste. Mais que lui est-il arrivé, quelles mutations se sont-elles produites pour qu'il se fiche du tiers comme du quart, pour qu'il joue si faux ? Tu ne peux pas être inconscient ! Dis donc, Vasiliu— il s'adressait à lui en pensée— il t'est arrivé il y a longtemps de me contester un diagnostic et je te l'ai pardonné. Si à cet instant, tu te souvenais de . . .» « Moi, camarades, commença Vasiliu, je ne puis parler que de son activité scientifique. Notre collègue s'est isolé à ce point ces dernières années que, pratiquement il m'est inconnu en tant qu'homme. On le dit dur, renfermé, nous considérant de haut, car à ses yeux nous ne sommes que des pygmées. Je n'ai pas cherché à vérifier la chose mais je ne l'exclus pas parce que cela signifierait que je n'ai pas confiance en mes propres confrères. Oui, il est vrai qu'il a publié deux livres ces dernières années. J'ai songé à les lire, à y trouver quelque chose à apprendre au besoin. Mais qu'ai-je découvert ? Ils sont depuis longtemps dépassés, et ne contiennent que des compilations — je connais le poids du terme — que des compilations de différents auteurs. Mais quelles sont ses sources ? Là, ma stupéfaction a atteint son paroxysme. Des auteurs qui, en dehors de quelques classiques que même les étudiants de première année connaissent, sont ou de pure invention ou insignifiants. Les titres de ses livres en ont imposé la publication, mais, à part cela, de pareils ouvrages n'ont aucune signification et sont autant de papier perdu.» Cristian l'écoutait attentivement : Vasiliu parlait avec affectation, sortait un chiffon de papier de sa poche, y jetait un rapide regard, avalait quelques goutes d'eau et lorsque leurs regards se croisaient, sa voix devenait dure, métallique. Maintenant Cristian savait à qui appartenait le scénario ; absent, Codreanu dessinait quelque chose au crayon sur le banc. Ottescu s'agitait sur son siège. Leurs regards se rencontrant par hasard, le professeur lui fit signe de se lever : « Qu'attends-tu, chuchota-t-il. C'est ton tour. N'oublie pas de dire que j'ai tué ma femme. Aie bien soin aussi de mon passé ! » Lentement, sa sérénité et son détachement fondaient, cette histoire d'auteurs inventés l'avait terriblement énervé, mais il ne se rendait pas compte de ce qui le retenait. Cherchant quelqu'un du regard dans la salle, il découvrit le maître de conférences Iosif, et se souvenant qu'ils n'avaient plus parlé depuis des années entières, il se rendit près de lui : « Que penses-tu de tout ça ?» lui demanda-t-il,

et celui-ci reconnut, résigné: « Il me semble avoir moins honte de moi-même. » La réplique eut le don de surprendre agréablement Cristian; il aurait voulu lui dire un mot gentil, lui faire plaisir comme il le pouvait, mais il entendit une voix: « Le camarade professeur Ion Cristian, membre de l'Académie, a la parole »; c'était celle de Mărișan, intrigué du fait qu'il n'esquissait pas le plus petit geste de défense. Il souhaitait mettre au plus vite un point final à ce chapitre, mais à la stupéfaction de la salle, Cristian répondit calmement: « Je n'ai pas demandé la parole. » « Comment ça ? Tant de choses graves ont été dites sur vous et vous ne protestez pas ? » « Graves ? Pour eux, c'est vrai... Pour moi, non. C'est ce qu'il me semble tout au moins. » « Pourtant, insiste Mărișan, je vous inscris sur la liste ? » « Non, effectivement je n'ai pas quoi dire. A vrai dire, je ne sais pas ce que cherche ici. » Iosif avait levé la main pour demander la parole et Cristian, n'ayant aucune envie d'entendre comment il prenait sa défense, se leva, alla remettre sa chaise à sa place, puis, sans hâte, serra ses dessins épars sur la table, les plia soigneusement et après les avoir mis dans sa poche, alluma une cigarette, puis sans regarder personne, accrochant son parapluie à son bras, son chapeau à la main, il se dirigea vers la porte; mais avant de mettre la main sur la poignée, il se trouva inopinément devant Șerban qui lui tendait deux photocopies: l'une était la déclaration de Redman prétendant qu'il lui avait demandé de l'argent, l'autre, celle d'un inconnu selon laquelle Andrei aurait violé sa nièce. Il les avait vues circuler de main en main, tandis que parlait Vasiliu, et c'est maintenant qu'il découvrait la raison des regards furtifs des gens chaque fois que le papier en question arrivait à eux. « Je les ai, moi aussi », lui dit Cristian, en lui en frappant légèrement le visage, puis voyant sa mine contrariée, il se mit à rire tout seul, à gorge déployé, en claquant la porte. « En réalité, le seul crétin d'ici, c'est moi. »

Dans le couloir, Dumitrescu et Anania l'attendaient, avec un drap noué aux quatre coins et rempli de livres. Ils avaient écouté à la porte et ne comprenaient pas ce qui pouvait faire rire Cristian. « Je n'ai pas trouvé les valises », s'excusa Anania, mais le professeur lui dit, très serein: « Remporte tout, ça n'en vaut pas la peine. J'aurais les en assommer, mais à quoi bon! Allons plutôt au labo, et occupons-nous de nos affaires. J'ai perdu un temps précieux. » « C'est incroyable! s'exclama Dumitrescu. Incroyable! Crețu et Codreanu sont tellement aveugles qu'aucun obstacle ne les arrête. » « Si, il y en a. » « Mais je voudrais rester, il faut bien que quelqu'un vous défende », insista Dumitrescu, révolté, ce qui fit rire une fois de plus Cristian: « Bien sur. Moitié-moitié, comme d'habitude. Les défenseurs à la fin. Mais me défendre de quoi ? » « En effet... » « Alors ? » « Pourtant je voudrais rester. » « A condition... que ce ne soit pas pour longtemps... Dommage de perdre le temps... » « Parfait ? » « Moi, je m'serais pas tu, m'sieur le professeur, intervint Anania, énervé. Une mare où certains individus impuissants en font à leur tête... Occupons-nous plutôt de nos affaires. »

Malgré cela, lui non plus ne réussissait pas à se détacher de la porte. Très fatigué, il lui semblait se trouver au bout d'un chemin très dur, épuisant, et obligé, pour rester debout, de mesurer parcimonieusement son énergie. Il sentait qu'au moment où il se mettrait en marche, il lui faudrait se séparer

de quelque chose, ni agréable, ni triste, qu'une partie de lui-même allait rester là, définitivement, et que, les premiers pas faits, il allait être un autre homme: il reviendrait à l'une des formes anciennes de sa personnalité, une forme bien connue dont il n'y avait pas très longtemps qu'il s'était séparé. « Depuis que je me connais, j'ai toujours eu peur de ne pas sombrer dans le ridicule! » se dit-il, tout en se reprochant ses brusques oscillations entre la joie et la colère, son manque de patience, son agitation fébrile, subconsciente qui l'obligeait de plus en plus souvent à regretter ses gestes ou tout au moins à douter de leur correction. « Très souvent, c'est juste quand on se sent bien, quand on est le plus tranquille, que survient comme ça, sans raison, une bête fauve, infecte bien décidée à vous détourner de votre chemin, ou tout au moins à vous gâcher la journée, dit-il à Dumitrescu, pour ajouter, sans liaison aucune avec ce qu'il venait de dire: « Rassemble tes articles, tes actes, je te nomme professeur, ça au moins je puis encore le faire », et sans observer l'air contrarié, éberlué de son interlocuteur, il le tira du côté de la porte, et lui montrant Vasiliu « Qu'en dis-tu ? Il se poudre ? Moi j'en ai l'impression. » « Au figuré, j'en suis sûr . . . » « Ça, c'est une vieille histoire. Au propre . . . » Le docteur Dumitrescu approuvait de la tête: sachant que le professeur pensait à tout autre chose, il jugeait inutile de lui répondre: « Ces derniers temps, je souhaitais me découvrir dans mes propres actions, j'avais besoin de ce miroir, je voulais savoir qui j'étais . . . Et voilà: des auteurs inventés; Varlaam lui-même ne m'a pas paru plus dur. » Il ne pouvait détacher son regard de la figure de Vasiliu. « Comment ? Comment ça, mon vieux ? Justement moi ? » Il ressentait comme un besoin d'entrer de nouveau dans la salle, mais avant de s'y être décidé, il entendit la voix éteinte du professeur Negru: « Nous ne pouvons pas être tout aussi bons les uns que les autres, disait-il. Entre vouloir et pouvoir il y a chez certains d'entre nous, un abîme infranchissable que beaucoup comblent d'envie, de méchanceté, en croyant arriver de la sorte là où ils veulent. Il me semble bizarre que l'œuvre scientifique du professeur Cristian, d'une valeur incontestable, soit niée d'une façon aussi ignoble par un autre professeur. Vous ne vous en rendez pas compte ? Cristian n'est monté sur le dos de personne, il a fait son chemin tout seul, au milieu de circonstances hostiles. C'est pourquoi, jusqu'à ce qu'on ne lui présente pas des excuses en public, moi . . . ici . . . je vous prie de m'excuser . . . » Il avait perdu son calme et sa cohérence habituelle, sa voix avait pris des inflexions curieuses: les mots longuement cherchés s'enchaînaient avec difficulté, après de longues pauses, inégales, comme s'il parlait tout en courant sur un terrain accidenté.

Voyant la joie empreinte sur la physionomie de Dumitrescu, une joie âpre, victorieuse, Cristian se décida à partir. Les paroles du professeur Negru l'incommodaient, l'inhibaient, déshabitué qu'il était, lui, des louanges ou tout au moins de la vérité; bien qu'en cet instant elle lui eût été tellement nécessaire, il éprouvait une certaine gêne, il avait l'impression qu'il obligeait son confrère à prendre part à une victoire non souhaitée, facile, une victoire qui lui avait été offerte sans qu'il ait contribué en rien à son obtention. Il en avait assez de tout, plus rien ne méritait qu'il perde encore son temps. « Comme c'est curieux, pensa-t-il. A l'égard d'Andrei aussi j'ai éprouvé parfois ce senti-

ment. C'est comme si nous nous trouvions engagés dans une valse comique: on se sépare et on se prend à nouveau par les mains, on tourne, on saute, pour en revenir à la même position et c'est ainsi que, nous débattant, nous cherchant sans cesse, plus intelligents et plus bêtes, plus naïfs et plus expérimentés, nous mesurons de nos pas et de notre esprit cette pièce vide, inconnue, aux murs d'écailles tellement hauts. Et nous n'avons pas le choix, nous qui dansons sur le même air . . . Un concours de résistance et de patience . . .» Le mouvement lui faisait du bien, le délivrait de sa tension. « Comment va le docteur Iorga ?» se demanda-t-il soudain et l'idée de monter le coteau pour aller le voir ne lui parut pas hasardée.

Décidé à écouter les débats jusqu'au bout, le docteur Dumitrescu était resté là, à la porte, bien qu'il eût préféré accompagner le professeur: il n'aimait pas sa figure, elle était *trop* calme, *trop* sûre, en aurait cru qu'il venait de sortir d'un spectacle banal; or, il le savait, le calme total, irréel n'était pas ce qui le caractérisait, quelque chose s'était produite en lui, un changement décisif, une rupture; au-delà de toute apparence, le regard du professeur était en quelque sorte égaré, il flottait au-dessus des choses, comme à la recherche d'un point d'appui, et cela lui donnait à penser. Il lui apparaissait maintenant très clairement que le bruit concernant le limogeage de Cristian, minutieusement préparé par le professeur Codreanu, se confirmait. Et le plus curieux, il aurait pu le jurer même alors, c'était qu'en réalité Codreanu avait beaucoup d'estime pour Cristian, il reconnaissait tous ses mérites, mais voilà, en ce moment-là il le gênait: un Cristian tel qu'il était, non compromis, jouissant d'une grande autorité scientifique, pouvait barrer, définitivement peut-être, son ascension. L'idée d'avoir entre ses mains tant de destins, de pouvoir en décider, de faire quelque chose pour l'Institut et pour lui-même l'obsédait d'autant plus que dans cette conjoncture, elle s'avérait réalisable. D'ailleurs il l'avait dûment promis à Dorneşti: « Si je l'emporte, je fais faire son buste, tout ce qu'il voudra, mais maintenant, il faut que je l'arrête, je n'ai pas le choix.» Dorneşti en avait par-dessus la tête de tant de jérémiades, de supplications et d'interventions qui lui arrivaient par les canaux les plus divers, de sorte qu'il haussait les épaules avec indifférence: « Ils n'ont qu'à s'y casser la figure, et grand bien leur fasse. Dans leur grande naïveté, ils s'imaginent que c'est d'eux seuls que tout dépend, qu'ils peuvent décider, eux, de quelque chose. En somme deux coups de cravache à Cristian ne lui feront pas de mal; il courra mieux et il se convaincra de plus que dans la vie on ne fait pas toujours ce qu'on veut.» Pourtant, le jour de la réunion, ayant déclaré qu'il était grippé, il avait gardé la chambre. Ce qui se tramait, le docteur Dumitrescu l'avait appris aussi de la secrétaire de Dorneşti, ancienne patiente de Cristian. Celle-ci, après avoir écouté par hasard la conversation, s'était arrangée pour le prévenir. Dumitrescu se reprochait de n'avoir pas assez insisté, bien qu'il n'eût pas été trop alarmé en apprenant la nouvelle, car il était convaincu que le professeur saurait leur river leur clou; la réunion ayant pour objet *l'éducation des étudiants* allait offrir à Cristian, qui y était très sensible, l'occasion d'exprimer une position totalement opposée à celle que prônaient Creţu et

Şerban: rigide, dogmatique, autoritaire. En vérité, Codreanu aussi avait misé sur la réplique de Cristian; il avait donc raffermi Creţu dans son idée de lui asséner un coup décisif, de ne pas ajourner la confrontation, d'autant plus qu'il avait aussi des arguments: les bêtises commises par Andrei, les photocopies généreusement offertes par Modaru, du service du personnel. De toute évidence, Codreanu ne pouvait croire que Creţu puisse avoir gain de cause, mais ce n'était pas cela qui l'intéressait; en se compromettant l'un l'autre, il restait, lui, le seul « pur » des trois inscrits sur la liste, donc, la route lui était ouverte. D'une certaine façon, le brusque départ de Cristian avait brouillé son plan, mais, en tous cas, les « documents » demeuraient et restait aussi la provocation que Codreanu ne perdit d'ailleurs aucune occasion de critiquer. Finalement nombreux étaient ceux qui s'étaient levés pour prendre la défense de Cristian; lorsque Dumitrescu essaya de relater les discussions au professeur, celui-ci ne voulut rien entendre. « Qu'ils aillent au diable, ces Ostrogoths, dit-il. Ayant l'encéphale atrophié, ils ont laissé parler leurs instincts. » En réalité bien que prévisibles, leurs paroles lui faisaient mal: tous ses sentiments, comme matérialisés, avaient été mis en pièces de sorte qu'il avait eu la sensation physique de leur destruction, il les avaient vus s'écrouler sous le poids de leurs souliers à semelle de bois, il avait entendu un crissement de verre pilé, sensation qui ne l'avait plus abandonné, même dans son labo. A plusieurs reprises, il avait eu le souci de l'impression qu'il laisserait, moins pour satisfaire son orgueil que par peur de ne pas blesser les autres dans son désir de les savoir réconciliés et il voulait pouvoir s'éloigner avec la certitude d'avoir fait une chose jusqu'au bout. Mais maintenant, plus il essayait de se rémémorer chaque instant, chaque parole, en se reprochant ses brèves périodes d'indifférence ou celles au cours desquelles il n'avait pu se concentrer, il se plaçait hors de la discussion, faisait abstraction de ce qu'il ressentait, indécis: « Qu'a-t-il pu se passer ? Pourquoi les hommes de bonne qualité se retirent-ils devant le siège des nullités ? » Il caressait ses cobayes amenés là pour qu'il étudie l'immunité devant le cancer et, assailli de questions obsédantes, il se disait: « Ceux-là, les pauvres, ils ne peuvent pas se tuer. Ils n'ont pas assez d'intelligence. Ce sont de malheureux animaux d'expérience. » Et lorsqu'épuisé de fatigue, il fermait un peu les yeux, il sentait ses pieds comme empêtrés dans les lourds brodequins à semelle de bois, piétinant, marchant, rampant, courant. Mais c'étaient là des sensations qu'il essayait de minimiser, dont il ne voulait pas tenir compte. « Quelle importance y a-t-il dans le fait que je me sois ou ne me sois pas défendu ? avait-il répondu à Andrei quand celui-ci lui avait reproché de s'être tu lors de la réunion. Ce ne sont pas les mots qui te défendent. Je n'en donne pas deux sous, des mots. Seuls, les faits . . . car pour ce que tu n'as pas accompli, ce que tu n'as pas voulu ou n'as pas pu accomplir, il n'y a pas de pardon. » Il savait quel âge, quelle époque, quel moment même, il répétait pour qui, il avait les mots tout préparés et c'est justement pour cela qu'il en était écœuré. S'il n'y avait pas eu ces insupportables maux de tête, il se serait senti plus entier, plus libre que jamais. D'une certaine manière, il avait payé sa naïveté d'avoir eu des illusions d'adolescent . . .

Ayant arrêté la voiture à la lisière d'une chênaie, Cristian sortit la vieille couverture paysanne dans laquelle, au laboratoire, lorsque les hivers étaient très rigoureux, il emmaillotait ses pieds jamais assez chauds et c'est là, loin de toute agglomération humaine, face au ciel, qu'il résolut d'attendre le point du jour. Sous l'empire du calme immense, matériel, la douleur s'était peu a peu apaisée et comme un écho lointain, elle se dissolvait dans l'espace, tandis que le corps, détaché de son propre poids, délivré de tout mouvement, de tout effort, oubliait son existence et se confondait avec la terre accueillante, familière. Seul le regard, libre de toute contrainte, et la pensée s'éparpillaient dans l'espace aveugle, effleurant les étoiles froides, lointaines, figées dans le néant, leur lumière étrange, morte, qui, lentement, imperceptiblement se transférait en lui, s'assimilait, en complétant sans arrêt un espace vide, inassouvi qui avait appartenu jadis aux questions. A côté, les vieux chênes bruissaient, agités par un vent venu — semblait-il — des hauteurs du ciel et dont le frémissement était interrompu par le cri rare, désespéré, des oiseaux nocturnes. Au loin, sourd, accablant, pareil à une rivière en folie se préparant à rompre la digue, un bruit incompréhensible s'acharnait à briser le silence du ciel. Des pas effarés de bêtes sauvages, de brèves palpitations déclenchaient tout à coup des vagues de froid âpre. Puis, rares, pénétrants, les hurlements interrompaient la quête inutile du regard, rebâtissaient la créature désespérée dans le calme du firmament. Des animaux inconnus, de grands oiseaux de nuit passaient, pareils aux météores d'autres cycles d'existence, la vie et la mort indestructiblement enchaînées dans la lumière indifférente du ciel bâtissaient et démolissaient sans arrêt. Le tremblement des milliers d'étoiles l'avait peu à peu soulevé, et le faisait flotter, immatériel, libre. Maintenant il savait: le passé s'était éloigné de lui, telle la lumière des astres détruits en de fantastiques explosions inconnues, sa vie se trouvait toujours plus en arrière; quant à la frontière — assez proche, il n'était pas, lui, homme à se faire illusion et croire que par miracle il allait durer plus que cela ne se pouvait selon la nature. Le ciel était magnanime, il lui offrait la possibilité de goûter lucidement, de ressentir quelque chose du calme qui allait venir. « Et pourquoi attendrais-je ? Combien cet armistice va-t-il durer, se demanda-t-il, réveillé brutalement recomposé par un nouveau cri d'oiseau. Parce que, à chaque instant de détente, je sens l'appel du repos, j'ai besoin de lui. Dans un monde qui, peut-être, veut autre chose, il semble que mes goûts et mes idées soient démodés. Je me sens anachronique . . . » Il connaissait par le menu chaque étape, l'inclinaison de la pente, les aspérités, il connaissait ses limites, sa force, c'était comme s'il avait parcouru un itinéraire étudié, sans les émotions et les troubles fondamentaux. Une seule fois il s'était trompé, quelques semaines auparavant, lorsqu'un léger vertige, une absence accompagnée d'une agitation insolite du cœur lui avait fait croire que la frontière redoutée était devant lui, qu'il l'avait atteinte. Révolté, les nerfs tendus au paroxysme, il avait voulu crier: « Oui, mais pas maintenant », sans réussir pour autant à entendre sa voix; ne sentant plus en lui cette vibration si bien connue, au goût de confiance, de certitude, il avait connu la déroute. En lui hurlait la peur aveugle, désespérée, la matière vivante se révoltait à

l'idée de l'immobilité mais pas la conscience qui, lucide, rationnelle, avait accepté, et pour la première fois s'était résignée, non sans étonnement: « Peut-être ai-je fait une faute de calcul, peut-être faut-il qu'il en soit ainsi », mais la douleur et la peur avaient vaincu et alors, les petits riens quotidiens avaient déclenché sa mémoire: « Argument contre ? Châtiment ? Nouveau commencement ? Qu'ai-je appris de l'expérience passée ? Qu'ai-je oublié ? » Il n'avait pas eu peur des images qui impitoyablement se succédaient, neutralisant sa volonté, le pouvoir de s'y soustraire; c'étaient les siennes, il les avait dépassées. Et même, il avait eu la force de regarder, avec cynisme peut-être, le fond de l'abîme subitement ouvert sous lui, et bien qu'il eût senti son attraction, bien que ce fût devant lui que commençait le calme, la tranquillité parfaite, *sidérale*, il avait crié « pas encore » et la crise s'était dénouée tout aussi imprévisiblement qu'elle avait commencé. Mais les questions demeuraient. Il se peut que ce « Pas encore », hurlé de tout son être ait fait son effet, les arbres restés sur sa rétine en une solennelle immobilité, les hommes blancs, semblables à d'éphémères statues de sel, les oiseaux figés dans l'air glacé étaient entrés dans le non-repos, le film avait été collé, fixé sur la bobine, la comédie réanimait de nouveau pour un certain temps, l'écran. « Sans doute n'aurais-je rien dû oublier de ce que j'ai appris. Ce ne sont pas les idées qui vieillissent, ce sont les hommes, qui les compromettent, les usent, les oublient. » Après cela le professeur était ressuscité, il était à nouveau serein, tranquille, son ironie, pointant dans ses cours radicalement renouvelés, avait le don de faire sortir les esprits d'une nocive torpeur. La liberté qu'il avait prise avait suscité une foule de réactions, mais, chose curieuse, au bout d'un certain temps, une nouvelle crise d'acceptation s'était produite: « Rien à faire, il va grommeler encore jusqu'au jour où il aura fait un nouveau faux pas, de conséquence. » Dans l'attente du jour où le professeur allait devoir rendre des comptes, le monde suivait son chemin. « Il lance des propos à vous en faire dresser les cheveux sur la tête, il a une façon de se comporter... Quelqu'un doit les noter, c'est sûr, c'est sûr... » se disait Florea, et son désir lui faisait exagérer de beaucoup les faits et gestes du professeur.

Après cette mémorable réunion, le bruit avait couru avec une insistance grandissante qu'il allait être appelé *au sommet*, placé devant ses responsabilités, et sanctionné. Et le professeur Vasiliu en était arrivé à demander qu'il soit soumis à une expertise psychiatrique. « Un individu *normal* n'aurait pas été capable d'injurier un homme en pleine séance et de le ridiculiser avec ses images. » Ayant eu vent de la chose, le professeur Cristian l'avait arrêté dans la rue: « Est-ce que ce que vous avez fait, vous, était *normal?* » « Nous avons exprimé démocratiquement notre opinion, lui avait répondu Vasiliu. Notre procédé était on ne peut plus légal, plus correct... » « Et moi, j'ai choisi le seul langage que vous puissiez comprendre. Ce ne sont pas les imbéciles, les crétins qui me dérangent, moi. Se mettre en travers, détruire, ne rien accepter que ce qu'ils peuvent comprendre, c'est dans leur nature. Leur agressivité leur est structurale. Mais lorsque des gens intelligents procèdent comme des imbéciles, qu'ils leur empruntent leur arsenal verbal et leurs moyens d'attaque, alors il me faut évidemment réagir. Mais ne songez-vous pas à ceux qui sont

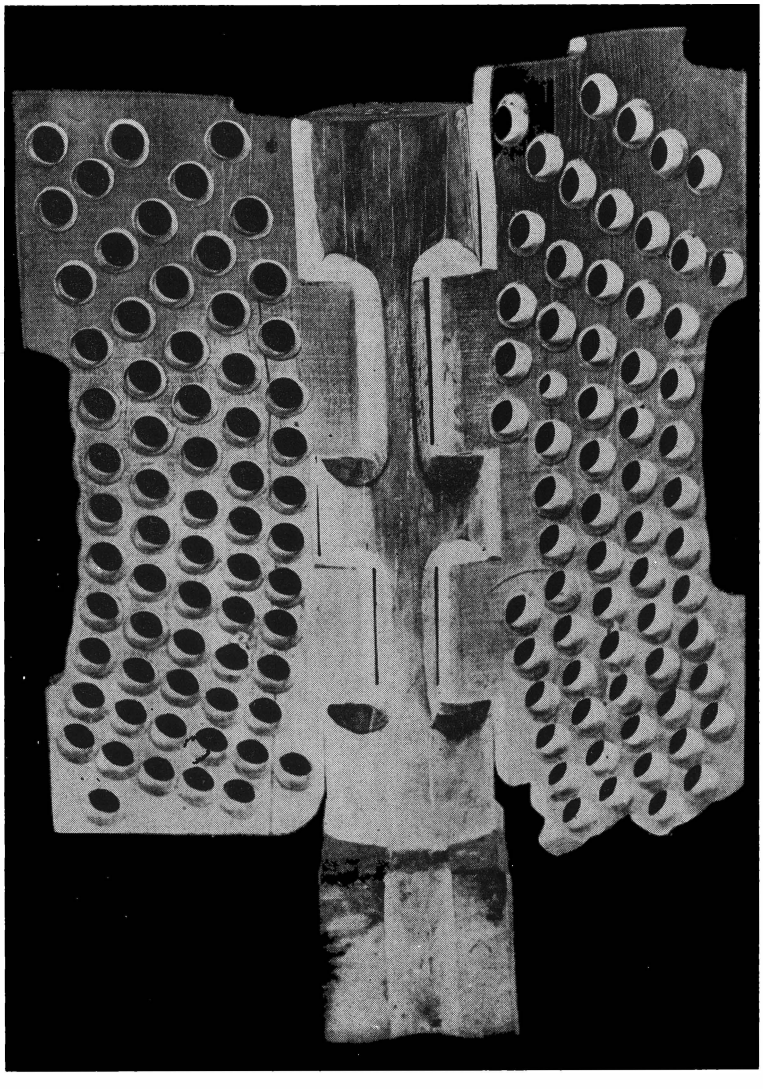
jeunes ? Vous les tirez en arrière dans un autre siècle, vous cultivez en eux un traditionalisme mineur, et une espèce d'indifférence devant la connaissance et la recherche. Des dynosaures à l'époque des calculatrices et du vol sur la Lune. Ridicules ou pitoyables, je ne sais. Si nous, nous sommes comme ça, comment seront-ils, eux ?» A sa grande surprise, Vasiliu était devenu tout à coup sincère, incroyablement sincère. « J'ai cru, moi aussi, qu'un beau jour une résurrection morale allait se produire, que tout ce qui se passe dans notre Institut, tous les vices, les avilissements, les défauts allaient se transformer en leur revers, que par conséquent leurs catalyseurs se satureraient d'eux et qu'ils sentiraient à leur tour le besoin d'en finir... Mais j'ai perdu patience, il m'a fallu me défendre et je suis fatigué. Je n'ai pas été chançard, moi, aucune grande découverte à mon actif, et je n'ai pas eu la force de remplir comme toi des milliers de pages. Je ne puis penser très loin. Et je ne suis pas non plus de l'Académie...» « Allons donc! tu pouvais très bien en faire partie, toi aussi. C'est un pur hasard si j'en suis, moi, et c'en est un autre si tu n'en es pas.» « Je me suis accomodé à la situation et d'ailleurs je m'en fiche pas mal maintenant... En tout cas le temps passe en ma défaveur. Je souhaite achever ma carrière comme professeur, m'assurer une bonne retraite et c'est à peu près tout.» « Oui, dit tristement Cristian, c'est fatiguant d'être sans cesse soi-même lorsque l'on n'y est pas habitué. Autrement, en disant tous les jours la vérité, notre vérité quotidienne, nous faisons plus que tu ne l'imagines. Il ne nous faut pas abandonner notre condition, il ne nous faut pas oublier ce que nous sommes.» « Oui, reconnut Vasiliu, je le sais. Mais me voilà vieux et fatigué. Je sens ce que les anciens nommaient *taedium vitae.* De sorte que sur un autre plan, je ne suis ni avec eux ni avec toi. Seules m'intéressent, non pas nos souffrances, mais uniquement celles des malades. J'ai vu de nombreux médecins malades, traitant avec brio. Oui, Cris, fatigue physique et fatigue des pensées... Que sommes-nous, comparés à l'éternité de la matière ? Nos atomes vont s'incarner dans d'autres organismes, ils vont probablement émettre d'autres idées fantaisistes, absurdes ou géniales et nous ne durerons que sous cette forme. Il semble bien que je sois condamné à ne laisser aucune trace.» « D'accord jusqu'à ce point, dit Cristian en frissonnant, seulement, voilà, notre devoir est d'essayer jusqu'au dernier moment. Sinon, comment vivre sans cette illusion ? Par ailleurs, il existe des excuses. Nous sommes passés maîtres en l'art des excuses et des justifications et, à tout prendre, on peut tout justifier. Je n'ai jamais vu un homme qui, lorsqu'il conte ses insuccès, ne retombe sur ses deux pattes si haut ou si bas que l'ait jeté le sort. Par conséquent, au cours de cette longue seconde pendant laquelle je vis, je ne veux faire que ce que je souhaite faire. C'est peut-être cette perspective même de l'éternité de la matière, qui me donne l'humour de faire ce que je veux. Mais moi je n'ai pas été humilié et torturé au nom de l'éternité. Et ce n'est pas à elle, à l'éternité que je démontre mon obstination...» « Toi, avec ta vitalité fantastique tu ne peux comprendre... Il y a en toi quelque chose d'infantile ou de primitif, tu n'admets pas que ce ne soit pas la saison des hommes exceptionnels.» « Des excuses, je le répète, on en trouve n'importe quand. Je ne suis pas une larve, je n'entends ni ramper ni être humilié.» « Parce que tu as

l'impression d'exister. Mais à quoi t'a servi la verticalité de ta colonne vertébrale ? Tu ne peux être jugé séparément des autres ! Où est ta tranquillité ? Et, en fait, est-elle si droite que ça, ta colonne ? Tu es ridicule, Cris. Et aveugle. Tu n'essaies pas de regarder aussi les autres ?» « Si les excuses vous libéraient de ce que l'on pense lorsque l'on ne reste qu'avec soi-même, il vaudrait la peine d'en chercher toujours... Mais comme ça...» S'il ne l'avait pas éclairé, c'est parce que Vasiliu, en essence, *était* éclairé, mais Cristian n'avait été appelé nulle part, bien qu'il eût impatiemment attendu ce moment-là. Et admettant qu'il ne réussisse à convaincre personne, en disant exactement ce qu'il pensait, il aurait tout au moins soulagé son cœur, étant donné que depuis qu'Andrei avait reçu son prix, sa tranquillité avait acquis des nuances profondes, nouvelles. « Cela signifie qu'il existe», s'était-il dit, lorsque, dans l'amphithéâtre, il avait entendu résonner son nom. « Il va vivre, avait-il eu envie d'exclamer, comme devant un malade sauvé in extremis. Je m'en suis rendu compte lorsqu'il a eu le courage de me tenir tête, ouvertement, mais alors j'ai eu peur de le dire. Maintenant je puis m'occuper plus tranquillement de mes propres affaires.» C'était une curieuse libération de sous la tension avec laquelle il avait suivi les mouvements d'Andrei, son évolution. « Il se peut que finalement il reporte sur la science l'affection dont il n'a pas trop joui, l'excès d'affects, la valence toujours libre.» « Papa, c'est ainsi qu'il l'avait appelé alors, et ce mot lui avait paru étrange, inhabituel dans sa bouche, papa, avait-il répété sur un ton relativement naturel, j'ai peur pour toi. Mais, quoi que je fasse, je ne puis être autrement, je ne puis me taire, je ne suis pas à l'école chez les bonnes sœurs. C'est toujours sur toi que l'on fera retomber toutes mes actions, mais je ne peux pas...» « Ne t'en fais pas, avait répondu le professeur stupéfait, continue, mais aie soin de bien réfléchir auparavant ! Si tu ne hurles pas au moment voulu, plus tard tu ne sais pas ou ne peux pas t'arrêter. De sorte que, sois tranquille, je te sortirais d'affaire.» Et juste au moment où son admiration pour Andrei allait visiblement en augmentant, le professeur avait dû se réveiller de son rêve si joliment coloré : « Papa, je suis allé chez Bădilă et il m'a certifié que vous ne vous connaissiez pas auparavant.» Andrei s'était attendu à lui causer une grande joie : « Donc, tu ne m'as pas cru lorsque je te l'ai dit, n'est-ce pas ?» « Je ne pourrais pas l'affirmer, mais...» « Pourquoi éprouves-tu le besoin de mettre en doute justement mes paroles à moi ?...» « Une fois que j'ai commencé à douter, à vérifier, je ne pouvais pas t'exclure toi, non plus.» « Oui, vraisemblablement, tu ne pouvais pas faire d'exception en ma faveur...» S'il lui donnait raison, du point de vue logique, il n'en était pas moins blessé du côté affectif, et le geste d'Andrei avait de nouveaux agrandi l'écart qui les séparait, le doute. « Vous étiez du plus haut comique avec vos bagarres et vos luttes.» « Les morts ne sont pas comiques», lui avait répondu Cristian.

Maintenant il était détendu, calme, mais sa tranquillité avait une nuance à part, elle était sèche, tarie, il travaillé énormément mais sans la tension habituelle ; c'était comme s'il avait acquis plus de maturité. La seule ombre d'inquiétude qu'il ressentît était au sujet de Vera. Il n'avait rien résolu à son endroit, il n'avait pas la force de lui rendre la liberté, autrement dit de la forcer à la séparation, comme l'y aurait poussé la logique, et une question

ION SĂLIȘTEANU:
La Famille

OVIDIU MAITEC:
O iseau



lui revenait sans cesse à l'esprit : « Que va-t-elle devenir après... ? » A la clinique ils gardaient les distances qui convenaient ; sobre, consciencieuse, elle se perdait volontairement dans la masse des blouses blanches, cultivait chez les étudiants le respect à l'égard du professeur, pour redevenir, toute autre, puérile, gaie, méconnaissable une fois sa journée achevée. « Comment peux-tu rester toujours guindé, distant, sans me regarder un seul instant avec des yeux non officiels ? » l'avait-elle rabroué un jour. Le professeur aimait qu'elle le brusquât, et il se soumettait à ses caprices qui n'avaient rien de méchant ; parfois même ils s'amusaient à se comporter en enfants et examinaient leurs préparations sous un angle insolite : « Vera, lui avait-il crié ces jours derniers, viens donc voir un rouge anglais fantastique ! » Et il restait ainsi une dizaine de minutes à contempler les étranges couleurs des cellules malades. « C'est avec toi que je travaille le mieux, se décida-t-il finalement à reconnaître, et c'était, chez lui, plus qu'une déclaration d'amour. Je vais t'attacher à la table. » « C'est ça, fais-moi entrer dans l'inventaire ! Les épouses des rois celtes ou scythes, Dieu sait lesquels au juste, étaient enterrées en même temps qu'eux s'ils mouraient. Accorde-moi un sursis, jusqu'alors. Laisse-là ton travail, et tout au moins durant une seconde, veuille constater combien je suis ravissante. Or, tu sais, la beauté ça passe, et toi, à cause de tes traités et autres fariboles, tu me reprocheras dans vingt ans de n'avoir jamais été jolie. Comprends donc Cris, que ma beauté aussi est passagère. » Le professeur interrompait le travail et la regardait avec tristesse, avec désespoir presque. « Qu'est-ce que tu sais, pauvre de toi ? lui disait-il en pensée. Si tu pouvais comprendre... ! Quels que soient mes efforts pour l'oublier, un grand nombre d'années nous séparent, non pas celles du calendrier, malheureusement, mais des années psychiques, des années-lumière. » Après quoi, il essayait à haute voix de donner à ses paroles une nuance ironique : « Notre mère la Nature a constaté qu'elle avait envers moi une dette de quelques jours d'apparente jeunesse. Et il me faut, à mon tour, ne pas les perdre... » « Oui, disait-elle, révoltée, tu as une dette envers tous les malades du cancer ou de l'âme. Mais envers moi, n'en as-tu aucune ? »... « Peut-être l'impression est-elle fausse, le compte inexact aussi. J'ai cependant le sentiment d'être comme les pommiers qui fleurissent en automne, tard. Seulement, ils n'annoncent pas le printemps et ne donnent pas de fruits. Ils sont une sorte de révolte des pommiers, une tentation de non-soumission au froid et à la froideur environnante, au gel qui va venir, de révolte contre le soleil lointain et trompeur. Ce qui fait que leurs fleurs tombent vite, très vite et que l'hiver survient, hélas l'hiver survient... Tu ne sais pas, toi, ce que cela signifie. Moi je suis déjà passé par là. Je l'ai déjà vaincu, une fois.... Jambes impuissantes, cervelle aplatie éteinte, je n'étais plus qu'une plaie vive, mais tout à fait vaguement, au cours de certaines pauses, surgissaient, éphémère, une idée, une couleur, un curieux espoir et puis je retombais, la lutte se livrait en fin de compte avec le corps, avec ce qu'il en restait. Et le sommeil... Tout était sommeil, besoin de sommeil, je l'attendais sans cesse... » Depuis longtemps Vera savait ce qui se dissimulait derrière les paroles du professeur, prononcés d'une manière neutre, comme s'il avait répété, à son cours, pour la n-ième fois, une vérité scientifique banale, aussi s'employait-elle à ne pas

changer de ton, à paraître désinvolte, gaie: « Voyez un peu, cher monsieur, la mine que nous offre un penseur! Un ton prophético-allusif, une situation dans l'espace et dans le temps en dehors du bien et du mal, exactement aux portes de la connaissance. Admettons l'idée de la compensation. Dans ce cas la nature te doit un grand nombre d'années. Le camp de concentration de Tîrgu Jiu, la guerre, Varlaam, ta femme. Même si les années de Vienne et de Paris et les toutes dernières comptaient chacune peur deux, les autres ont été à leur mesure. Tu as par conséquent de longues années...» « Non, avait-il répliqué, comme si c'était là un calcul qu'il aurait vérifié à maintes reprises, non, la nature m'a donné ce qu'elle me devait. Ce serait injuste. J'ai eu quelques années fantastiques... Je me sentais tranquille, or pour un homme qui travaille, qui veut faire quelque chose, être tranquille, ne pas être déplacé tantôt ici, tantôt là, est essentiel. Alors, j'étais indifférent au passé, je le considérais comme une faveur que m'avait fait le destin pour me tremper, me fortifier, en vue d'une réalisation sérieuse. Je n'aurais pas eu peur alors des souvenirs, de Redman et de Varlaam, je me serais amusé... Et comme j'avais du temps devant moi, je ne songeais pas à la prudence. Si Stela n'était pas morte... Et d'autres « si» encore... Il me faut néanmoins te dire que ma jeunesse non plus n'a pas été heureuse, comme on pourrait le croire. Peut-être parce que je ressentais plus fortement encore les insuccès, peut-être par ce que j'étais atteint du mal de la politique. Le déchaînement des légionnaires et la glorification de Charles II m'écœuraient. A l'abri de la censure, des lèche-bottes avaient l'ordre de diviniser Sa Majesté et, le comble c'est que lui, le roi, était convaincu que les louanges étaient dues à son seul mérite, aussi en réclamait-il sans cesse. Et avant de déguerpir, il était, lui, le protecteur de l'industrie, des arts, des métiers, de l'air, de l'eau, du ciel et de la terre. Sous l'empire d'une ambition aveugle, et en ayant par-dessus la tête de la démocratie, il avait pris le sort du peuple entre ses propres mains et décidé de faire son bonheur selon ses capacités, à lui. Mais pour moi comme pour beaucoup d'autres, il n'était qu'un portrait auquel étaient accrochées une multitude de réflexions et d'exhortations, tous les adjectifs au superlatif, au point que l'on se demandait comment la terre s'y était pris pour accoucher, juste chez nous, d'un pareil génie. Le malheur c'était que la façon de se conduire du roi Charles avait engendré nombre de singes, de perroquets, d'imitateurs plus petits et plus cruels, de sorte que l'abus, la corruption, la démagogie poussaient comme la bardane dans les décombres. Le pays était un domaine personnel et les hommes autant d'objets militaires et hurleurs à l'occasion. Il y avait des gens qui prenaient les choses avec humour: la vache est grimpée dans l'arbre, elle va sûrement se casser le cou; d'autres faisaient queue pour faire de la lèche au roi et il y en avait encore qui, accaparés par leurs besoins quotidiens, n'avaient pas le temps de s'occuper de lui. Quant aux hommes qui avaient gardé leur lucidité, ils se rendaient compte que fermer les yeux était un crime, que la dictature engendrait des dégradations, dont la plus épouvantable était la dépersonnalisation, la perte de la joie de réaliser quelque chose et de se manifester. A partir d'une tumeur insignifiante, le cancer peut aisément se généraliser. En réalité, c'est ce qui s'était passé en Allemagne

où la dictature avait atteint son apogée et où les hommes disparaissant peu à peu sous leurs uniformes, préféraient la marche à tout autre musique et où la chasse aux sorcières avait atteint son paroxysme. Etais-tu brun ou non ? Ça suffisait. Le plus lamentable à mes yeux me semblait la destruction du temps des hommes, le morcellement de la vie en toutes sortes d'actions absurdes, l'impossibilité de trouver le loisir de penser, de réfléchir. Pour que les hommes se révoltent, ils ont besoin d'un minimum de démocratie. Eh bien! l'étape était franchie, l'arbitraire, la peur, l'avilissement ininterrompus conduisaient à l'anéantissement de la personnalité, à la perte de la qualité d'homme. Les animaux procèdent avec élégance, dans ce sens qu'ils n'attaquent que lorsqu'ils ont faim, qu'ils ne détruisent pas pour le plaisir. Réduit à sa condition primaire, l'homme a l'avantage sur eux d'être plus intelligent, il torture — ce que ne font pas les animaux — son agressivité est par conséquent plus puissante et plus nuancée, il torture à l'aide d'instruments mais de sa voix aussi. De plus, il organise l'avilissement. Les effets sont durables et catastrophiques. Mon Dieu, devant les marches, devant la soupe commune, combien de fois ne me suis-je pas demandé s'il existait encore un lieu de refuge, un endroit propre, non infecté, un mot entier, un sentiment entier, non mutilé par la peur ? Pour qu'il existe encore des hommes sans ces uniformes astiqués et banals, ne faut-il pas que l'air soit malade, lui aussi ? Rien que bottes, bruit de bottes, bottes et marches.

Le professeur s'était arrêté; une douleur sourde, implacable enveloppait peu à peu chacune de ses paroles, de nouveaux nuages se rassemblaient lentement, la nuit s'élevant d'abîmes inconnus tuait peu à peu sa lumière, s'emparait de son air. Je suis né sous une mauvaise étoile, conclut-il inopinément. J'ai consumé mon énergie des années entières pour rester debout. Pour faire autre chose encore! Le grand problème: ne pas courber l'échine, rester vertical en dépit du sort, qui semblait nous avoir destiné à être des vers. En fait, je ne sais pas pourquoi j'essaie encore de te prouver quelque chose! Et que l'on se tienne droit ou courbé, dans le silence ou le bruit, finalement, mystérieuse, froide arrive la nuit et descend, doucement, sûrement, la nuit...

Maintenant, étendu sur sa couverture de laine, à la lisère de la forêt, son fusil de chasse sous la tête, il se souvenait exactement de la scène. Vera, silencieuse, l'examinant sans ciller, cherchant, aurait-on dit, à découvrir en lui des traces d'anxiété. Ses grands yeux étaient brûlants et peu à peu le professeur se rendait compte qu'il la regardait avec plaisir, que ses mains agitées, se joignant et se séparant sans arrêt, extériorisant une angoisse séparée de celle des yeux et de l'âme, le sermonnaient. Tout peut se déformer en un seul instant d'inattention et il le savait; un seul faux pas ou un seul mot déplacé, et le temps se déroulait dans l'autre sens, le renvoyait, bouleversé sur des sentiers connus de ses seules souffrances, or elle ne méritait pas cette torture et à lui non plus cela ne servait plus à rien. L'inclinaison molle de sa tête, son cou blanc, sain, aux belles courbes, sa chevelure négligemment défaite et à nouveau, le jeu incompréhensible des mains, la caresse machinale de la robe bien tendue sur la jambe, puis, en une seconde, le mouvement brusque de la tête pour rejeter sa chevelure rebelle, la réunion et la séparation des

mains et l'attente douce, paresseuse des lèvres lui disaient qu'il était temps d'arrêter sa fuite dans le passé. Et alors, se levant brusquement de son fauteuil, il s'était approché d'elle et, chose jamais faite auparavant, il avait pris ses mains pour les poser sur ses yeux, comme si c'était à cause d'eux qu'il avait glissé, glissé sans cesse: « Si tu savais, Vera, combien de cauchemars j'ai eus cette nuit, aurait-il voulu dire, mais ses lèvres refusaient de remuer et elle, le comprenant, l'avait embrassé furtivement. J'ai toujours dû vivre pour les autres. J'ai toujours été obligé de regagner le terrain perdu, de récupérer, et il m'a souvent été donné d'entendre: Pourquoi se donne-t-il tant d'importance, ce ramolli? Il est perdu, il s'imagine avoir en lui le sort du monde, et il pense que les malades de partout attendent leur résurrection de ce moderne Jehova. Tout s'arrange, à quoi bon le démolir. Quelques coups à la tête pour le ramener à la réalité. Il sort tout le temps du rang? C'est peut-être pour ça que je me suis retiré alors... Maintenant, en cette fin d'automne, j'ai à peine quelques jours encore à moi... » Et Vera qui pourtant lui donnait raison, essayait de plaisanter: « Tu as une mine des jours de fête, tu te comporte comme si on se séparait. Bien que tu aies couché avec toute l'Europe d'avant la guerre, tu ne comprends rien aux femmes, tu ne sais pas feindre un peu. Tu prends la vie comme un tout organique, comme un bloc compact de marbre que tu t'es obstiné à sculpter comme tu l'entends. Pour moi elle est une somme de moments entre lesquels circulent à leur gré l'imprévu, l'absurde. C'est, si tu veux, un assemblage de nuits et de jours douloureusement longs. Pour ma part, je laisse au destin le soin de sculpter exactement à sa façon le marbre, le bois ou la pierre et les choses se simplifient. Si ça casse? Tant pis. J'ai évalué mes forces, elles ne sont pas trop grandes.» Après quoi elle lui avait souri de sa manière provocante et le professeur s'était efforcé de la payer de la même monnaie: « En fait, les choses sont beaucoup plus compliquées, pensa-t-il. Mes sentiments, mes élans, je les ai tous censurés, ma vie, je l'ai subordonnée à un but unique et me voilà, aujourd'hui, gauche et stérile du point de vue affectif. Le sentiment éclate, mais, brusquement, il se retire tout honteux et je redeviens un bloc de glace dominé par une unique obsession. Je me suis interdit les menues joies, les plaisirs qu'engendrent les instincts et en suis arrivé à avoir honte de ma propre impuissance. » A elle, il dit cependant: « C'est ça, abandonnons les mots, ils ne signifient plus rien, ils n'ont plus le moindre poids, ils ne recouvrent ni sentiments ni réalités, ils peuvent tout au plus minimiser, épargner ou même détruire. » « Ils n'ont plus de valeur, même entre nous? » s'enquit Vera quelque peu interdite. « Je voudrais croire que si. Bien que les années-lumière qui nous séparent... leur aient ajouté, à chaque expérience de vie, une nuance nouvelle. » « Alors, avait-elle dit avec un rire forcé, renonçons à eux, qu'ils aillent au diable...»

Malgré cela les jours de son automne durèrent assez longtemps: un jour le bruit se répandit dans la clinique que son ancienne patiente, Cristina Fărcașin, était morte, dévorée, chose étrange, par les bêtes sauvages qu'elle avait élevées et apprivoisées. On alla chez elle, mais on eut beau demander à droite et à gauche, personne ne connaissait l'origine du bruit et parmi les

gens de l'endroit il y en avait même beaucoup qui ne la connaissaient pas. Enfin Cristian se décida à donner un coup de fil au maire qui lui confirma le fait, mais sans donner d'autres détails, ajoutant simplement que c'était une folle, et que, du point de vue social, elle n'avait été qu'un exemple négatif, qu'elle buvait et que parfois, au marché, elle se battait affreusement avec les hommes. Elle avait vécu un certain temps, disait-il, avec un bûcheron, mais celui-ci ne voulait rien dire et niait toute espèce de relations. La nouvelle l'avait secoué. Maintenant que Cristina n'était plus, Cristian se rendit enfin compte que depuis plus de trente ans il n'avait cessé de s'efforcer à l'oublier, que lorsqu'il l'avait retrouvée, différente de celle qu'il avait connue, apeurée, rudimentaire, masculinisée, elle conservait encore des traces de sa beauté, mais que ce n'était pas là ce qui l'attirait, c'était la redécouverte des instants de folie, des pleurs absurdes et de sa quête inlassable, c'est-à-dire de tout ce qu'il sentait lucidement aujourd'hui lui manquer. Son amour pour Stela avait été calme, plein, égal, sans imprévu, elle avait été supérieure à Cristina à tous les points de vue, oui, mais la sauvagerie de celle-ci et sa brusque disparition l'irritaient toujours, devenant une présence vivante, incitante, une partie de lui-même; car la conservant inaltérée, son subconscient voulait, ridiculement, conserver le sentiment de la jeunesse, détourner son attention de son corps fatigué, de sa peau sèche, pâle, sillonnée de rides profondes. Et brusquement, à l'instant où la mort de Cristina lui avait été confirmée, il s'était décidé à se rendre là-bas, comme s'il pouvait encore lui être utile. Il ne s'en était ouvert qu'à un seul homme: Anania pour toute éventualité. Il est vrai que le préparateur avait appris qu'elle était morte, sans en rien dire au professeur, parce qu'il prévoyait la décision qu'il allait prendre. « Sache, Anania, qu'il parait que notre amie Cristina, celle à laquelle nous avons rendu visite, alors, est morte, dit Cristian. Je vais voir si c'est vrai. Nous nous connaissions depuis l'enfance et, en tout cas... Je voudrais que tu n'ébruites pas... » Il savait qu'il était inutile qu'Anania lui promette le silence, mais, c'était plutôt parce qu'il avait besoin de son approbation, du serment qu'il faisait à sa manière: « Que le ciel me foudroie, m'sieu l'professeur. » Taciturne, effondré en lui-même, Cristian était redevenu celui des jours noirs. Avant de partir, il avait mis en ordre ses papiers sur la table, vérifié les lames préparées par le docteur Spielmann qui était enthousiasmé et émerveillé devant l'involution assez marquée de la tumeur sur un chien; sa question: « Pourquoi chez celui-ci seulement? Comment est-ce possible? » semblait ne plus le préoccuper de sorte qu'il l'avait expédié en vitesse: « Attendons encore, il est prématuré de tirer des conclusions », ce qui ne fit qu'augmenter l'anxiété du préparateur: « Une autre fois il m'aurait demandé à manger, à boire un café et il n'aurait pas quitté le labo ». « Que le diable les emporte, ceux-là, il fallait qu'ils la dévorent, ils ne pouvaient pas attendre, non? » Ensuite il avait accompagné le professeur chez lui et l'avait aidé à mettre au point sa voiture, à plier son sac de couchage et sa tente. « Si l'occasion s'en présente je veux chasser », avait dit Cristian, en nettoyant son arme, depuis longtemps inutilisée, et Anania avait frissonné: « Et s'il se... » Il avait eu peur de prononcer le dernier mot. Alors lui revinrent en mémoire toutes les amertumes endurées par le professeur

depuis qu'il le connaissait: la mort de sa femme, les tentatives réitérées de Iosif pour le destituer, les derniers événements auxquels étaient mêlés Codreanu et les autres. Il supposait que le patron ne pouvait faire une pareille chose mais... Tout a une limite et il n'est pas de fer, lui non plus, c'est un homme. A un moment donné, le cœur nous fait mal et on en a marre. Il y en a qui sont nés, qu'on dirait, pour payer les fautes et les sottises des autres. Pour être convaincu de ce qu'il pensait, il lui fallait encore une réponse: « Pourquoi est-ce qu'il ne m'emmène pas? Moi ou bien au moins la demoiselle Panaitescu? L'autre fois, je l'ai accompagné. Maintenant pourquoi s'en garde-t-il? Il ne peut pourtant pas s'en tirer tout seul, avec sa tente, ses repas!... Et si sa voiture avait une panne?... Ensuite quelqu'un doit lui apporter l'animal, le dépouiller ou le plumer... S'il était question de chasse, sûr que je l'accompagnerais. » D'autre part, le professeur n'avait soufflé mot à personne de ce voyage. « Pourquoi est-ce qu'il ne veut pas qu'on le sache? » se demandait, anxieux, le préparateur, et lorsque, tout étant prêt, il avait essayé d'un dernier stratagème: il s'était assis, neutre, dans la voiture, comme si sa participation eût été hors de toute discussion, le professeur, impressionné, comprenant sa tactique, avait ouvert la portière: « Je ne pars qu'à la nuit. Aie soin du labo. A mon retour, un travail long et difficile m'attend au sujet de notre médicament. » Anania était descendu, un peu honteux. « Moi je ne vous aurais pas dérangé, je serais resté loin de vous, dans la voiture. Moi non plus, lorsque je pense à la vie, à ce que j'ai enduré, je n'aime pas qu'il y ait du monde autour de moi. Mais ces gens-là ne méritent-ils pas un mot, au moins, de mépris? Ça en vaut-il la peine que vous alliez, comme ça, au-devant de la mort? Elle, en tout cas, elle ne ressuscitera pas, elle est partie. Si vous voulez, alors, j'ai plus rien à dire... » Pour toute réponse, Cristian lui avait serré la main avec un chaud sourire.

Lorsqu'il s'était installé sur son plaid, là, à la lisière de la forêt, le professeur était bien décidé à se rendre chez Cristina. Puis, graduellement, à mesure que sa douleur se dissolvait dans le silence fantastique des environs, à mesure que la lumière étrange des étoiles lui donnait l'impression de flotter, léger et libre, détaché de toute trace matérielle, toutes ses obsessions subissaient une régression rapide, perdaient leur importance, leur force, il vivait, purement et simplement; l'ombre et la lumière, le ciel et ses astres mystérieux lui appartenaient, il comprenait leur impuissance obligé qu'ils étaient de tourner selon les mêmes orbites rigides, exactes. « Si alors aussi ça sera comme ça... Le silence comme un bloc gigantesque qui s'effondre sur soi, la nuit étant tout aussi sereine... Un bref et paisible flottement, détachement et flottement, et après, durable, définitive, la nuit. Si alors aussi... au moins comme ça... »

Dès lors son voyage était raté. Ce qui le poussait en arrière, c'était moins la raison qu'un sentiment vif, dur, de répulsion, un air âpre, impérissable, dégagé par les collines noires et proches où il aurait dû arriver. Entre sa volonté de ne pas encore rentrer chez lui, d'aller jusqu'au bout, et la répulsion, si

vivement ressentie, s'établi un équilibre grâce auquel il continuait d'avancer, sans but, sur la route sombre, nue, où de hauts peupliers montaient la garde, agités par un vent frais. Seul, détaché de tout regard, heureux du fait que la lumière froide et ironique des étoiles à laquelle s'ajoutait le silence, l'avaient débarrassé de toute inhibition, lui montrant avec une implacable clarté ses véritables dimensions, il accéléra au maximum et ressentit quelques secondes durant l'impression d'être absorbé dans l'espace, de pouvoir contempler d'une hauteur immense, notre petite étoile, perforée de mille manières, flagellée, emprisonnée par les gaz, parasitée, mais extrêmement belle. A côté de lui, le temps, comme un immense fleuve de plaine, s'écoulait paresseusement, il percevait vaguement ses paisibles pulsations et ne le craignait plus, profitant intensément de cet armistice qui ne pouvait pas durer et s'émerveillant du pouvoir écrasant du silence, en attendant de devenir lui-même silence. « Quelque part, dans notre voisinage, à quelques milliers d'années-lumière, un autre être, construit au gré de la fantaisie de la nature, admirait la poudre d'étoiles et songeait aux créations amusantes où peut s'incarner la vie. Oui, la vie est agréable, continua-t-il, sous l'empire de la conviction que tout son passé, ses douleurs, ses désillusions n'avaient pas d'importance, que la seule joie réelle était d'avoir ouvert les yeux pour prendre connaissance de soi et de passer dans un autre cycle, de suivre la route que vous destine la fantaisie sans limites de la nature. Après quatre heures, il est cinq heures, après le jour vient la nuit, après dimanche, c'est lundi, après moi un autre œil distrait ou endormi et les nuits, et peu importe au ciel et etc. etc. Il était calme, serein, indifférent, comme les espaces vides et froids eux-mêmes vers lequel il s'acheminait vertigineusement. Il avait déjà connu à deux reprises quelque chose de cette sensation. La première fois à l'annonce de la fin de la guerre, lorsque quittant l'hôpital où il avait opéré jusqu'à l'épuisement, il était sorti sur la terrasse de ce château au nom formé seulement de consonnes et avait vu pour la première fois après tant d'années, le ciel pur, serein, sans katiouchas, fusées ni obus; alors, cette nuit-là, loin de chez lui, quelque part dans les montagnes tchèques, minimisé par l'âpre lumière des étoiles, il avait eu envie de s'écrier: « Pourquoi tout cela ? Que leur font nos douleurs et nos ridicules ambitions ?» Son cri n'avait eu cependant aucun écho psychique, le grand silence sidéral l'avait envoûté, cloué au ciment froid, reposant. Et peu à peu, il avait oublié où il se trouvait, ce qui d'ailleurs ne l'intéressait plus guère; bandés au paroxysme ses muscles s'étaient détendus et ne l'écoutaient plus — après des années entières de courses et de veilles exténuantes, auxquelles s'ajoutait la peur de la mort qui, les temps derniers, avait paralysé ses pensées —, ils réclamaient enfin leur droit au repos. Ensuite, il avait très bien compris: la mort dont il avait eu peur, la mort biologique, ne signifiait pas grand-chose, c'était tout au plus une libération, c'était le silence et le non-être dont il avait senti l'aile agréable; elle ne pouvait d'aucune façon se mesurer avec la mort psychique, avec les effets des êtres incomplets, des ratés de la nature sur elle, avec la terreur de ne pouvoir se manifester en tant qu'homme, et de voir ses

aptitudes, autant qu'il en avait, mutilées, opprimées, avec la crainte que les incarnations vivantes de l'outrage ne le suffoquent finalement dans leur filet gluant, poisseux, de haine; il avait vu tout autour de lui brûler d'énormes bûchers, il avait vu des villes habitées par des morts, il avait vu le déchaînement brutal des instincts; il avait entendu le cri terrible de la victoire pour qu'à nouveau la mort menace sous la forme psychique la plus féroce de toutes. Les paroles hors d'usage n'avaient plus eu de sens, l'organisme avait supporté la douleur dans toute son ampleur, mais il avait été écrasé, frappé, mutilé à tel point que les mots ne pouvaient plus naître et que d'ailleurs il ne le désirait pas, l'épouvante et puis l'épuisement l'avaient inhibé, il avait vécu seulement parce que certaines cellules n'avaient pas voulu céder. Plus tard, bien des années après, participant à un congrès en Pologne, il avait été voir la bizarre péninsule de Hel, une étroite langue de terre s'enfonçant dans la mer Baltique. Il s'y trouvait en compagnie d'une Russe et de son guide, une ex-comtesse, encore belle, distinguée, et que l'agitation de la mer irritait, tandis que Macha, au contraire, déchaussée, gambadait sur le sable froid d'octobre, et s'amusait à provoquer follement les hautes vagues écumantes. A son tour il s'était déchaussé et s'avançait dans la mer qui, curieusement, était continuée par le ciel, blanc lui aussi, recouvert de nuages laiteux, lourds, couleur d'écume. Il allait lentement, les yeux clos, troublé par l'agitation folle de l'eau et quand il les avait ouverts, il ne comprit plus rien, lui, le ciel et la mer se trouvant entraînés dans une gigantesque oscillation, tout bruit ayant disparu, et il s'était senti faire partie d'un cœur étrange, qui battait impétueusement, il n'était plus lui, il ne se percevait pas, il n'avait d'autre préoccupation que de se synchroniser avec ce tumulte fantastique, ininterrompu. Il savait que c'était là une folie, qu'il allait prendre froid, mais cela n'avait aucune importance, les minutes d'oubli, de totale intégration aux ondes immenses, paresseuses, valaient, plus, alors, que tout ce qui aurait pu suivre. Il lui semblait que sa vie entière avait été construite uniquement pour parvenir à ces moments de calme suprême, où tout prenait un autre sens, acquérait des lumières nouvelles, insoupçonnées. Le rire en cascades de la comtesse l'avait réveillé; glissant, la Russe était tombée couverte d'écume et d'algues, tandis qu'elle n'arrêtait pas de rire. Pour lui, le miracle avait pris fin. « Macha, avait-il dit, il ne nous reste qu'à nous saoûler. D'ailleurs, demain nous serons à l'hôpital de Gdansk. » Leurs paroles avaient éloigné le ciel et la mer, mais le rythme fantastique des vagues n'avait pas cessé en lui où circulaient des silences amenés des lointains par les eaux écumantes et plombées.

Combien de péripéties semblables pouvait-il évoquer de sa vie, longue maintenant ? Non pas les joies, il en avait pourtant éprouvées assez, non pas le calme qui suit la victoire, mais les instants où il sentait comme la nature même, où il respirait en même temps que l'univers, où le biologique perdait son poids au point de ne plus être même un support matériel de l'idée. Tout ce qui aurait pu lui passer par la tête en quelques phrases, comme à tout écolier studieux, n'étaient que vieilleries, banalités. Mais combien de fois les avait-il

senties ainsi ? Combien de fois les mots étaient-ils impuissants et pataugeaient-ils lamentablement, bas, vaincus, ridiculisés ? S'en souvenir n'en valait presque pas la peine. Mais ils avaient cependant attiré d'une façon particulière son attention sur sa propre existence, ils lui avaient donné sa mesure, sa hauteur et sa place et c'est pourquoi le professeur s'était mis à jurer violemment, puis, entendant ses paroles, à en être honteux. « Que dois-je comprendre ? J'ai fait assez de choses pour l'humanité, et l'humanité, à son tour, en a fait assez pour ma cause, elle m'a voué au plaisir de m'enfoncer dans l'inconnu, pourtant mes tourtures ne sont pas venues de cet effort, mais d'hommes dépassés par l'évolution de l'espèce. Alors, au-dessus ou autour de moi, je sentais ou je savais que la vie et la mort s'unissaient bizarrement en quelque chose qui m'était inconnu, mon estomac se serrait fortement pour éliminer ce que j'avais en plus par rapport à eux, l'être terrorisé aspirait, semble-t-il à s'éloigner de soi pour parvenir, en ces moments-là, à être pareils à eux. Et moi qui n'avais voulu que les guérir, qui n'avais fait que tempérer mes instincts, que les enterrer ! Oui-oui-oui. . . Et le sort a eu soin de moi avec amour, dévouement et nostalgie, et si je relevais un peu la tête, en vitesse il m'assénait un coup dessus, il ne me permettait pas de voir plus que ce qu'il ne fallait, tout comme s'il avait voulu cacher ses ordures à mes yeux. Oui, s'il voyait ma tête, v'lan ! il en vérifiait la forme et la consistance. C'est un grand bonheur que d'entrer dans la sphère d'intérêt du sort. Croquemitaine me jetait à la figure tantôt une brosse, tantôt un fossé, tantôt un mur, tantôt une montagne, tantôt un rhinocéros, tantôt des pitécanthropes debout. Une seule consollation pourtant : jusqu'ici ni vainqueurs, ni vaincus. Toi, Cristian, toujours en avant, derrière l'étoile, comme les rois mages : bon gré, mal gré, tu avançais derrière l'étoile, elle de suivre son chemin, en s'éloignant toujours davantage, tandis que toi tu restais à la merci des clous, des pièges et des imbéciles, au point que tes pieds et ta pensée étaient en sang ; malgré cela c'est toi qui l'emportait toujours, autant de victoires homologuées, mais après tant de poursuites et de combats, tu n'as trouvé ni la crèche, ni l'enfant, mais seulement les bœufs qui tenaient à tout prix à te réchauffer, à te faire du bien de leur puanteur. Oui, je suis heureux, l'étoile court et moi aussi je cours, où ? je l'ignore, mais je sais que le tout est de remuer, de faire du bruit. Il y a des gens qui ne peuvent jamais être lucides, le sort n'a pas daigné leur accorder ce privilège, ne voulant pas les voir souffrir, il les a pris en pitié. Cependant il me semble émouvant de constater que le char de la lucidité s'est renversé sur moi, et que j'ai pris cet accident au sérieux ; je ne renonce plus à elle, je suis profondément ému devant le fait de me savoir lucide, toutes antennes tendues, comme un radar qui tourne sans interruption, jour et nuit, à la recherche de signaux inhabituels qui lui disent quelque chose. Vaincre les imbéciles, c'est beaucoup, mais ne signifie pratiquement rien. Se vaincre soi-même, arracher tant soit peut de ce faux lustre dont sont revêtus certains secrets. . . Ça oui, c'est quelque chose ! Et il est troublant de se demander, au sujet des caprices de la nature : combien de temps encore va-t-elle

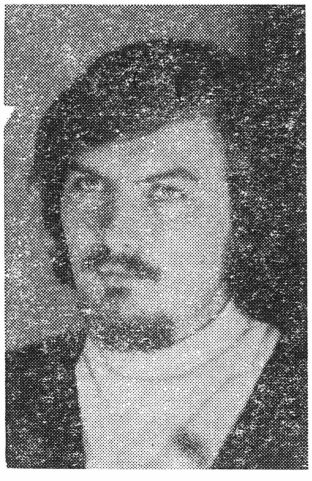
inventer toutes sortes de primates ? Un organisme sain élimine les corps étrangers, il se défend. Mais s'il est épuisé et ne peut plus ? Voilà la question ! En tout cas, l'important c'est de garder l'espérance et les illusions. De ne pas céder ! De croire en soi et non pas en un miracle qui, bien sûr, ne peut se produire quand on le veut. Mais pour cela il est bon de croire en lui.»

Sans motif, il arrêta la voiture au bord de la route et en descendit. « La vérité, c'est que je suis fort. Seule une grippe pourrait avoir raison de moi ! Mais je ne le désire pas, le destin serait déçu : qui donc lutterait contre lui ? Vainqueur par abandon de l'adversaire ? Et si la grippe ne l'emporte pas sur moi, que ce soit alors un rhume ou un infarctus. En petit, ce serait encore une tragédie : qui donc romprait des lances contre le cancer ? Au fond, je ne sais pas très bien de quel cancer il s'agit. Toutes les formes que je connais, quelle qu'en soit l'étiologie, sont très dangereuses. Contre les cancers, par conséquent. Qui donc, immuablement, prêcherait la justice et la vérité ? Qui donc ferait des ravages parmi ceux qui n'ont dans la vie qu'un unique but : vivre et ne pas se fatiguer ? Et pourtant, quoi que je dise, je n'ai pas le choix : c'est tout ce que je sais, c'est tout ce que je peux, et je suis trop vieux pour changer. Donc, retour au labo : E 117, 118, 119 et autant que j'en aurai le temps, E-Codreanu, E-Boţan, E-Medaru, E-E... Et jusqu'à ce que la tranquillité et... au diable !» Une fureur aveugle, irrésistible, bondissait dans chacune de ses fibres, le bouleversant, le tendant comme un arc.

Cristian sentit le besoin de partir, mais, sans qu'il s'en rendît compte, ses yeux s'étaient fermés et léger, immatériel, apaisé, il observa sur ces épaules deux petites mains blanches, jeunes qui, sans faire le moindre effort, rien qu'en l'effleurant, l'aidaient à se relever, et lui, délivré de tout poids, de toute douleur, flottait, ces jolies mains-là sur ses épaules et il ne voulait pas regarder derrière lui, il savait à qui elles étaient, il ne pouvait se tromper, bien qu'en lui-même, comme un signal d'alarme, il se dît sans arrêt, avec conviction : « Ce n'est pas possible, c'est absurde. Ce n'est pas possible.» Il évitait cependant de se retourner, il lui fallait rester ainsi, s'accoutumer. « Si au moins elle était celle d'alors et que nous restions ainsi, à l'infini, différant la rencontre mais attendant sans cesse l'instant où obligatoirement il lui faudrait la regarder. Mais peu à peu ses mains à elle quittèrent ses épaules pour lui caresser le front ou plutôt, passèrent tout près sans le toucher en laissant derrière elles une agréable, une reposante fraîcheur. Et ainsi, aveugles, agitées, comme voulant lui dire ou lui suggérer quelque chose, il les sentit s'élever toujours plus haut, légèrement, tout comme la lumière jusqu'alors vive, exubérante, diminue, devient froide, pour faire place au gris puis à la nuit. Et lorsque tout sembla être silence et obscurité, entière, droite indiciblement jeune, apparut pour quelques instants seulement, Cristina. Elle était telle qu'il l'avait connue, avec son singulier sourire, entre la douleur et le désespoir, sans cesse étrangère, imprévisible. Mais maintenant il savait

ce qu'elle allait lui proposer, cela ne pouvait le surprendre, et bien qu'il allât, poussé par derrière vers ses bras largement ouverts, provocants, comme jamais il ne l'avait vue, il ne désirait pas s'approcher, même si la distance entre eux diminuait involontairement. Il lui plaisait, maintenant aussi, de l'admirer à distance, de se réjouir d'être à nouveau seuls tous les deux après un temps si long et c'était comme s'il avait voulu, triomphant, la montrer comme une victoire, à lui, inappréciable. « C'est elle... c'est elle...» essaya-t-il de crier, mais ses paroles s'étaient soudain figées. Maintenant il savait très bien ce qui se passait et lorsqu'il sentit le froid de la figure, il hurla, désespéré: « Non, Cristina ! » et en même temps qu'il gémissait anormalement, comme un animal, il vit au-dessus de lui le ciel embrasé; tout autour personne, l'herbe gardait encore leurs traces à eux deux. Il sentit, à sa nuque, une douleur vive, pulsative, qui entraînait dans son rythme la lumière du ciel, les couleurs, l'air frais et âpre. Il appuya fortement sur la cicatrice pour en atténuer les pulsations et ainsi, sous l'empire de l'étrange sensation de cette rencontre, il décida de rentrer chez lui.

Traduit par ANDRÉE FLEURY



Géza Szöcs

Poète de nationalité hongroise de Roumanie, Géza Szöcs est né en 1954 et a publié jusqu'à présent deux volumes: « As-tu passé la rivière » (1975) et «La tour d'observation et son entourage » (1977). Sa présence dans le paysage de la création lyrique contemporaine témoigne de l'état essentiel de la poésie authentique, celui de ne pas avoir d'âge ou, en tout cas, de ne pas avoir l'âge du poète mais uniquement celui de l'époque qui l'a créée. Expansif et grave, expérimentateur et artisan, utilisant à la fois le concret et l'abstrait, Géza Szöcs vit la poésie comme une permanente alerte intellectuelle, mettant à l'œuvre son imagination et sa sensibilité méditative pour définir le monde comme réalité de la responsabilité humaine.

Les poésies publiées dans ce numéro de notre Revue font partie de son deuxième volume.

EN MOI COMME DANS UNE AVALANCHE

En moi comme dans une avalanche, pierres, sang,
sable, mots, silex, regards, fronts
d'adolescents vitrifiés,
caresses, fragments d'amphores,
un quartier de tempe, arcades brisées en deux sous terre,
pierres et herbes.

*

Tu sens mille oiseaux au-dessus de toi, mille fils
t'y attirent; tu es si léger ;
mais l'or fondu dans la poitrine bouillonne
et la terre pousse jusqu'à la naissance de la langue,
l'argile, la pierre, l'or que tu portes en toi,
te feraient voler si la terre y consentait,
tu t'effondrerais si mille oiseaux ne te soutenaient,
tu marches dans les rues décollant par intervalles,
te brisant soudain, comme si ton noyau se fendait,
de l'or brûlant dans les poumons, air bloqué
dans les voies respiratoires,
tourbillon de nuages effilochés, de rochers, d'or,
et mille oiseaux et terre.

LA TABLE D'ÉCHECS

Penses-tu que la table d'échecs soit en table d'échecs ?

Penses-tu que si tu la brisais et dans le craquement pâle de lichens
que font les pistolets à souder elle fendrait
faisant jaillir la lumière avec les Grillons de la Table d'Échecs
ne penses-tu pas que tu frémirais comme lorsque
tu t'es blessé pour la première fois à la main et que tu as compris
que tu n'es pas en peau
mais, que là-dessous, il y a dieu sait combien de choses ! Poumons
foies cœurs sang fiel ! Le penses-tu ?

Penses-tu que si tu l'attrapais, avec une pince
et des bédanes et des marteaux
faisant voler les carreaux, de cette Table d'Échecs jaillirait en grinçant
des Chauves-souris
s'empêtrant dans leur propre ombre
penses-tu avoir alors vidé toute la Table d'Échecs ?

Même si tu prenais de l'huile et de l'essence et du napalm
et y mettais le feu sans broncher
dans le brouillard roux d'en bas
dans la bouche couleur brique de la brume
sur les champs éparpillés brûlés
voilà l'image taillée des maîtres
de la Table d'Échecs, idoles difformes,
tendant leurs os pleins de cendres

comme des bouts de chandelle sous le jet des rayons alfa

En français par ANDREEA DOBRESCU-WARODIN

QUESTIONS POUR LES POÈTES DU XXVIe SIÈCLE

Poètes de mon pays du XXVIe siècle, vous qui lirez
mon dit seulement comme un monument de langue, si tant est que vous le lisiez
sommes-nous accessibles à votre regard, y voyez-vous clair ? ou bien
cette époque aussi sera obscurcie par des rideaux de fumée, des couches de tonnerres
des seilles à sable renversées par les sabots des mines, les guenilles
brûlées des parachutistes, dragons de soie tâtonnant, estropiés, sur le ciel

des coquilles de bombardiers écroulées dans la terre, tiges de botte géantes
et, en revers de tout cela, le chant, tantôt son, tantôt couleur —
nous sommes une poignée d'hommes qui chantons à plusieurs voix.

Et l'enterrement tragique de la mer et
les grues capitales, huit mètres de haut, veillant sur le rivage
et le plateau jonché des projecteurs brisés de l'épave
hanté de guêpes blanches assassines et de gouttes de pluie.

et peut-être les échasses des poteaux le long de la Promenade
ou peut-être tout simplement les réverbères gémissant sous le fruit du désert,
portant sur leur dos les chefs de la ville et les résistants armés ; et peut-être
le barbelé dans la cour du théâtre et les barricades dans la rue du Moulin
tandis que le vent enroule des ordonnances déchirées
et les décombres de l'hôtel Belvédère écrabouillé par le poing de fer —

car la voilà qui fourre sa caboche de libellule dans ses joues et écar —
quille ses yeux dans les yeux de notre ville, la mort.

Cependant la ville ne périra pas, quoi qu'il en soit !

Cette terre, ce pays rudement éprouvé,
pour nombreux que soient les pieds étrangers qui la fouleraient
les pattes étrangères qui y mettraient leur griffe
les cadavres qui boucheraient
à nouveau ses fontaines
même s'il ne vous est pas possible de vous pencher
sur les rivières, car l'eau
ne restitue plus votre visage — *et les cimetières ravagés au labour*
et l'incendie frappant dans la poitrine des statues équestres — d'une manière ou d'une autre
déguerpiront les démolisseurs de pays
et alors de nouveau les bâtisseurs de pays
jailliront de cette souche d'hommes tenaces
ces hommes qui, là encore, sur le Somesh
depuis si longtemps
depuis l'aube des temps

les voici !

En français par DAN-ION NASTA

L'ARTISTE ET SON TEMPS

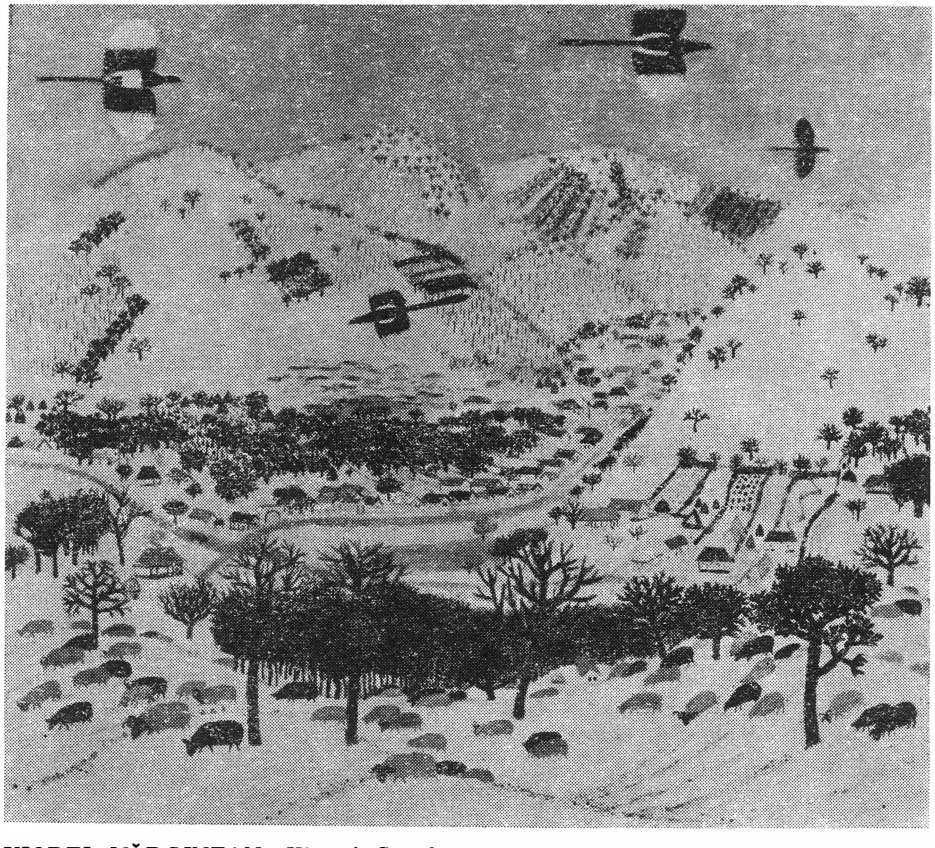
VALEUR ET SENS
de Viorel Mărginean

M'interrompant souvent dans mon travail, pour cette pause active de méditation qu'il me semble que tout artiste doit connaître, car elle fait partie du rythme intime de notre travail, et réfléchissant au sens de la condition du créateur contemporain, je le trouve toujours dans son implication constante et définitive dans le flux de l'existence sociale.

Cette constatation n'a, sans doute, rien d'inédit; l'artiste-citoyen représente un concept et une réalité définitivement acceptés et accrédités par toute l'histoire de l'humanité. Mais, aujourd'hui, la signification de cette intégration s'est considérablement amplifiée, devenant axiome et corollaire de l'activité des créateurs de biens spirituels, même dans les conditions de l'infinité de nuances que suppose l'idée d'art. Evidemment, c'est encore dans l'atelier que trouvent leur solution les problèmes tenant de l'expression artistique spécifique, les problèmes de style, de manière, de langage, toujours mobiles, variables selon une dialectique qui leur est propre. Mais l'atelier lui aussi, comme lieu d'une expérience vécue, connaissant plus d'une fois le doute et l'inquiétude, s'est transformé en un terrain de confrontations conceptuelles, d'oppositions d'idées, où triomphent celles qui appartiennent de manière totale et décidée à notre temps et à notre espace.

Je suis devant le chevalet, devant la matière picturale amorphe qui attend sa transformation en expression accessible, en signe adressé aux hommes, comme une modalité de communication ayant ses propres lois, cherchant le point unique où commence la métamorphose, le miracle de l'art, dosage d'affectivité et de logique, de sentiments profonds et d'expérience sédimentée. La surface vierge de la toile s'étend comme un territoire inconnu mais séduisant, sur lequel l'image du futur tableau prend un contour toujours plus précis. Les couleurs attendent de tomber dans le piège des formes connues de la réalité, mais qui paraissent inédites chaque fois qu'elles commencent leur existence esthétique idéale. La composition, cet échafaudage parfois porté dans l'imagination pendant des mois, jusqu'à l'obsession, commence à prendre forme, à acquérir une existence précise qui gagne par la suite toute la structure. Cependant, les questions que l'artiste se pose, les grandes questions portant sur sa destinée en tant qu'homme social, sur la destinée publique de son œuvre, ne cessent point à ce moment-là, mais continuent de s'amplifier, se multiplier et se diversifier, car chacun d'entre nous porte en soi un souvenir devenu condition humaine ainsi que l'impératif positif d'affirmer sa propre personnalité.

Dans cette perspective, qui associe la valorisation féconde de la tradition — et chaque époque a valorisé la tradition, devenant à son tour point de référence pour les continuateurs — à la nécessité objective, dialectique, du



VIOREL MĂRGINEAN: *Hiver à Cenade*

nouveau réclamé par le temps où nous vivons, apparaît la grande confrontation entre les attitudes, conceptions, styles et personnalités. C'est ainsi que naît la possibilité du dialogue, de la recherche créatrice et de la présentation des formes vraiment authentiques, qui constituent le paysage vivant, dynamique et divers de l'art. C'est ainsi que se définit, par l'assemblage des productions des différents ateliers, le profil de notre art contemporain, avec tout ce qu'il a de spécifique et de représentatif, proclamant la liberté d'expression, la nécessité d'une grande diversité de sujets et de formules dans la peinture. Les qualités, unanimement reconnues de l'art roumain, sa capacité d'exprimer de hautes idées humanistes, toujours actuelles, par leur message, sont le résultat des données objectives et subjectives qui donnent sens et substance au travail dépensé dans les ateliers, en ce moment extrêmement fécond. Idées qui manqueraient de la valeur et du sens qui les ont définitivement imposées, si elles

n'émanaient pas de la conscience de la responsabilité sociale, humaine, pleinement et lucidement assumée.

C'est ainsi que le thème de ma méditation d'atelier clôt le cercle dialectique de ses arguments, s'ouvrant sur les perspectives infinies offertes à l'art, à l'homme.

LA SYMBOLIQUE, ÉTERNELLE HISTOIRE

par Ion Vlasiu

L'activité des dernières années dans le domaine de la sculpture en Roumanie nous apparaît catégorique et claire en tant que large ouverture vers l'avenir. En voici quelques exemples éloquents: le monument de Décébale dévoilé à Deva, celui d'Etienne le Grand à Suceava, la figure majestueuse de Mircea l'Ancien, à Tulcea. Tous ces monuments sont grandioses. Ils parleront, à travers les siècles, de ces années où le peuple roumain est appelé à connaître et à vénérer son histoire. De telles créations attestent que la beauté n'est pas un simple décor gratuit.

J'ai rappelé quelques-uns des monuments érigés dernièrement parce que je veux parler de la signification de la tâche assignée aux sculpteurs de Roumanie, dans une action de larges dimensions spirituelles, par laquelle notre peuple avance d'un pas plus ferme vers la réalisation de vieilles aspirations, idéaux sociaux, moraux et politiques pour lesquels il a constamment et solidairement lutté à travers les siècles. Quand on évoque en bronze la figure du roi dace Décébale, ce bronze a la résonance grave du drame avec lequel commence l'histoire, la naissance du peuple roumain. C'est avec des héros de la liberté et de la dignité roumaine tels que Etienne le Grand, Michel le Brave, Horia, Avram Iancu de Vidra, Tudor de Vladimiri — que nous allons vers l'avenir. Les grands moments du passé se reflètent dans la tenue et la figure des héros que le peuple n'a pas oubliés et qu'il veut toujours savoir à ses côtés. C'est momentanément pour nous, les sculpteurs, un programme relativement simple. Mais il prendra de l'ampleur. A mesure que nous approcherons les grandes figures, les créateurs de notre histoire, nous trouverons les formes monumentales où le profil historique de notre époque se reflètera clairement, formes où vibrera la personnalité de notre peuple, cet esprit élevé de la beauté qui s'appelle style national, style où nous rencontrerons les créateurs d'art populaire, les sources de la sagesse et de la beauté de notre peuple.

C'est la voie empruntée depuis longtemps déjà par son prédécesseur que nous tenons en grande estime et dont nous suivons les enseignements.

Les parchemins sont pleins de grands noms; ceux des créateurs de culture, des voïvodes qui sont morts en défendant la Patrie et l'idée de civilisation dans cette partie du monde, figurent sur la pierre des inscriptions votives ou sont brodés avec du fil d'or sur des drapeaux ensanglantés de sacrifices et de combats.

Si l'on remonte aux sources, on se rend compte que l'histoire coule tumultueusement vers nous, que les chroniques ont une résonance troublante, qu'on ne peut pas rester insensible à la gravité et à la majesté de nos prédécesseurs quand on lit l'œuvre d'un Neculce, d'un Miron Costin, d'un Șincai, celui qui portait dans sa besace sa chronique menacée du feu, ou celle de Samuel Micu et Petru Maior, déchirant le voile épais tissé par ceux qui niaient notre passé, les commencements de notre histoire, notre acte de naissance... Et plus proches de nous, d'autres créateurs de culture ont préparé l'union du peuple, l'indépendance de l'Etat roumain. On ne saurait évoquer le nom de Iancu de Vidra, ceux de Bărnuțiu, Kogălniceanu ou Gh. Bariţiu, sans éprouver profondément l'impression de force morale et intellectuelle. C'est aussi le cas de ces autres combattants de 1848, un Alecu Russo, un Bălcescu, un Alecsandri, personnalités complexes, écrivains qui ont mis leur talent au service des grandes idées politiques, avec la conscience claire et enthousiaste, que ce qui est *bien* est en même temps *beau.*

De grands artistes ont créé au cours des siècles, avec modestie et le culte de leur métier, des fenêtres lumineuses vers les horizons futurs, frayant avec une intuition sûre la voie de la culture roumaine, depuis les grands créateurs des fresques des vieilles églises jusqu'à Nicolae Grigorescu, Ştefan Luchian, Ion Andreescu, Dimitrie Paciurea, Constantin Brâncuși; ce sont de grandes âmes, de grands créateurs de style, qui ont senti la beauté de la forme roumaine, sa générosité, son sens profondément humain, forme à travers laquelle nous lisons notre passé, notre histoire, et dont nous voudrions tirer tous les enseignements pour embellir le présent, pour l'investir de certitude et de confiance, de toute notre énergie.

Brâncuși, arrivé en France, obsédé par l'idée d'un style aux échos d'universalité, s'est tourné vers notre art populaire sur lequel il a fondé son esthétique et sa philosophie, dans lequel il a trouvé la cohésion structurale de la beauté et de l'humanité, de ce qui est original et pur dans la spiritualité d'un peuple qui a vaincu par la simple volonté de ne pas séparer l'idée du bien de l'idée du beau. Brâncuși est pour la sculpture ce que sont Ion Creangă et Mihai Eminescu dans la littérature; il renvoie le spectateur par le chemin le plus direct vers des formes esthétiques constituées depuis des siècles, des formes originaires.

Il faut bien comprendre Brâncuși. Il nous montre le chemin vers notre trésor folklorique, vers des formes esthétiques où l'éthos et l'épos de l'histoire roumaine se reflètent clairement et s'offrent librement au monde en tant que vérité humaine. Et le monde entier l'accueille avec éloges. Son œuvre, appuyée sur une pensée aussi claire, nous enseigne le courage de

nous reconnaître nous-mêmes, de nous lancer vers les idéaux de l'humanité en accord avec l'esprit et la volonté de tout le peuple.

Au cours de ces années de suprême tension, années où les vertus créatrices de notre peuple ont été sollicitées au maximum, les artistes ont parcouru eux aussi un chemin difficile, un chemin fait d'expériences à la recherche des formes d'expression, de ce que nous appelons style personnel. Pendant 30 années de culture socialiste, dans le climat et l'atmosphère de confiance créés avec la persévérance et la patience qui sont propres au socialisme, les artistes se sentent maîtres de leur art et s'expriment résolument, cherchant sans hâte des formes originales, les formes de la sincérité grave, celles qui conduisent à l'art de large ouverture spirituelle vers les hommes, vers les hommes du monde entier. Partout où nous organisons des expositions, dans des pays et des villes de grande culture, notre pays est évoqué en termes élogieux. Ceux qui ne sous connaissent pas apprennent à nous connaître. C'est ainsi que les arts se définissent dans leur essence, en tant que moyens supérieurs du désir des hommes de se connaître les uns les autres, de leur volonté de mettre les bases d'une politique humaniste, une politique où soit respecté le droit des peuples à une vie libre.

LE CLIMAT DE LA CRÉATION
de Ion Sălişteanu

Soumis à la tradition mais cédant aussi à l'impulsion de la découverte, l'artiste retient les données de la connaissance d'une réalité avec laquelle il dialogue, choisissant les éléments dont il a besoin pour constituer un concept et une expression artistique personnels. La diversité des modalités d'expression plastique dans le cadre d'une idéologie commune et unique, qui met au centre de ses préoccupations l'homme et ses aspirations à une vie meilleure, est le premier signe d'une capacité artistique réelle, ayant la possibilité de satisfaire aux nombreuses exigences sociales et spirituelles formulées par notre époque socialiste. Cependant, si à partir de cette constatation, on s'engage à parcourir le chemin plus difficile qui mène au repérage des valeurs, à la découverte du mobile de certaines mutations, à la justification d'une attitude artistique, tout en tenant compte du niveau auquel s'opère l'assimilation d'éléments nouveaux, du moment où les arts plastiques, valorisant certaines expériences et traditions, se transforment en un système rigoureux de contrôle des influences, sans rigidité dogmatique, mais observant fermement certains credos artistiques, nous atteindrons (surtout par comparaison avec ce qui se

passe dans le climat artistique des autres pays) à la révélation d'un grand art, capable de représenter avec la force d'un talent et d'une sensibilité remarquables l'époque que nous parcourons.

Depuis 30 ans à peu près, avec ma génération qui a grandi, s'est formée et a été déterminée par le pouls historique de cette société, je regarde, dans les expositions de toutes sortes et les ateliers, le visage en perpétuelle métamorphose de l'art plastique contemporain, reconfirmant toujours la vocation supérieure pour la forme, pour la couleur, pour l'expression du signe chargé d'une nécessité affective, et j'éprouve souvent l'impression de richesse.

Mais le temps des simples déclarations sur la qualité et le talent est passé. Il importe maintenant que notre instrument critique commence une évaluation de la démarche artistique par la lecture sérieuse du processus d'évolution individuelle et globale, par laquelle on prenne connaissance du vaste champ de l'activité artistique, présenté et analysé comme un indicateur d'une atti-

ION SĂLIŞTEANU: *La République*

tude culturelle unique, de profonde signification. Dans les grandes expositions thématiques la valeur ne doit pas toujours être cherchée dans les endroits les plus bruyants. La préférence pour les grands sujets et le sens de l'image, dont témoignent les artistes attachés au pays et à son histoire, décidés à participer à tout ce qui se réalise de bon au profit de tous, constitue le grand mérite de notre art actuel, réalisé le plus souvent avec une parfaite maîtrise des moyens d'expression plastique.

Au-delà de la position d'un peintre, sculpteur ou graphiste, il existe parfois des indices moins apparents de valeurs virtuelles qui ne doivent être ni ignorées ni gaspillées en pure perte. La rigueur, la limitation consciente des moyens, la réduction synthétisante de l'expérience plastique, la logique implacable des formes et des quantités constituent bien souvent le signe d'une richesse affective et d'une sensibilité supérieure, contrôlées par une conscience artistique puissante. En dehors des réussites évidentes et des œuvres avec lesquelles nous légitimons spirituellement cette étape historique, il y a bien des vertus, des preuves de talent et de probité professionnelle qui doivent être comprises et encouragées. Nous savons, en même temps, que ce qu'on produit au nom de l'art plastique contemporain n'est pas toujours authentique, rigoureusement justifié et digne d'être inclus dans l'espace culturel, mais ce qui importe c'est la dimension générale d'une force artistique incontestable, la grande capacité d'adapter notre art, de diverses manières, aux dimensions du pays et à l'effort de tous, pour l'édification parfaite de cette société.

Le problème fondamental de la création dans cette étape est, peut-être, de trouver les moyens d'encouragement et de promotion des voix les plus authentiques de notre art, capables de se manifester dans toute leur ampleur pour embrasser la sphère de toutes les aspirations humaines, pour représenter par la profondeur, la force et le talent, une époque, une nation et une société qui est la mesure de tous nos efforts.

Vrai visage des hommes, l'art ne trompera jamais l'estime et la confiance qu'il mérite.

L'IDÉE DE RÉALISME
par Octav Grigorescu

Je pense qu'il ne fait pas de doute que le réalisme signifie aujourd'hui pour le plasticien autre chose que ce que le « courant réaliste » signifia au siècle dernier; non seulement pour l'artiste, mais encore pour le public, le réalisme équivaut à une tendance beaucoup plus ample que n'aspirèrent à être, en leur temps, le réalisme de Courbet ou le retour à la nature qu'accomplirent, à travers leur œuvre, les peintres de Barbizon. Mais comme l'histoire de l'art

révèle plus d'un moment de tension spécifique de retour à la nature, et aussi de refus de l'exaltation romantique, je ne pense pas que ce soit seulement à l'éloignement de ces moments dans le temps que soient dues les différences d'acception du terme de « réalisme ».

Ces moments ont quelque chose de commun, quelque chose qui les relie par-delà les époques. Je suis souvent tenté de prendre en considération justement ce quelque chose de commun que je pourrais appeler *aspiration vers la vérité et la stabilité*. Les moments où l'on a créé des œuvres d'art réalistes correspondent à des efforts visant l'accomplissement des grandes synthèses de l'expérience artistique.

Il me semble que l'une des conditions requises par la réalisation d'une œuvre réaliste consiste à utiliser dans l'acte de création toutes les facultés de l'esprit dans une harmonieuse coopération. Un appel exclusif au pouvoir révélateur du subconscient, par exemple, ne me semble pas de nature à donner une œuvre « entière » dès lors qu'il ne saurait fournir qu'une section dans une zone limitée de notre capacité de refléter la réalité. Le réalisme présuppose au contraire que l'on tente une synthèse de l'expérience artistique spécifique de notre époque justement dans la perspective de cette coordination de toutes les facultés de l'intellect et du psychique dans l'acte de création artistique accompli dans le cadre d'une vision unitaire et dynamique de l'expérience humaine.

La représentation, soit de la réalité extérieure soit de la réalité intérieure, uniquement par portions, ne peut aboutir, à mon avis, à des œuvres réalistes.

Lorsque je pense à certaines œuvres d'art définies comme réalistes, il me semble que ni les surprises ni les entorses au concept de réalisme ne sont exclues. À y regarder de plus près, certaines toiles de Courbet, par exemple, peuvent paraître plus romantiques que nombre de productions relevant du romantisme même. Une forêt de Nicolae Grigorescu, en apparence fruit de l'élaboration des observations sur la nature, écho patient de chaque ton et de chaque frémissement de feuilles dans la lumière du crépuscule où tout se fond, peut être aussi bien un symbole romantique, un rêve qui tend à se dérouler de nouveau sous les aspects manifestement quotidiens d'un coin de nature, le mythe chéri de la forêt romantique, ou bien cette forêt garde trace, telle une savante tapisserie, du trajet de la navette, labyrinthe d'un fort ancien jardin que les gens ne laissent pas de refaire, toujours autre, comme après un long oubli simulé.

Pour ma part, en tant que plasticien, je conçois l'engagement dans le plan de la conception, de la technique, comme une définition de la nature du message de l'œuvre composée sur la base d'un répertoire de signes communs à moi et à mon interlocuteur. Il me faut donc dès le début déterminer le plan de la rencontre irréductible de mon message et de la capacité du spectateur de le percevoir. Mais qui est au demeurant ce spectateur (ou interlocuteur)? Est-il en mon pouvoir de le définir? Puis-je éveiller son intérêt pour mon message?

C'est par ma propre expérience que je définis la capacité de mon interlocuteur de recevoir des messages tels que les miens. J'examine la manière dont je reçois et comprends des messages qui me viennent du dehors. J'exa-

OCTAV GRIGORESCU: *Composition*

mine le message de mon interlocuteur. Mon interlocuteur est bien défini dans mon for intérieur par ce qu'il représente pour mon existence, aussi bien du dehors que de mon intérieur. Il conditionne mon existence par des éléments essentiels, matériels aussi bien que spirituels: il est un ouvrier qui m'offre les fruits de son travail et grâce auquel j'existe.

Il y a un cadre où se déploient mon existence et mon travail: c'est mon interlocuteur qui le fournit par son travail, par son existence spirituelle, multiple dans la totalité et l'unicité de la classe sociale dont il relève: la classe ouvrière.

Ce sont là quelques repères communs: une constellation dans laquelle, pour l'essentiel, nous bougeons ensemble. Ces repères, afin d'exister en tant que tels, présentent une certaine constance, voire une permanence.

Il est une dialectique des distances entre moi et mon interlocuteur. Pas à pas, je m'éloigne ou je m'approche de lui, selon que je réalise, dans le plan subjectif créateur, le schéma définitoire de son message. Telle est, à mon avis, en essence l'idée de réalisme: la possibilité d'articuler mon message est liée à ma capacité de recevoir clairement le message de mon interlocuteur.

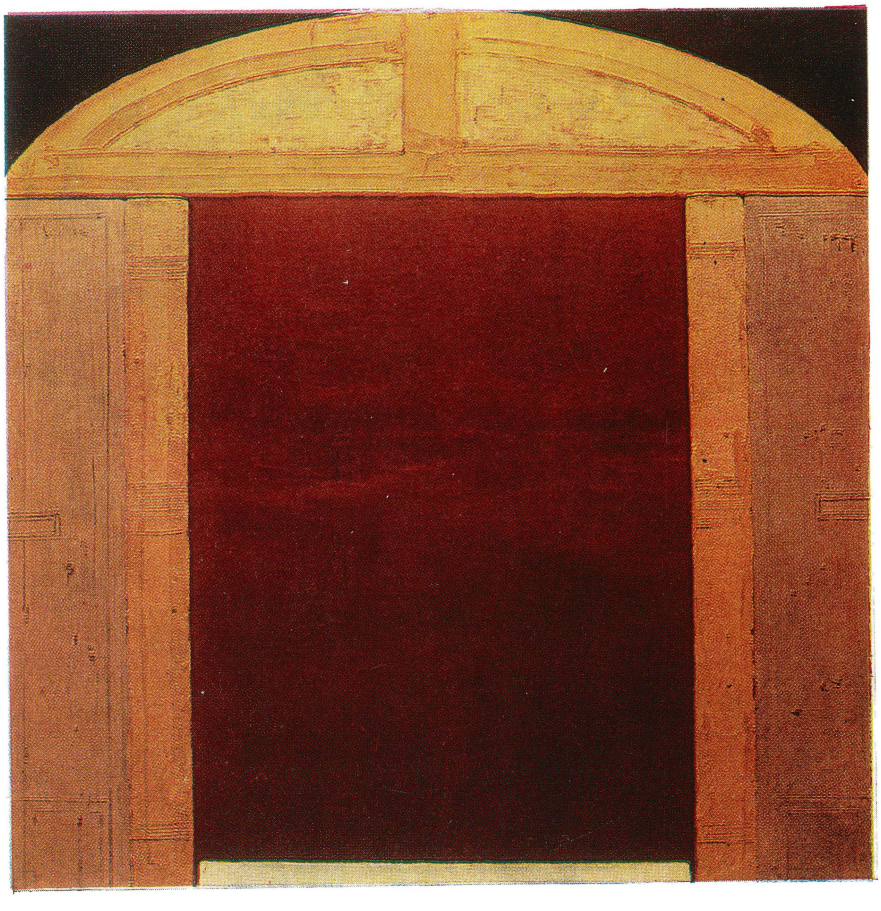
UNE SYNTHÈSE ORIGINALE
par Marin Gherasim

L'espace culturel roumain a été de tous temps le terrain d'importantes rencontres et synthèses. La culture roumaine, fortement individualisée, a eu, comme toute culture ancienne, fortement stratifiée au cours des siècles, une grande capacité d'absorption des valeurs spirituelles avec lesquelles elle est entrée en contact. Témoignant d'une remarquable ouverture vers le monde, elle n'a jamais trahi ni laissé dénaturer son timbre profondément original, sa personnalité qui ne prête à aucune confusion. Tant il est vrai qu'il est une personnalité, une individualité irréductible de la matrice spirituelle roumaine qui met son empreinte sur toutes ses époques créatrices ainsi que sur toutes les personnalités qui les illustrent.

Le cas de Theodor Pallady, constructeur rigoureux de formes mais aussi poète tout de raffinement chromatique et de charme, illustre parfaitement le caractère de synthèse de cette spiritualité. Il en est de même pour Constantin Brâncuși. Je pense même que cette synthèse est la « différence spécifique » de notre culture dans le concert de la culture universelle. A ces données fondamentales, notre art contemporain a ajouté de nouvelles dimensions, de nouveaux accents, de nouvelles valeurs en attestant par là-même une participation vivante à l'esprit, à la problématique de la vie contemporaine. Une ouverture vers la problématique de l'homme moderne, une vive mise en discussion des problèmes de la vie de la cité, une réévaluation des significations du passé, un dialogue permanent entre ceux d'aujourd'hui et ceux d'hier, voilà pour l'essentiel ce qui caractérise la période que nous traversons. Il importe cependant de souligner une certaine sobriété, une juste mesure, un mode équilibré d'expression qui définit chez nous le fait d'art. Sans s'interdire le courage des grandes envolées, des grands élans de l'esprit, la culture, et en particulier l'art roumain, a toujours conservé et conserve encore une note particulière, une « sage audace » qui lui évite de gaspiller ses énergies dans des expériences hasardeuses, éphémères.

L'estime à l'égard des valeurs authentiques constitue le premier signe d'une culture mûre. Si nous avons la conscience d'appartenir à un peuple doué, nous devons être exigents et justes dans la mesure de ce don, afin que nulle force spirituelle ne soit gaspillée et que tout ce qui est potentiel créateur de valeurs dans ce pays parvienne à donner la pleine mesure de sa vocation.

MARIN GHERASIM:
Porte



ION VLASIU:
Crișan

UN ART DU PRÉSENT
de Gh. Iliescu-Călinești

Nous vivons une époque où les projets, parfois les plus audacieux, ne restent pas à l'état de rêves, de simples jeux de l'imagination. Nous vivons une époque où les événements spirituels du présent sont déjà en grande partie l'avenir; une époque de l'anticipation dans le sens généreux et profond du terme. Je vais donc parler de mes projets comme de rêves accomplis; je parlerai du lendemain comme si c'était aujourd'hui.

Je travaille au projet d'un *Monument des héros* pour la ville de Pitești. Il s'agit d'une variante de l'ouvrage *le Nœud des générations*, une variante qui a connu des transformations successives au cours des dernières années, une variante conçue pour les exigences de la vision monumentale. J'ai choisi la soudure des générations comme symbole de l'héroïsme pour plusieurs raisons: tout d'abord parce que je me propose d'évoquer l'héroïsme collectif, le sens de la constance, d'aspirations et de sacrifices communs — la lutte pour la liberté — comme une effigie de la destinée historique de notre peuple. Ensuite, parce que je ne désire pas illustrer principalement l'héroïsme des armes, mais la force de cohésion dans le temps de la nation roumaine, les sacrifices qu'elle a faits pour conserver et développer son humanité et sa spiritualité. Nous ne sommes pas arrivés de la veille sur ces territoires, mais pour conserver cet inestimable et très ancien héritage de terre, de langue, de coutumes et de sentiments, il a fallu de l'héroïsme. Et pour réaliser ce que nous réalisons maintenant, il faut encore de l'héroïsme. Je voudrais former un seul tout de l'idée d'héroïsme, du passage du temps à travers les hommes, comme dans le lit d'un même fleuve.

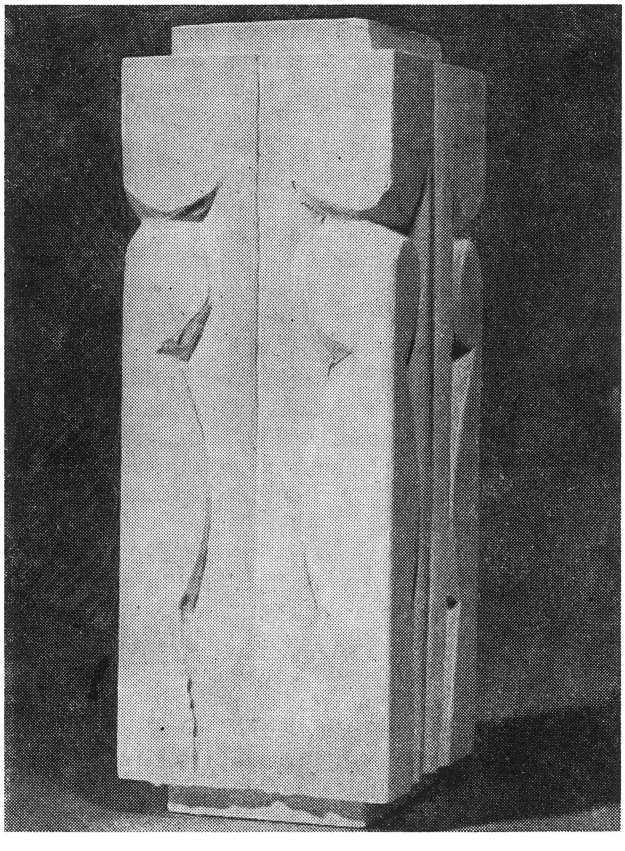
La pierre ou le bois ne peuvent pas illustrer des mots. La vérité des mots exige d'autres vêtements dans la sculpture. C'est pourquoi je me suis fixé sur un symbole qui suggère ce que je ressens et ce que je pense, qui ouvre un champ plus large à la méditation, qui vise à la synthèse. Si j'avais conçu un homme, cet homme serait devenu abstrait. Tandis qu'un signe qui doit représenter les hommes et le rêve de leur existence peut devenir, en dépit de sa simplicité et de sa stylisation, concret, vivant, doué de vibration et de tension vitale. La tradition spirituelle de notre peuple connaît l'emploi original et inspiré des symboles pour exprimer les vérités éternellement humaines ou les vérités fondamentales de sa biographie historique.

Le même thème de la cohésion nationale par l'esprit m'a préoccupé, d'une manière différente, dans l'ouvrage *le Pilier de l'Union*, réunion de silhouettes humaines dans un volume massif, monolithique, d'une clarté géométrique. Un autre projet donc, un projet qui a déjà commencé à vivre, car l'ouvrage dont je parle doit soutenir (il a la fonction du chapiteau) et orner l'une des stations du métro de Bucarest.

Je travaille en équipe, avec d'autres confrères, pour la réalisation de ce programme complexe d'art monumental, ce qui m'a enrichi d'une expérience inédite. Le travail en équipe, loin de nuire à la personnalité du créateur, l'encourage à trouver des solutions plastiques communes, qui puissent conférer à l'ensemble une conception unitaire.

J'ai beaucoup de projets. J'espère les réaliser avec le temps. J'ai aussi un rêve, si je puis m'exprimer ainsi, qui nous concerne, nous les sculpteurs. À savoir: la création d'un musée en plein air, où des ouvrages de référence de notre sculpture contemporaine rendent compte au public des réalisations et des aspirations des artistes, du profil et des caractéristiques de l'art moderne roumain.

Un tel musée ne serait, en fin de compte, qu'un chapitre vivant de l'art du présent. Il existe déjà, il n'attend qu'à être assemblé et « édité ». Je continue à croire que ce musée est réalisable, dans cette forme, comme bien d'autres idées audacieuses et fécondes qui ont trouvé leur expression concrète, devenant réalité, au cours des dernières années.



Gh. ILIESCU-CĂLINEȘTI:
La Colonne de l'Union

ETUDES ET COMMENTAIRES

LE RAPPORT CULTURE-SCIENCE DANS LA CIVILISATION CONTEMPORAINE

par Alexandru Tănase

Unité et diversité dans le développement de la culture

L'histoire de la culture a toujours connu une double tendance, contradictoire, ayant le caractère d'une loi: a) une tendance à l'*unité* par l'affirmation d'une vocation universaliste, de principes de coopération et d'influence réciproque des cultures; b) une tendance à la *diversité* par l'affirmation d'une vocation d'originalité et d'autonomie des cultures, fondée sur l'existence et le devenir historique des formations ethniques différentes des peuples et, plus tard, des nations. Jamais cependant ces forces internes de la culture qui, de par leur nature même, sont complémentaires, ne se sont manifestées avec autant de tension qu'à notre époque. Si l'on se rapporte à la culture européenne, l'universalisme potentiel de la culture grecque antique qui avait ses assises — ou plutôt son noyau — dans la philosophie est devenue une réalité historique et la matrice de la culture européenne grâce aux moyens politiques des Etats hellénistiques (nés sur les ruines du vaste empire d'Alexandre) et ensuite ceux de l'empire romain.

Au Moyen Age, l'universalisme, facteur d'unité des cultures, était assuré par la théologie, au prix de la subordination à cette dernière de toutes les valeurs et de toutes les cultures; la diversité et l'épanouissement des cultures, qui impliquent l'indépendance politique et l'autonomie spirituelle, se heurtaient aux prétentions de l'Eglise à la domination universelle. À l'époque moderne, on assiste à un renversement de la table des valeurs, de la configuration et du sens de ces deux tendances. Bien qu'elle ne cesse d'agir pour influencer l'homme — en tant qu'individu et que communauté — la religion n'est plus un principe d'unification spirituelle du monde (elle n'a d'ailleurs jamais réussi à l'être de manière suivie — ne serait-ce que parce qu'il n'y a jamais eu et qu'il ne peut y avoir une seule religion). La *science* est l'axe des valeurs du monde moderne. C'est elle qui nous offre aujourd'hui les critères les plus sûrs d'universalisation de l'effort créateur, d'unification des cultures. Depuis Bacon, personne ne doute plus que la science soit unique, qu'elle signifie un accroissement considérable de la puissance de l'homme, de sa capacité d'agir, de transformer le monde dans lequel il vit, de se débarasser des idoles et des préjugés qui gardent les abîmes de l'ignorance.

Les controverses commencent cependant par la question suivante: cette puissance colossale est-elle, par elle-même, *bénéfique* ou *maléfique*, la science est-elle capable, par elle-même, de délivrer le monde des maux qui le rongent et d'instaurer sur la terre « l'âge d'or », le bonheur et la plénitude ou, au contraire, est-elle en train de créer de nouvelles sources du mal et du malheur et finira-t-elle par précipiter le monde dans un gouffre de souffrances, avec, au bout, la catastrophe finale? La manière même de poser cette question est erronée, métaphysique et anhistorique car elle ignore la base sociale, de classe et nationale de la science, le système de valeurs dans lequel elle s'intègre, le caractère (ou le type) de civilisation dans laquelle elle agit, les fins qu'elle sert. Quoi qu'il en soit, ce problème est d'une actualité brûlante et l'un de ses aspects essentiels est la relation entre la science, en tant que force unificatrice du monde par la connaissance et la finalité de l'action, et la diversité des cultures qui révèle l'originalité et la polyphonie créatrice de l'esprit humain.

La prise de conscience du rôle transformateur de la science — en tant que levier principal du progrès dans la société contemporaine — représente aujourd'hui une composante fondamentale de la conscience culturelle et est liée en même temps aux tensions psychiques et spirituelles provoquées par la *conscience du futur* ou, pour employer les termes si percutants d'Alvin Toffler qui ont fait fortune, par *le choc du futur* qui est « un phénomène de notre temps, dû à l'accélération du rythme des changements dans la société. Il résulte de la superposition d'une culture nouvelle sur une ancienne. C'est un choc culturel qui vous frappe au sein de votre propre société. » [1]

Le choc culturel peut être un phénomène de géographie spirituelle, lié au contact plus ou moins tensionnel entre des cultures distinctes, contact qui a pour effet de stimuler fructueusement le dialogue et la création, mais qui entraîne souvent des conséquences négatives qui amènent le déséquilibre et la désorientation; dans ce cas, le choc est provoqué principalement par la résistance aux intrusions étrangères du système de valeurs d'une culture et de tout ce qui définit sa liberté et son originalité. Mais le choc culturel peut être aussi provoqué par le devenir temporel de la culture, soumise à un rythme très rapide qui suppose des mutations radicales dans le système de valeurs, des ruptures dangereuses avec le passé, avec les anciennes manières de penser et de sentir — ce qui crée de grandes difficultés d'adaptation et de réadaptation.

A cet égard, le choc culturel est provoqué surtout par des tensions intérieures au sein même de la culture, entre la science associée à la technologie — qui accroît le degré de rationalité du travail et des relations sociales et engendre les rythmes vertigineux du progrès des découvertes et des innovations — et la culture, au sens traditionnel du terme, en tant que facteur de proéminence et de stabilité dans la vie de l'homme et de la société.

---

[1] Alvin Toffler, *Le choc du futur*, Paris, Denoël, 1971, p. 25.

On peut être surpris, au premier abord, du fait même que le problème soit posé: pourquoi la culture et la science? la science est-elle extérieure à la culture, ne fait-elle pas partie de la culture? C'est là justement l'un des points cruciaux de la civilisation contemporaine et c'est ce qui explique pourquoi le problème des relations entre culture et science posé en ce XXe siècle par l'explosion scientifique à l'ensemble de la communauté humaine « alerte » la conscience internationale d'une Organisation (l'Unesco) dont la vocation est l'éducation, la science, la culture et l'information. [2] Discuter de la science et de la culture c'est prendre en considération ce qui atteste la présence de l'homme au monde, quel que soit le degré de concentration et le niveau de structuration de cette présence créatrice. L'essentiel réside dans le fait que la raison est partout la même mais est appliquée différemment, selon les méthodes cognitives et les règles de vie individuelle ou sociale adoptées. Il n'est pas légitime — dit-on souvent au cours de cette discussion — que quelconque des secteurs de l'activité humaine prenne le pas sur les autres et s'hypertrophie (en exerçant une influence perturbatrice) — comme la science qui a connu un développement explosif au sein de la culture — bien que le fait en soi ait provoqué des interprétations diamétralement opposées: pour certains, le triomphe de la science est un facteur régénérateur de toute la culture, d'autres au contraire sont effrayés par cette croissance non équilibrée et y voient se profiler le spectre d'une grave déroute culturelle.

Le problème ne peut cependant se poser, à notre avis, en termes d'autonomie fondamentale mais comme l'expression d'une inadaptation accidentelle, dans la quête d'un comportement adéquat et créateur: en effet, la *vérité scientifique* ne saurait être séparée des autres valeurs humaines (individuelles et sociales). Les problèmes que soulève la fonction civilisatrice de la science, telle qu'elle se manifeste dans le domaine de la technologie, ne peuvent être comprises et expliquées sans une délimitation des conditions sociales et historiques. De même, certains considèrent que l'articulation technologie-science est un autre point névralgique (après celui des relations science-culture) de la civilisation actuelle. Mais c'est là simplifier le problème, c'est oublier que science et technique se prêtent de mutuels services, chacune stimulant l'autre, c'est feindre d'ignorer que la science n'existe pas à l'état pur, d'une manière abstraite mais seulement incarnée dans des savants, eux-mêmes engagés dans des conjonctures sociales précises et que ceux-ci subissent l'influence des idéologies de leur époque. Certes, la vérité scientifique est neutre si on l'envisage sous son aspect cognitif, mais on ne saurait contester le coefficient moral qui grève l'intentionalité scientifique, témoignant une fois de plus que les valeurs humaines avancent en constellation, solidaires les unes des autres et que le vrai ne peut être séparé du bien. Une recherche absolument désintéressée est aujourd'hui inconcevable et cette constatation situe obligatoirement la science dans le contexte d'une culture et dans la perspective d'une philosophie de l'homme et de la société.

[2] *La science et la diversité des cultures.* Presses Universitaires de France, Unesco, Paris, 1974, p. 13. Il s'agit des travaux d'un colloque international organisé par l'Unesco sur le thème des relations science-culture dans la civilisation d'aujourd'hui.

La finalité humaniste

Pour analyser le dialogue culture-science il faudrait étudier comment apparaissent historiquement l'exigence scientifique dans le cadre de la culture et l'exigence culturelle dans le cadre de la science. Au Moyen Age, la fonction culturelle de la science était subordonnée à des fins religieuses. L'ordre religieux des choses a engendré de nombreuses tendances coercitives et même des actions concrètes (les conversions forcées) contre des individus et des communautés, bien que des voix se soient élevées, comme celle de Roger Bacon, qui affirmaient qu'une civilisation ne peut survivre et se développer que dans la mesure où elle procède d'un consentement intérieur et n'est pas imposée de l'extérieur.

Les tensions de cette époque n'ont pas atteint uniquement la science, elles ont provoqué, dans la sphère de la pensée, des conflits de conscience, de convictions philosophiques et éthiques. Galilée est devenu un symbole du conflit entre le système dogmatique et la liberté de la recherche car Galilée, et Descartes après lui, ont défini la science (et l'ont pratiquée) comme un mode de pensée applicable à un monde désacralisé, exclusivement rationnel. Cette science s'opposait à la physique qualitative aristotélicienne, empreinte de mysticisme, au Moyen Age, et cherchait à promouvoir le principe quantitatif, de la mesure et de la rigueur. Des réactions contre la philosophie rationnelle se sont cependant manifestées même en cette période d'essor des valeurs rationnelles de l'esprit, qui caractérise la Renaissance, mais elles n'ont pu empêcher le triomphe de la rationalité dans la culture européenne moderne.

La caractéristique d'une culture résulte aussi de la conception que ses protagonistes ont du temps et de l'histoire. Alors que les Egyptiens, les Mésopotamiens et les Hindous étaient surtout préoccupés de la création de mythes destinés à orienter les attitudes et les actes d'ordre culturel, dans les cultures chinoise et européenne l'interaction des idées scientifiques et des autres valeurs culturelles a été guidée par une conception active du temps historique. « La signification attribuée à l'histoire se situe à un niveau plus profond que celui de la compétence courante de l'historien et elle ne change qu'à la suite de transformations intellectuelles profondes » [3] — affirmait Alistair C. Crombie, professeur d'histoire des sciences à Oxford. Ni l'idée de l'ordre géométrique-spatial, d'origine aristotélicienne, ni celle de l'ordre divin, d'essence chrétienne, ni le mécanisme de certaines conceptions philosophiques matérialistes du XVIIIe siècle n'ont pu gravement affecter le principe historiste (ou l'horizon historique) de la culture occidentale, ce qui lui a d'ailleurs permis d'avoir une ample ouverture sur les faits, de concevoir l'homme intégré dans son environnement physique, intellectuel et social d'une grande diversité.

Dans cet ordre d'idées, on ne peut manquer d'être surpris en lisant que, selon A. C. Crombie, la haute estime dont jouit généralement la science

---

[3] *Genèse et aventure de la tension culture-science.* I — Du Moyen Âge au XXe siècle; in: *La science et la diversité des cultures*, p. 72.

serait largement imméritée car elle n'est qu'un des moyens qu'utilise notre culture dans ses rapports avec la nature. En réalité, il est facile de démontrer que la science — qui est en effet un élément, mais non le seul, du dialogue homme-nature — représente le moyen le plus efficace de transformer le monde et l'homme et que, sans la science, sans la rationalité scientifique il est impossible de concevoir la culture moderne et ses réalisations les plus remarquables. D'autant plus que la rationalité est une composante permanente et inséparable de la culture depuis les temps les plus reculés, malgré toutes les distinctions qu'il convient de faire entre différentes cultures ainsi qu'entre les différentes phases de l'évolution d'une culture, en ce qui concerne le rôle et l'importance de la science par rapport aux autres valeurs et par rapport aux objectifs sociaux fondamentaux. Au lieu du faux problème qui consiste à se demander si la science risque de détruire les cultures, et jusqu'à quel point, il faut, au contraire, se demander dans quelle mesure la science contribue à la transformation de la culture. La méthode scientifique peut être adoptée sans aucun danger par n'importe quelle culture. Séparer science et culture est encore plus inacceptable si on les rapporte toutes deux à leur source commune — l'homme, en tant que totalité, dynamicité et intégrité de l'existence humaine.

La dramatisation des affrontements historiques culture-science ne doit pas nous empêcher d'examiner le problème sur un plan fondamental pour le destin de la civilisation: l'aptitude des cultures à assimiler les conquêtes de la science sans perdre leur spécificité, sans provoquer des ruptures entre la science et la culture nationale (comme, par exemple, l'appréhension de la nature dans les sociétés évoluées, fortement industrialisées et dans les cultures afro-asiatiques). Une thérapeutique pour la conciliation, telle qu'on nous la propose, est impossible en dehors d'un cadre social, en dehors d'une civilisation qui puisse réaliser une alliance solide et conséquente entre la science et l'humanisme, aussi bien au départ que — surtout — dans la finalité de la démarche scientifique; dépourvue de finalité humaniste, la démarche scientifique est vouée à l'échec et devient un facteur d'aggravation de la crise sociale et de la crise des valeurs; dépourvu de fondements et de motivations scientifiques, l'humanisme échoue à son tour, par carence et stérilité.

C'est justement à partir de ces postulats que l'unité science-humanisme, c'est-à-dire l'unité entre la culture scientifique et la culture humaniste (au sens traditionnel du terme: culture philosophique, littéraire-artistique) représente l'un des buts majeurs de la civilisation socialiste en tant que civilisation qui, par l'abolition des iniquités engendrées par l'exploitation, se fonde sur l'action solidaire de tous les éléments de l'ensemble social en vue de l'épanouissement complet et multiforme de la personnalité humaine.

Selon une telle conception, la distinction entre la culture scientifique et la culture humaniste non seulement n'est pas considérée comme une opposition mais elle apparaît, même du point de vue terminologique, de plus en plus artificielle. La création scientifique ne peut plus être séparée de sa finalité humaniste et la création littéraire-artistique est dominée et régie par une conception scientifique conséquente du monde. Ce point de vue consti-

tue le fondement de toute la politique roumaine d'aujourd'hui dans le domaine du développement de la culture et de la science, et les résultats notables déjà obtenus sont tout autant d'arguments qui viennent infirmer les opinions et les prédictions pessimistes sur le rapport culture-science dans le monde contemporain. On pourrait citer, entre autres réalisations, la création d'un système d'enseignement équilibré qui donne une culture philosophique, scientifique et classique-humaniste harmonieusement articulée et forme en même temps des citoyens parfaitement capables de s'inscrire, sans le choc de l'adaptation, dans le complexe de la création des biens matériels et spirituels nécessaires à la société; mentionnons également les efforts pour stimuler conjointement, à l'échelle des masses, la créativité scientifique et la créativité artistique des membres de la société dans le cadre d'une grande action nationale, à caractère permanent, connus sous le nom de « Hymne à la Roumanie ».

Pour savoir dans quelle mesure la culture peut se servir de l'apport de la science et de la technologie pour affirmer certaines valeurs et en découvrir d'autres et dans quelle mesure il convient d'entreprendre une nouvelle critique du pouvoir de la science et de ses limites, des violences faites à la nature et à l'homme, il faut donc résoudre auparavant le problème essentiel qui est de savoir si la science et la technologie sont ou seront mises au service de l'homme et de la connaissance humaine — problème pressant s'il en fut pour toutes les cultures du mondes. Ce n'est à notre avis, que de ce point de vue qu'on peut examiner d'une manière pertinente la relation actuelle et future entre culture et science.

L'attitude à l'égard de la science: criticisme ou sacralisation?

Le professeur américain J. Y. Lettvin, neuropsychiatre, spécialiste de l'épistémologie expérimentale, exprime un point de vue criticiste pessimiste sur le rôle et le destin de la science dans ses rapports avec la culture. Selon lui, la science n'est pas seulement le fruit du travail des scientifiques mais aussi «un art magique, un objet de superstition pour le grand public». Politiquement — considère l'auteur — c'est justement cette seconde notion de la science qui est la plus « utile ». Aux yeux des profanes, la parole du savant a remplacé la « parole d'Evangile », mais l'esprit critique ne s'exerce pas plus sur l'une qu'il ne s'exerçait sur l'autre. Nous n'en voulons pour preuve que les tentatives de décréter que les paysans vietnamiens ne disposent pas de l'infrastructure nécessaire à une économie progressiste et démocratique, que les Noirs ne sont pas capables de raisonner aussi bien que les Blancs ou de soutenir l'infériorité génétique des basses couches de la société.

J. Y. Lettvin s'insurge avec véhémence contre la science transformée en culte par une nouvelle « caste sacerdotale » qui s'est arrogé le pouvoir; mais il jette la confusion dans les esprits lorsqu'il affirme que c'est sur une telle science revêtue d'un caractère mystique — considérant les nombres comme le critère de la vérité et les machines (les outils, les mécanismes) comme le critère de la justice — que se fondent aussi bien les révolutionnaires

que les réactionnaires. En réalité, les valeurs révolutionnaires authentiques s'appuient sur la science, non certes sur une science neutre du point de vue axiologique, mais sur une science qui se rapproche de l'homme et s'intègre dans l'ensemble des valeurs humaines. Les réactions critiques du professeur Lettvin ne s'arrêtent pas ici. Il dénonce également le rationalisme technologique incarné dans l'ordinateur qui donne naissance à un nouveau mode de pensée et grâce auquel « nous sommes infiniment mieux équipés que les hommes d'autrefois pour travailler à partir de données ponctuelles. » [4] Pour l'homme de la rue, l'ordinateur concentre toutes les forces cognitives de la science; ses croyances et ses illusions font fusionner la science avec la religion. J. Y. Lettvin n'épargne pas non plus l'optique matérialiste et déterministe qui — affirme-t-il — ramène en fin de compte le fonctionnement de l'esprit à un mécanisme cartésien car elle applique les méthodes utilisées par les physiciens. Ce manque de scrupules fait des sciences sociales une technologie et les pervertit, les transforme en un « nouvel Evangile ». La conclusion à laquelle aboutit Lettvin est totalement pessimiste: il ne s'agit plus d'annoncer l'Apocalypse; nous sommes simplement assis, mornes veilleurs, au chevet d'un monde moribond. Un homme de science comme Ralph Lapp exprime un sentiment analogue sur la déroute que le développement de la science et la conscience d'un avenir incertain pourraient provoquer. Il écrit: « Personne, pas même le chercheur le plus brillant vivant aujourd'hui ne sait vraiment où la science nous mène. Nous nous trouvons dans un train qui prend de la vitesse sur une voie parsemée d'un nombre inconnu d'aiguillages qui mènent à des destinations mystérieuses. Il n'y a pas un seul savant dans la locomotive et les postes d'aiguillage sont peut-être contrôlés par des démons. La majeure partie de la société est installée dans le fourgon et regarde par derrière. » [5] Bien que certaines critiques formulées par J. Y. Lettvin concernent des maladies réelles du monde contemporain, il n'est guère étonnant que sa position ait provoqué de promptes réactions critiques.

Ainsi, la réaction d'un cinéaste réputé, Andras Kovács, qui a d'ailleurs réalisé un film sur les conséquences sociales de la révolution scientifique et technologique, est éloquente à cet égard: « J'estime qu'il faut quitter le terrain des mythes, car il y a une mythisation du problème de la science et de la technologie. La science devient le bouc émissaire des fautes de la société. Certes, dans ses applications, la science a des aspects négatifs, mais je n'accepte pas la vue apocalyptique du professeur Lettvin; elle aboutirait à nous faire adopter une attitude fataliste qui laisserait le champ libre aux forces qui tentent d'accaparer la science pour dominer la société. D'ailleurs, si la science est aliénée, c'est que la société elle-même, les institutions, l'homme lui-même sont aliénés. » [6]

---

[4] J. Y. Lettvin, *Présence de l'homme total dans l'activité scientifique*, in: *La science et la diversité des cultures*, p. 48.

[5] A. Toffler, *op. cit.*, p. 407

[6] *La science et la diversité des cultures*, p. 173

Pour corriger et contrecarrer la situation pathologique décrite par le professeur Lettvin, il convient de prendre en considération la possibilité de concilier la rationalité pragmatique de la science et la rationalité non pragmatique de la culture (distinction très relative d'ailleurs), c'est-à-dire la vocation morale et culturelle de la science projetée dans la perspective de la totalité de l'homme.

L'apparition et le développement de la société moderne n'ont été eux-mêmes possibles que grâce au progrès scientifique. La science est, à notre époque, une force motrice de la société, car elle possède non seulement une valeur cognitive sans précédent mais aussi une force d'organisation sociale et d'institutionnalisation de ses propres structures. Elle acquiert une grande efficacité sociale justement par l'intermédiaire d'un réseau institutionnel très complexe. Il est exagéré de dire (comme le fait le professeur F. N. Tenbruck par exemple) que les fondements de la société moderne ont été établis lorsque les connaissances scientifiques et les possibilités économiques ont contracté une alliance d'où est sortie notre technique industrielle, mais ou ne saurait nier que la science a joué un rôle considérable dans le développement de la civilisation moderne de type industriel. Les pays industrialisés ont même reçu le nom de civilisations scientifiques, non parce qu'ils donnent à la science ses formes les plus avancées et les plus développées, mais parce que leurs institutions sont imprégnées d'organisation scientifique.

L'utilisation de la science s'est institutionnalisée dans l'ordre technique et économique dès le siècle dernier, mais à présent un élément nouveau est intervenu: les sciences sociales et humaines sont devenues aussi des piliers de l'organisation sociale du fait qu'elles ont pour but de réglementer directement la vie sociale et même la vie des individus.

Traitant d'un problème dont on discute souvent: le décalage qui existe entre les sciences de la nature et les sciences sociales, le professeur roumain Valter Roman montre qu'il s'agit plutôt du retard de la théorie sur la pratique que de celui des sciences sociales sur celles de la nature. L'accroissement du rythme de développement de ces sciences est cependant « un impératif de l'époque actuelle caractérisée par une grande effervescence et des bouleversements révolutionnaires, sinon les sciences sociales pourraient même devenir une entrave au développement des sciences de la nature, à leur utilisation pour le bien de l'homme et de la société ». [7]

D'autres auteurs cherchent l'explication de ce phénomène justement dans la sphère des sciences sociales, et même dans une branche nouvelle de la sociologie — la sociologie de la tension —, en dépit des insuffisances méthodologiques de ces sciences et de certaines tendances formalistes. L'optimisme scientifique d'Ernest Renan *(L'Avenir de la science)* et celui de Jacques Monod (dans sa leçon inaugurale au Collège de France) diffèrent à maints égards mais sont en même temps similaires par la même foi dans la science et dans l'unité de l'homme, corrélative de la diversité des civilisations. Aussi

[7] Valter Roman, *Secolul XX, secolul marilor revoluţii* (« Le XXe siècle, le siècle des grandes révolutions »), Bucureşti, Ed. Academiei R.S.R., 1976, p. 459.

l'équivalence des cultures est-elle un fait incontestable malgré leurs différences qualitatives et leurs destinées historiques dissemblables. Même les phénomènes de crise ne se manifestent pas d'une manière identique. Des sources de déséquilibre peuvent apparaître à cause de l'exploitation irrationnelle de la nature, de la méconnaissance des valeurs traditionnelles ou de leur généralisation abusive, de la minimisation de la science ou de sa réduction à une simple force instrumentale, de la tendance à opposer la science à d'autres valeurs. Mais le déséquilibre n'est pas toujours l'indice d'une crise, il existe aussi des états d'équilibre statique qui decèlent un conservatisme plus nocif que le déséquilibre temporaire provoqué par la transformation révolutionnaire rapide des infrastructures et des superstructures culturelles qui leur correspondent.

La confiance dans la science doit se fonder sur sa capacité de fournir des connaissances valables pouvant être utilisées à des fins constructives. C'est justement le problème des fins de la science, de sa portée sociale et axiologique, qui alimente l'idéologie de la science. Mais la confiance dans la science n'a pas nécessairement un caractère pragmatique, limité; les gens peuvent aussi attribuer à la science une certaine valeur en soi, liée uniquement au fait que l'homme doit vivre rationnellement. Quoi qu'il en soit, la foi dans la science et les idées qu'on s'en fait constituent, selon le professeur Tenbruck, un élément important de la continuité, de la croissance et de l'utilisation de la science et influencent considérablement la vision qu'a l'homme de la relation entre science et culture. Il est évident que même l'attitude à l'égard de la science a évolué du XVIIIe siècle — lorsque celle-ci a été accueillie avec enthousiasme, comme un moyen conduisant l'homme vers l'accomplissement de sa destinée et vers le bonheur — à nos jours, en passant par des phases comme l'affirmation positiviste-scientiste (l'opposition des valeurs de la science à d'autres valeurs) ou le volontarisme scientifique — qui n'est pas l'apanage des hommes de science et se manifeste par l'espoir et la volonté d'orienter les effets de la science au moyen d'une éthique scientifique humanitaire, comme si les effets négatifs de la science n'étaient dus qu'à l'absence d'une telle éthique humanitaire uniquement chez les scientifiques.

Le fait que le développement impétueux de la science ne peut plus laisser personne indifférent représente un autre symptôme de notre époque. Selon les témoignages d'hommes de science parmi les plus marquants [8] il y a aujourd'hui de plus en plus de gens qui s'adressent au savant et non au prêtre pour demander des recommandations et des conseils au sujet des questions les plus diverses concernant la vie, une attitude à adopter, une orientation à suivre. Les gens désirent de plus en plus asseoir leur vie sur les certitudes de la science et cependant celle-ci a recours non seulement à des certitudes mais aussi — très souvent — à des hypothèses. On en vient ainsi à substituer au mythe de la toute-puissance de la foi le mythe scientiste de la toute-puis-

[8] Cf. Jean Rostand, *Corespondența unui biolog* (« La correspondance d'un biologue»), Bucureşti, Ed. Enciclopedică, 1975.

sance de la science. Certes, c'est une chose que de croire aux « miracles » de la religion et c'en est une autre que de croire aux « miracles » de la science, mais cette mutation de conscience n'est pas toujours accompagnée d'une lucidité critique capable d'assumer des risques nouveaux. Il est plus commode de croire que le pouvoir de la science est illimité, que le mot impossible a disparu du vocabulaire de la science d'aujourd'hui, que rien et personne ne peut endiguer sa marche triomphale.

La foi dans la science n'est cependant qu'un premier pas vers la véritable *conscience scientifique* — qui implique non pas le remplacement de certains mythes par d'autres sur le plan de la connaissance rationnelle, mais un engagement lucide et critique pour l'explication graduelle des énigmes de l'univers. Il n'est pas jusqu'à l'impact sur la technique et, en général, sur le processus d'industrialisation qui ne soit différent, même si l'industrialisation produit partout les mêmes effets, ou peu s'en faut, en ce qui concerne la transformation de la société (les mutations intervenues dans le statut et le rôle de la famille par exemple). En fait, les changements que le progrès scientifique a favorisés sont si amples et si profonds qu'il est presque impossible de les évaluer; la plupart sont imprévisibles — tels que dans le domaine du travail, de l'enseignement et des moyens d'information, la place prise par la méthode et les connaissances scientifiques qui s'introduisent dans un grand nombre de disciplines et d'activités; l'ancienne différenciation verticale (la hiérarchie) qui séparait l'élite cultivée des masses ignorantes ne correspond plus à une civilisation scientifique, elle est en train d'être remplacée par une différenciation horizontale qui résulte de la spécialisation toujours croissante de la connaissance. Néanmoins, comme le souligne Jean Rostand, l'essor de la science et la diffusion des connaissances scientifiques ne créent pas, par eux-mêmes, une société rationnelle, car là où il n'existe pas encore de civilisation humaniste, de par sa nature même, nous ne savons pas mieux résoudre nos problèmes individuels et sociaux.

Complétons les réflexions de Rostand en y ajoutant l'idée suivante: « L'humanisme — le seul idéal exaltant et viable, la seule solution possible — est à chercher dans l'individu aussi bien que dans les rapports sociaux, dans les relations entre les hommes. L'humanisme ne saurait se limiter à un sentiment de tolérance envers les « chevaliers » de la décomposition spirituelle ou envers ceux qui ne sont pas animés de l'aspiration permanente vers le mieux » [9]. Seuls la révolution socialiste et le nouvel humanisme qu'elle inaugure, par l'affranchissement de l'homme des chaînes de l'exploitation et de l'aliénation, engendrent un pouvoir nouveau qui permet à « la création humaine de devenir une critique permanente de la réalité et de contribuer de cette manière à l'humanisation du pouvoir et de la science car l'*homo technicus* ne saurait être notre idéal. Il est le contraire de cet idéal » [10].

Le mécontentement et les tensions de l'homme moderne ne sont pas dus en premier lieu (et peut-être même pas en dernier lieu) au développement

[9] Valter Roman, *op. cit.*, p. 444.
[10] *Ibid.*, p. 445.

et à l'utilisation de la science. Pour parvenir à un équilibre intérieur, l'homme doit être capable d'interpréter non seulement les expériences objectives, imprégnées d'esprit scientifique, mais aussi les expériences intérieures pour lesquelles seule la culture, au sens large du terme, peut offrir des moyens adéquats, car elle comprend et enrichit la vie morale, spirituelle et intellectuelle des hommes.

Dans sa lutte contre des conditions difficiles, face à l'insécurité et à un environnement imprévisible et incompréhensible, l'homme a toujours rêvé d'un pouvoir et d'une connaissance supérieurs qui lui permettent de dominer sa condition. En un sens, la civilisation scientifique semble être la réalisation de ce rêve; le monde dans lequel nous vivons est de plus façonné par la science, et les sciences humaines et sociales, associées à une organisation sociale de plus en plus perfectionnée, nous permettent de dominer de nouveaux secteurs de la réalité, de multiplier et d'intensifier nos interventions sur le monde qui nous entoure. Les conditions actuelles ne sont cependant que les prémisses de conditions meilleures. Si ce qui se réalise ne sera pas transformé en un mécanisme oppressif, de dépréciation des valeurs intérieures.

C'est justement contre de tels mécanismes que s'insurge le mouvement de contestation des pays capitalistes: presque toutes les tensions entre science et culture jouent un rôle dans le mouvement de contestation, issu des frustrations et des déséquilibres profonds. La contestation n'est pas un refus pur et simple de la science, elle vise sa subordination à des valeurs humaines, elle représente justement une recherche fébrile de valeurs et de significations nouvelles, capables de surmonter la tension spécifique de la « civilisation scientifique » capitaliste. En d'autres termes, ce n'est pas la science, le mouvement de contestation mais la « civilisation scientifique » capitaliste, grosse de dangers et de risques graves.

Lorsque la science facilite l'organisation rationnelle de presque tous les aspects de l'existence, lorsque la connaissance scientifique devient l'organe habituel par lequel l'homme perçoit la réalité, la situation de la culture devient très précaire, affirme le professeur Tenbruck. La culture est fondée sur l'aptitude de l'homme à l'expérience intérieure, sur sa capacité de la percevoir, de l'accepter, de lui donner une expression de manière à acquérir un sentiment d'identité qui lui permette d'affirmer et de réaffirmer son moi face à la réalité. Une civilisation scientifique tend à détruire ce qui constitue la base même de la culture.[11] Il s'agit ici, à nos yeux, d'une rupture illégitime, en dehors de toutes les conditions sociales et politiques, entre l'expérience intérieure de la culture et l'expérience extérieure de la civilisation qui, en fait, appartient également à la sphère de la culture.

De telles opinions ont naturellement provoqué des réactions critiques. J. Berque, par exemple, rejette l'opposition entre l'objectivité et la rationalité de la science d'une part et la subjectivité de la culture, de l'autre: la rationalité est beaucoup plus qu'une raison fondée sur la puissance instrumentale et tendant à la performance. Nous ne devons pas sous-estimer, affirme J. Ber-

[11] *La science et la diversité des cultures*, p. 108.

que, la force des éléments non instrumentaux dans le processus historique. En effet, la rationalité est un horizon humain qui s'étend à toutes les catégories d'activité. Il y a une rationalité économique, mais il y a aussi une rationalité esthétique ou linguistique.

Engendrée par une société donnée, la science est une forme de la pratique sociale, elle est une pratique sociale efficace liée au développement des forces productives de la société; la science naît de la technique et se transforme, se convertit en technique; le progrès de la technique et le progrès de la science s'influencent réciproquement. On dit souvent que le mouvement scientifique est un grand mouvement collectif, une forme de socialisation du travail, alors que la culture reste individualiste: c'est vrai, mais seulement pour le noyau le plus intime et le plus dynamique de l'acte de culture qui est la création, et non pour ses autres composantes comme, par exemple, la communicabilité. On constate parfois, dans le développement social de la science et de la culture, des moments de tension, mais ceux-ci ne relèvent pas (ou presque pas) de leur propre nature mais plutôt de la nature des relations sociales et du caractère de la politique culturelle. Nous croyons cependant que dans l'appréciation de la science et de la culture, en tant que formes de manifestation humaine et instruments au service de la communauté humaine, l'ancienne distinction — de nature pédagogique — entre la culture scientifique et la culture littéraire, dans le sens de la séparation classique entre lettres et sciences, est aujourd'hui entièrement périmée et même nocive. Il faut rompre cette opposition et la remplacer par une orientation à la fois unitaire, scientifique et humaniste ayant une double ouverture — sur la tradition et sur la modernité.

BRANCUSI ET L'ART DES CYCLADES
par Edmond Thill

L'œuvre du grand sculpteur roumain Constantin Brancusi continue de susciter un très vif intérêt international. Aux commentaires signés par des critiques et historiens d'art consacrés s'ajoutent les contributions d'exégètes appartenant aux générations plus récentes. C'est de ces dernières que fait partie le jeune chercheur luxembourgeois Edmond Thill, qui nous a envoyé le présent article — fruit de ses études à l'Université Paris I sous la direction du professeur Jean Laude. Cet article constitue, évidemment, un point de vue personnel que la « Revue Roumaine » se fait un plaisir d'accueillir dans ses pages, désireuse qu'elle est de contribuer ainsi à l'amorce de débats actifs sur les problèmes de l'art et, en général, de la culture contemporaine. Débats auxquels nous souhaitons que participent, dans un esprit de collaboration élevé, de nombreux hommes de culture de tous pays. Notre revue leur est ouverte.

« Les théories sont des échantillons sans valeur. Ce n'est que l'action qui compte. » Ne pourrait-on pas, de nos jours, considérer ces paroles de Brancusi comme une remontrance à tous les historiens et critiques d'art qu'un zèle quelque peu abusif a poussé à deviner, derrière la surface apparente de ses sculptures, une source d'inspiration issue parfois de l'aube de l'humanité? N'a-t-on pas vu déferler, depuis la mort de l'artiste, toute une cohorte de théories et d'interprétations relatives à son œuvre, émises par des auteurs qui pensaient tous avoir goûté au fruit de la connaissance, alors qu'ils avaient, pour la plupart du temps, cultivé et cueilli ce fruit à l'intérieur de leurs propres plates-bandes idéologiques? Des publications récentes nous fournissent la preuve que cette polémique n'est pas encore venue à expiration, et le congrès de Bucarest en 1976 n'a pu que démontrer, une fois de plus, l'existence des divergences entre les auteurs défendant des points de vue opposés.

Une de ces nombreuses « théories » qui hantent les monographies et les articles sur le sculpteur roumain est celle du rapport de son œuvre avec les idoles des Cyclades. Question toujours effleurée, mais jamais approfondie. Dans des textes sur Brancusi, Max Berger, Carola Giedion-Welcker, A. M. Hammacher, Jean Laude, André Malraux, Krisztina Passuth et bien d'autres ont fait allusion aux créations de cette civilisation florissante à l'âge du bronze. Mais malgré la renommée de leurs auteurs la plupart de ces conjectures s'y rencontrent comme des évidences, voire même des axiomes, d'autant moins discutables que leur citation devient plus fréquente.

Pourquoi les Cyclades ? On connaît l'influence exercée par l'art populaire roumain sur l'œuvre de Brancusi : ses sculptures en sont les témoins les plus précieux, mais ne représentent-elles pas aussi l'univers spirituel d'un artiste qui a passé toute son enfance dans un hameau paysan des montagnes d'Olténie ? Mais les Cyclades ? Il est vrai qu'à l'époque où Brancusi est arrivé à Paris on pouvait déjà admirer au Musée du Louvre quelques figurines de marbre en provenance des îles égéennes. Mais en général ces idoles étaient très peu connues au début du siècle, et il semble que, faute de preuves tangibles, il faut écarter l'hypothèse selon laquelle le sculpteur s'en était inspiré à ce moment-là. Il serait néanmoins prématuré de vouloir chercher tout de suite une conclusion négative à ce problème : en effet, il semble qu'il s'agit bien plus que d'un simple problème formel.

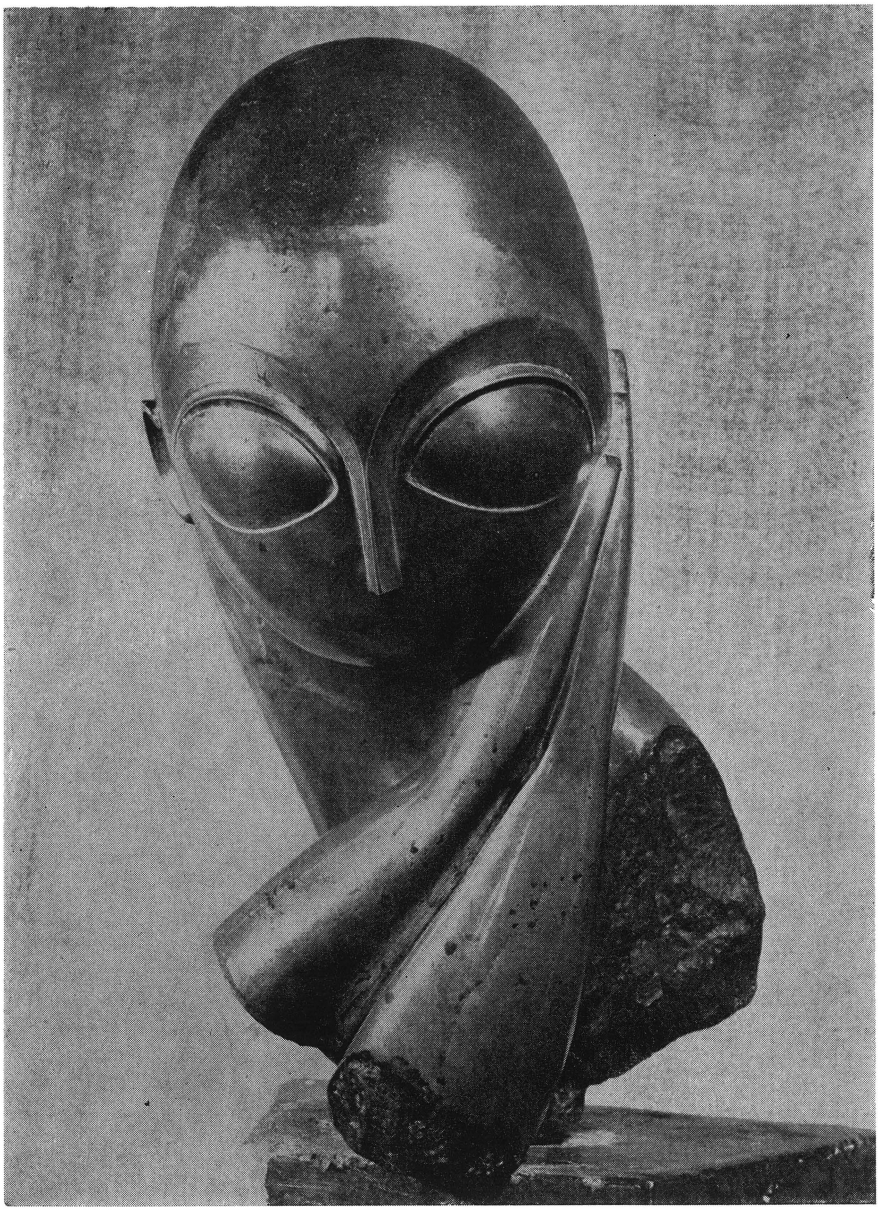
Certes, la civilisation cycladique n'était pas un monde renfermé sur lui-même ; tout comme les Crétois de l'époque minoenne, les insulaires de l'archipel grec ont parcouru d'un bout à l'autre la Méditerranée. Leurs croyances, quoiqu'on soit assez mal renseigné à cet égard, se rapprochaient sans aucun doute de celles de certains peuples du bassin méditerranéen. Ainsi les fameuses idoles de marbre figurant la déesse-mère originelle sont, elles aussi, arrivées dans des régions fort éloignées où elles ont parfois été imitées dans les ateliers locaux. On les retrouve en Grèce, à Chypre, en Sardaigne, en Serbie, ou même en Bulgarie et en Roumanie. Mais c'est surtout dans les Cyclades que le sujet a été traité avec une telle persévérance et que le marbre de Paros et de Naxos représentait, à quelques exceptions près, le seul matériau utilisé par les artistes.

Si, d'un point de vue purement formel, les figurines de marbre des îles grecques semblent parfois les précurseurs de certaines sculptures de Brancusi, il n'en est pas moins vrai qu'au niveau du signifié de nombreuses incertitudes persistent. Aussi ne peut-on que soupçonner le rôle joué par ces idoles féminines au sein de la société qui les a créées. Aujourd'hui on s'accorde généralement à voir en elles une figuration de la déesse-mère originelle, créatrice de la vie, telle que d'autres peuples la connaissent, mais la présence, dans les Cyclades, de figurines « jouant d'un instrument de musique » ou de statuettes masculines suivant la même esthétique géométrique que les idoles féminines mériterait une explication plus nuancée face à ces diverses variantes. D'un autre côté on verra que maintes sculptures de Brancusi, d'un point de vue chronologique pourtant beaucoup plus proches de nous, voient déferler, même à l'heure actuelle, des interprétations très diverses. Notre approche exige certes une sélection au niveau des œuvres, sélection qui se fera dans un premier temps en fonction des matériaux. Il est manifeste que les sculptures de Brancusi qui seront prises en considération seront surtout celles qui représentent les grands sujets auxquels l'artiste a consacré la majeure partie de ses années de création. Ainsi on ne citera guère ici ses sculptures en bois dont la plupart des thèmes n'ont été traités qu'une seule fois.

En négligeant tous les éléments secondaires et fortuits, les artistes cycladiques sont parvenus à un degré de dépouillement et de schématisation des

CONSTANTIN BRÂNCUȘI:
Le Nouveau-né

CONSTANTIN BRÂNCUȘI:
Mademoiselle Pogany



formes rarement atteint par les peuples avoisinants de l'époque. L'idée de la mère originelle — car il ne s'agit plus d'une représentation naturaliste — est ainsi figurée grâce à quelques traits essentiels, la plupart simplement incisés, et à de faibles dénivellations qui ne se détachent guère de la forme géométrique générale. Ainsi, vues de profil, un nombre considérable d'idoles apparaissent aplaties comme des lamelles; seuls le haut du crâne, le nez, les seins et parfois un léger fléchissement des genoux font saillie dans la structure générale de la figure. L'œuvre de Brancusi témoigne d'un dépouillement similaire des formes. L'essence du sujet représenté, sa forme élémentaire et originelle, dégagée de tous les attributs secondaires négligeables, nécessitait une surface polie qui ne présenta aucune trace d'outil ou de main-d'œuvre et dont ne devait surgir aucun élément qui ne la complétât d'une façon parfaite. L'œuvre de Brancusi devait signifier, par un minimum de références visuelles, l'essence de son sujet, tout comme les figurines cycladiques, et plus particulièrement les idoles schématisées, suffisaient à évoquer l'image de la déesse-mère.

Nous venons d'affirmer que la plupart des idoles cycladiques étaient taillées dans du marbre des îles de Paros et de Naxos; il n'y a que très peu d'exceptions à cette règle. Les ateliers de l'archipel égéen semblent avoir complètement abandonné la technique du modelage, procédé pourtant fréquemment utilisé en Crète à la même époque et par une civilisation aux goûts nettement plus raffinés. Nous savons comment l'artiste roumain jugeait la taille directe: « La taille directe, disait-il, c'est le vrai chemin vers la sculpture mais aussi le plus mauvais pour ceux qui ne savent pas marcher. » Son œuvre à lui, bien que bouleversant l'esthétique officielle du début du siècle, n'a été réalisée qu'avec des matériaux traditionnels: la pierre, le marbre, le bronze, le bois, plus rarement l'onyx et l'albâtre. Les matériaux utilisés ainsi que le traitement du sujet soumis à une forme primaire font que les figurines cycladiques aussi bien que les sculptures de l'artiste roumain gardent un aspect monolithique souvent absent de la statuaire académique.

On pourrait, le cas échéant, nous reprocher de ne pas tenir compte d'un facteur important et non moins capital des œuvres cycladiques, la couleur. Certaines idoles gardent en effet des traces de couleurs, essentiellement à la tête, au cou et entre les seins. Il ne nous appartient pas de juger ici les raisons de l'utilisation de certaines couleurs et la fonction de celles-ci dans une société archaïque; néanmoins, Christian Zervos pense que les deux couleurs employées dans les Cyclades, le bleu et le rouge sombre, ont été choisies à cause de leurs propriétés magiques plutôt que pour des raisons esthétiques. Les couleurs auraient été appliquées sur la statuette en même temps que sur le cadavre au moment de la mise dans la fosse et devaient protéger le défunt aussi bien que l'idole des esprits maléfiques auxquels ils étaient exposés. Si l'hypothèse de Zervos est exacte, la couleur aurait donc uniquement une fonction magique et non point une valeur esthétique et pourra dès lors être négligée comme facteur de comparaison.

D'autre part, nous savons que Brancusi accordait une importance primordiale aux socles, à tel point qu'il les réalisait le plus souvent lui-même

pour que les œuvres qu'ils devaient soutenir y soient bien mises en évidence; ses sculptures sont donc des œuvres destinées à être exposées, contrairement aux idoles cycladiques qui faisaient partie intégrante d'un rituel magique. Et ceci nous amène à considérer de plus près la fonction de ces œuvres au sein de la société qui les a conçues.

Les Cycladiques, comme la plupart des sociétés archaïques, ignoraient le concept moderne de l'art; les figurines qu'ils créaient étaient tout d'abord, malgré leurs qualités esthétiques indéniables, destinées à un usage religieux, magique, dans une société de l'âge du bronze. Si de nos jours nous considérons ces idoles comme des œuvres d'art, c'est en raison d'une transformation effectuée principalement dès la fin du XIXe et le début du XXe siècles, lorsque la découverte des arts dits « primitifs » nous a fait évacuer les barrières qui nous empêchaient d'accepter une esthétique différente de la nôtre. Mais c'est dû aussi, en grande partie, à nos institutions, officielles ou privées, inexistantes dans les sociétés antiques, telle la prolifération de musées et de galeries d'art, ces « temples de la culture » dans lesquels on entasse l'héritage spirituel des civilisations anciennes en lui conférant ainsi, par sa transposition dans cet environnement particulier, la notion d'« œuvre d'art ». Brancusi compte parmi ceux qui nous ont aidés à mieux saisir la beauté formelle et la dimension spirituelle des œuvres non classiques et non européennes.

En ce qui concerne la fonction qu'exerce le créateur au sein de la société, on peut dire que si le statut social de Brancusi est celui d'un artiste du XXe siècle, celui d'un habitant des Cyclades travaillant dans l'un des ateliers de l'archipel égéen est beaucoup plus proche de celui de l'artisan. Quelles que soient les références que l'on puisse évoquer en mentionnant les sculptures de l'artiste roumain, l'œuvre de Brancusi reste essentiellement une œuvre personnelle, fruit d'une recherche qui se distinguait et s'opposait à celle de ses contemporains jugée arriérée et dépassée. Qu'il se soit référé à certaines formes artisanales de sa patrie olténienne, peut-être même à l'une ou l'autre création archaïque ou « exotique », cela ne fait aucun doute, mais il est manifeste que son œuvre reflète un choix que l'artiste a fait parmi un certain nombre de possibilités qui se présentaient à lui. Ainsi, et on l'a maintes fois répété, l'art de Brancusi, à partir des années 1907/1908, est avant tout une rupture, une rupture avec une esthétique traditionnelle et stérile propagée par les académies du XIXe et du début du XXe siècle.

Dans les Cyclades la situation était nettement différente. Rien que le fait que les idoles féminines furent taillées dans plusieurs ateliers par plusieurs individus enlève à celles-ci le caractère d'une œuvre personnelle. En effet, même si l'on ne trouve guère deux idoles identiques, l'artiste semble obligé de respecter certaines convenances imposées par une institution religieuse dont l'emprise est ressentie à travers l'action réitérée des créateurs de l'époque. Aussi ces idoles étaient-elles l'expression d'une société archaïque déterminée, étaient-elles en accord avec les croyances et les rites magiques de cette civilisation et s'intégraient-elles parfaitement à la vie quotidienne des insulaires; oui, elles étaient même exportées vers des rivages lointains où

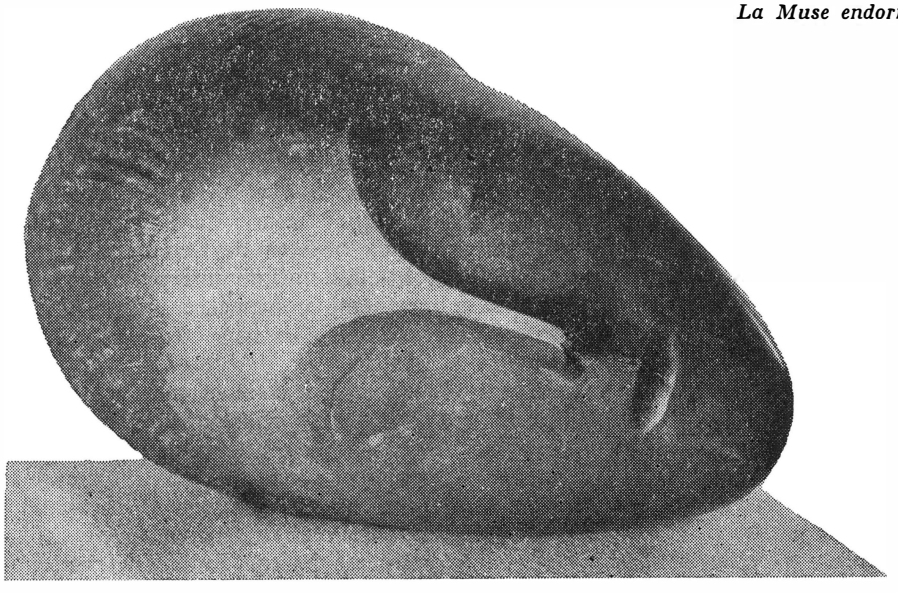
des peuples aux croyances sans doute analogues les acceptaient et les imitaient dans leurs ateliers locaux. Le choix d'une esthétique géométrique se distinguant notamment du naturalisme des représentations de la mère originelle à l'époque du néolithique représente donc non pas une volonté de rupture avec une tradition périmée, comme c'est le cas de l'œuvre brancusienne, mais la perpétuation d'une tradition vieille de plusieurs millénaires, celle de la figuration de la déesse-mère, et la transformation de l'aspect extérieur de ces figurines ainsi que l'emploi presque exclusif du marbre constituaient-ils une simple adaptation du sujet aux besoins de l'époque. A plus forte raison les idoles schématiques ne sont-elles qu'une interprétation spécifique de la part des insulaires face à un thème universel, à une croyance largement répandue depuis des millénaires dans le bassin méditerranéen et même au-delà.

Mircea Eliade a écrit que chaque individu se trouve « en situation », c'est-à-dire à l'intérieur d'un contexte historique, économique, social, mais aussi psychologique, déterminé. Contrairement à leurs voisins crétois de la même époque, les Cyclades formaient une société aux structures les plus primitives, mais qui a pu produire des chefs-d'œuvre plastiques se distinguant par leurs proportions et par leur finition des réalisations crétoises, pour la plupart du temps en terre cuite et dénuées de tout intérêt esthétique. L'œuvre de Brancusi est la synthèse d'impressions reçues dans deux mondes différents pour ne pas dire opposés: d'une part, celles du milieu paysan olténien de la fin du XIXe siècle, société assez isolée et arriérée du point de vue technologique, avec ses traditions et pratiques parfois ancestrales et son artisanat chargé de contenu mythique, d'autre part, celles de la société urbaine parisienne, reconnaissant des valeurs nouvelles, et de son milieu d'avant-garde artistique.

★

Lorsqu'on considère de plus près ces sculptures on constate que dans les deux cas on est en présence d'un œuvre aux thèmes réduits mais aux multiples variantes. L'une des particularités de la civilisation cycladique est de s'être concentrée sur un sujet unique, incessamment repris et travaillé, de telle façon qu'on connaît de nos jours un nombre considérable de figurines, presque toutes analogues et organisées de la même façon, mais jamais tout à fait identiques. L'œuvre de Brancusi se distingue de même par le nombre réduit de thèmes abordés, sans cesse repris parce que le sculpteur ne les jugeait pas parfaits; ainsi le thème de l'oiseau, de la première *Măiastra* à la dernière version de *l'Oiseau dans l'Espace*, compte-t-il près de trente versions différentes. Dans tout l'œuvre brancusienne seules les sculptures de bois comptent un nombre plus important de sujets différents.

L'une des premières œuvres de Brancusi où l'on pourrait déceler quelque affinité avec certaines idoles cycladiques est une *Tête* en pierre de 1908. On est loin encore de la perfection de la *Muse endormie* en albâtre de 1917/1918 et de l'éclipsement des yeux et de la bouche, et pourtant la sculpture



La Muse endormie

trahit déjà un renoncement à l'académisme et annonce l'évanouissement progressif des traits du visage de la future *Muse endormie.* Le dessin des yeux formant une ellipse rappelle celui des yeux d'une figurine cycladique reproduite dans le catalogue de Doumas. Mais il est probable qu'on soit là en présence d'une simple coïncidence et qu'il ne faut en aucun cas y signaler une source d'inspiration du sculpteur; André Malraux n'a-t-il pas, de son côté, fait une comparaison analogue entre le nez prolongé par les sourcils arqués de *Mademoiselle Pogany* (la version en marbre de 1931) et ces mêmes traits d'une statue du prince Gudéa datant du XXIIe siècle avant notre ère ? Dans les versions plus tardives de la *Muse endormie* et dans certaines autres sculptures, telles *Prométhée* et *Mademoiselle Pogany,* on peut affirmer que l'arrête du nez, même si elle ne se distingue que par une faible dénivellation de la surface polie de l'ovale, devient l'élément le plus proéminent de la tête, la médiane qui divise celle-ci en deux parties symétriques. La tête des figurines cycladiques révèle une structure quasi similaire, dans la plupart des cas les yeux et la bouche s'éclipsent complètement. Tout comme la *Muse endormie* s'inscrit dans un ovale parfait, les têtes des figurines cycladiques rappellent, elles aussi, diverses formes géométriques: le triangle, l'ovale... Cependant, la majeure partie de celles-ci est « en forme de lyre » (lyre-shaped), forme qui, somme toute, n'est qu'un dérivé de l'ovale ou inversement. Ainsi chaque créateur cherche-t-il, de son côté, à signifier le thème par les contours les plus élémentaires, évitant tout attribut secondaire ou fortuit, négligeant toute expression, tout détail physionomique individuels, et parvient-il à trouver cette forme très simple qui recèle tout un uni-

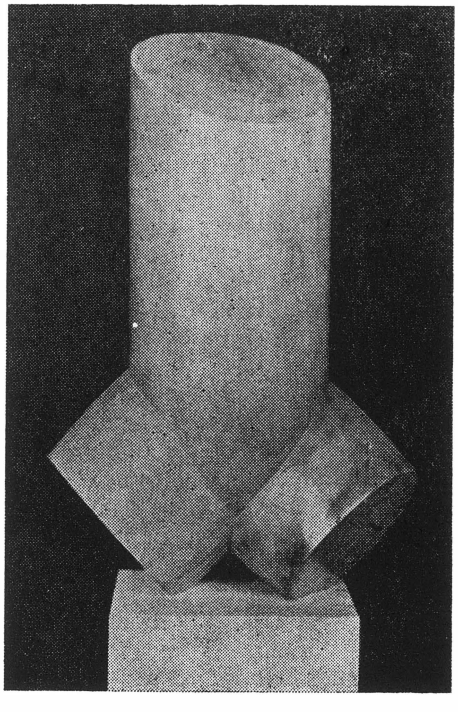
vers spirituel et une pensée mythique et dont Carola Giedion-Welcker a pu écrire: « Cette simplicité-là est celle de l'idole, voire du symbole. » Cette forme originale, car l'œuf est la forme primordiale dans de nombreux mythes, ne doit donc pas être considérée d'un seul point de vue esthétique. Les idoles cycladiques n'étaient pas — on vient de l'affirmer — des œuvres d'art destinées à la contemplation, mais possédaient un pouvoir magique aussi bien dans ce monde que dans l'au-delà. Il est probable — Zervos y a insisté — qu'elles ne jouaient pas seulement un rôle lors des rites funéraires, mais encore dans la vie quotidienne des insulaires. Ce pouvoir magique inhérent à certaines sculptures archaïques et « primitives », mais totalement absent de toute œuvre académique, Brancusi a voulu le conférer à ses propres créations: « Une sculpture bien faite, disait-il, doit avoir le don de guérir celui qui la regarde. » Et c'est ici qu'intervient le sens du toucher, capital dans l'œuvre de Brancusi, qui permet de concevoir la présence de la forme autrement que par le regard et de faire participer à la reconnaissance de l'œuvre d'art une certaine sensation tactile.

Des sculptures dont on ne parle guère souvent, dont on néglige la plupart du temps de pousser l'analyse, sont les *Torses* de Brancusi. Ceux-ci forment cependant une part non négligeable de l'œuvre du sculpteur. Et l'on pourrait affirmer sans hésiter que, abstraction faite des dimensions respectives, il existe une affinité entre certains *Torses* brancusiens, et plus particulièrement le *Torse de femme* en onyx, de 1918, et le rendement du corps de certaines idoles. Il faut noter toutefois que, contrairement aux figurines cycladiques dont la région pubienne est presque toujours pourvue d'une incision triangulaire, les *Torses* de Brancusi, y compris les différentes versions du *Torse d'un Jeune Homme*, sont dépourvus de l'indication du sexe. Et c'est ici qu'intervient, à notre avis, le génie de l'artiste roumain. En effet, il suffit pour s'en rendre compte d'analyser les matériaux utilisés pour les différentes sculptures. Ce que les Cycladiques avaient du mal a concevoir, c'est-à-dire une nette distinction entre leurs idoles féminines et leurs figurines masculines, Brancusi y parvient aisément rien que par le choix du matériau: le bois et le bronze pour les torses masculins, le marbre et surtout l'onyx pour les torses féminins. Il faut insister ici sur le fait que sauf pour une version de la *Sculpture pour un aveugle* de 1925, Brancusi n'a employé l'onyx que pour les quatre torses féminins. Il nous paraît évident que, abstraction faite pour l'instant de la structure générale de la sculpture, la translucidité de l'onyx ne pouvait s'imposer pour la réalisation des torses masculins qui devaient symboliser l'énergie, la vigueur et la force d'un jeune homme. On constate un phénomène analogue dans la sculpture en bois intitulée *Adam et Eve :* Eve, symbolisant le réveil de la nature, l'éclosion d'une fleur, a été taillée dans le bois d'un châtaignier, tandis que pour Adam, épuisé par le labeur de la terre, le sculpteur a préféré celui d'un vieux chêne.

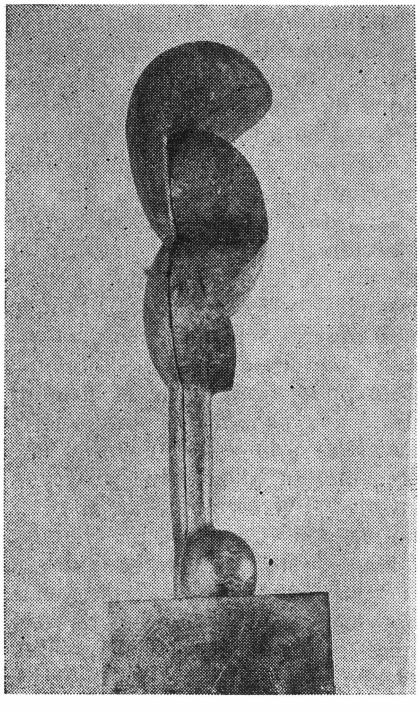
Il existe, dans les Cyclades et ailleurs, des statuettes schématiques appelées souvent « idoles en forme de violon ». Elles sont l'aboutissement final d'une schématisation poussée à l'extrême, quoiqu'on ignore où les placer du point de vue chronologique. On en connaît de nombreuses variantes,

aussi bien du point de vue de la structure que de celui de la dimension. Les indications discrètes des seins et du sexe disparaissent complètement; par contre, l'artiste met l'accent sur le buste et les hanches, alors que la tête et le cou s'unissent en une seule excroissance étirée en hauteur. La figure de la déesse-mère est ainsi réduite au pur signe; on pense généralement que son acceptation était à tel point universelle qu'un symbole, fût-il des plus simples, suffisait à évoquer son image. Ne pourrait-on pas dire que Brancusi a tenté, en sculptant les *Torses d'une Jeune Fille*, une simple forme ovoïdale dont la courbure n'est interrompue qu'à son sommet, de créer à son tour un signe se situant cette fois en dehors du temps et d'un contexte social déterminé ? Le concept de la fertilité revêt une forme nouvelle: les attributs sexuels n'y trouvent plus leur place, mais cet œuf qui n'est pas encore arrivé à sa forme définitive, à son ultime stade de développement, n'est-il pas le signe d'un processus qui est en train de se faire ? La sculpture n'est pas un symbole de la fertilité, mais figure l'essence d'une jeune fille dont la maturité n'est annoncée que pour une période future. Brancusi n'a pu arriver à une forme plus naturaliste; l'idéal qu'il se proposait d'atteindre, l'essence des êtres et des choses étant en flagrante opposition avec l'idéal de la beauté classique prôné par l'Académie des Beaux-Arts. Voilà pourquoi

Torse



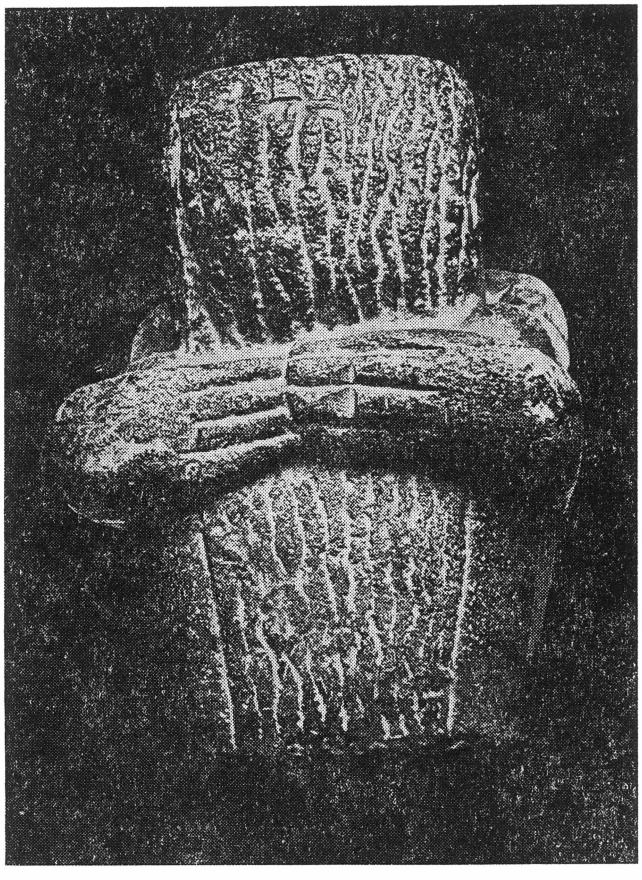
Ève



les différentes parties du corps humain sont soumises à un degré de stylisation au point de les rendre méconnaissables pour un spectateur non averti, parce que leur figuration voilerait l'aspect primordial de cette œuvre dont on pourrait dire qu'elle arrive à nous faire saisir cette différence fondamentale qui existe entre le corps et le caractère d'une jeune fille et ceux d'un jeune homme. Les Cycladiques n'ont pas réussi à formuler cette différence; peut-être l'élément matriarcal jouissait-il d'une telle faveur chez les insulaires que ceux-ci ne se sont attaqués que très rarement à la figuration de l'élément masculin. L'utilisation d'un matériau unique et le recours à une figure géométrique de base analogue à celle des idoles féminines n'ont guère favorisé la différenciation des sexes. Mais si Brancusi la refusait, les Cycladiques ignoraient cette beauté classique qui était d'abord l'apanage d'une seule société avant de devenir une véritable institution des académies occidentales.

Le Baiser, et plus particulièrement la version du cimetière Montparnasse à Paris, est l'une de ces sculptures dont Ionel Jianou a pu décrire que « tout est d'une pureté absolue dans cette statue qui rappelle les idoles primitives ». Certes, d'un côté purement formel, de nombreux points communs existent entre cette sculpture et certaines idoles des Cyclades: subordination du thème à une forme géométrique, comme si le sujet devait faire des concessions à la matière, disposition parallèle des bras, absence de traits individuels, absence de toute volonté d'action, sujet plutôt incisé que traité en relief, etc. Ce qu'il faudra relever surtout, c'est une parenté de la structure entre *le Baiser* du cimetière Montparnasse et certaines idoles des îles cycladiques. Ainsi, en nous conférant à notre schéma, nous constatons que les deux œuvres sont quasi symétriques par rapport à une médiane verticale; de même en traçant une autre médiane horizontale, peut-on distinguer dans les deux cas une disposition similaire des différents registres supérieurs et inférieurs. Ici comme ailleurs nul indice ne prouve cependant qu'il s'agit d'une influence de l'art archaïque sur l'œuvre du sculpteur roumain.

Mais les vrais problèmes surgissent lorsqu'il faut trouver une interprétation du *Baiser*, et c'est sur ce point que les opinions des plus éminents critiques divergent. Nous ne croyons pas que le critique américain Sidney Geist a raison lorsqu'il déclare que *le Baiser* reflète un événement de la vie privée de l'artiste et nous ne voyons pas comment il a pu reconnaître dans le personnage masculin de cette sculpture les traits personnels de Brancusi. Nous ne pensons pas non plus, tel que l'affirment entre autres David Lewis et Carola Giedion-Welcker, que *le Baiser* doit être interprété comme un symbole de la survivance de l'amour au-delà de la mort, parce qu'il existe au moins une version antérieure à celle du cimetière Montparnasse, *le Baiser* du Musée de Craiova, qui n'était pas conçue comme un monument funéraire; il en est de même de l'explication fournie par Petru Comarnesco qui voit comme origine possible du *Baiser* une légende indo-européenne, celle des arbres entrelacés, et qui se rattache à un rite funéraire roumain. Cette théorie est réfutée par le fait que Mademoiselle Pogany a vu la sculpture dans l'atelier de Brancusi en juillet 1910, alors que Tanosa Gassevskaia, la défunte à qui plus tard cette œuvre sera destinée, mourut seulement le 5 décembre 1910 et fut

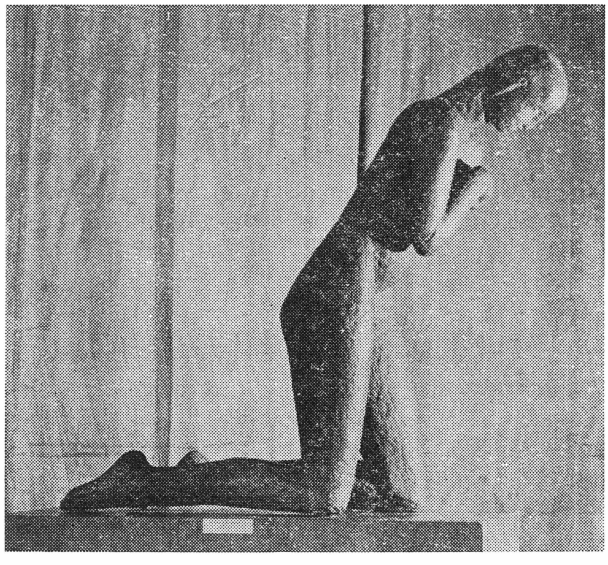


Le Baiser

enterrée le 12 décembre. Nous ne pensons pas non plus que les premières versions du *Baiser*, dont celle du cimetière Montparnasse, puissent être un symbole de la fraternité de tous les hommes sur terre, signification que le même motif n'a pu prendre que sur *la Porte du Baiser* de l'ensemble monumental de Tîrgu Jiu et sur la *Borne* de 1945 face aux bouleversements politiques qui s'étaient produits dans les années trente dans de nombreux pays européens.

Dans sa monographie sur Brancusi, Ionel Jianou écrit: « Si *La Prière* exprimait un sentiment, *Le Baiser* incarne une idée: le principe de la dualité qui engendre la vie. L'artiste ne s'est plus arrêté à un cas particulier, il n'a plus voulu représenter la forme sous laquelle se manifeste un sentiment, ni son degré d'intensité. Il a évoqué une loi éternelle qui régit la source même de la vie. » Voilà donc *le Baiser* détaché de son contexte funéraire, le sujet comme symbole d'une vérité première, comme principe de base de toute création. Certains peuples du Proche-Orient, tels les Egyptiens et les Hittites, ont produit

des sculptures incarnant les deux principes opposés, masculin et féminin. Mais il n'existe pratiquement pas d'idoles doubles dans les Cyclades; il serait hasardeux de vouloir découvrir dans les quelques rares statuettes masculines une incarnation du principe opposé. *Le Baiser* n'ayant pas été conçu dès le début comme un monument funéraire, il n'y a pas de doute que des éléments mythiques n'aient joué lors de la réalisation de ce couple. En effet on ne comprend vraiment pas pourquoi à une époque où les œuvres de Brancusi se réfèrent le plus souvent aux actes rituels et aux croyances mythiques, comme c'est le cas pour *la Prière* et *la Sagesse de la Terre*, *le Baiser* serait la seule sculpture de ce groupe à receler une signification profane. *Le Baiser* ne représente



La Prière

pas un acte passager; on sent que ce couple est lié en dehors du temps, on n'y trouve pas cette passion passagère qui caractérise la sculpture du même nom de Rodin. Tout comme les idoles cycladiques, l'œuvre ne figure rien de personnel; ce n'est qu'un signe éternellement présent de la création de la vie. Il n'est pas étonnant que la version de 1910 ait trouvé sa place définitive sur une stèle du cimetière Montparnasse: la déesse-mère cycladique qui incarnait la création de la vie sur terre n'a-t-elle pas, elle aussi, accompagné le défunt dans sa dernière demeure? *Le Baiser* est beaucoup plus qu'un symbole du « triomphe de l'amour sur la mort », comme on l'a maintes fois répété. C'est l'annihilation de la mort par la présence d'un symbole éternel de la création.

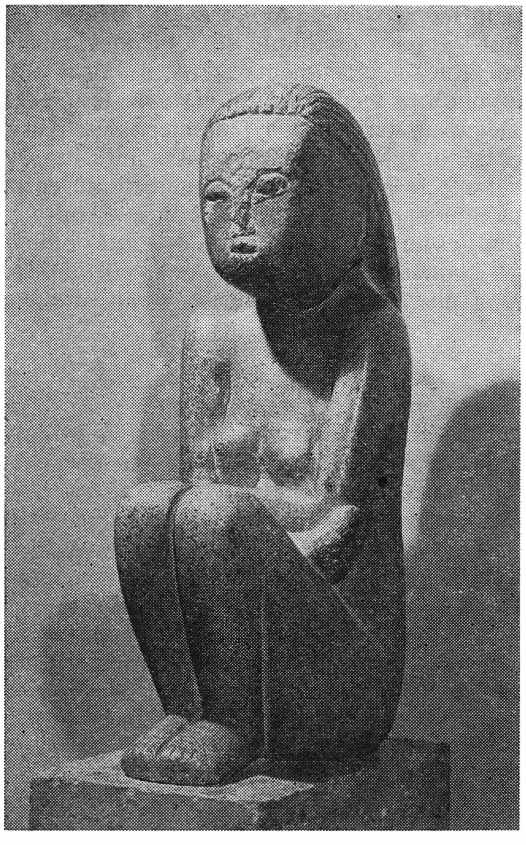
Une dernière œuvre que nous allons évoquer dans ce contexte est *la Sagesse de la Terre ;* c'est d'ailleurs l'une des rares sculptures brancusiennes qui semblent provenir d'un site archéologique. Carola Giedion-Welcker écrit dans sa monographie que « la disposition parallèle des bras au-dessous de la poitrine rappelle un motif analogue dans les idoles des Cyclades et les déesses

préhistoriques de la fécondité». D'un point de vue formel cette disposition parallèle des bras semble cependant le seul élément commun entre *la Sagesse de la Terre* et les idoles. On connaît plusieurs figurines « assises» dans l'archipel égéen, mais nous n'avons trouvé aucun exemple d'une statuette se trouvant dans une position accroupie.

Bien que de nombreuses assertions sur la signification de cette œuvre se retrouvent chez les différents auteurs, nous estimons que la position accroupie, telle qu'elle apparaît aussi dans certaines représentations d'ancêtres, tire son origine, comme l'affirme A. Lommel, d'une imitation de la position fœtale du cadavre dans la tombe chez de nombreux peuples où domine l'agriculture. Cette position fœtale ne prouverait nullement, tel que le prétend encore Doumas, la crainte des mortels devant un retour du défunt dans le monde des vivants, mais refléterait la croyance de ces derniers dans un au-delà dans lequel le mort accédera d'autant plus aisément que la position de ses membres dans la tombe se rapproche de la position dans laquelle il se trouvait au moment de sa naissance.

Cependant le vrai problème n'est pas de savoir si la position de *la Sagesse* est calquée sur celle des statues d'ancêtres accroupis. Nous avons déjà affirmé que la représentation de la déesse-mère cycladique se situait au niveau du pur signe; c'est probablement d'une façon analogue qu'il faut considérer *la Sagesse de la Terre*, comme une espèce de symbole faisant partie d'un univers mythique. Mais il ne s'agirait plus dans ce cas du mythe particulier d'un pays ou d'une société déterminée, mais d'un mythe atemporel dont la valeur et la signification se situeraient en dehors d'une époque historique délimitée.

En fait, *la Sagesse* présente beaucoup plus de subtilités qu'une première approche ne laisse supposer. Constantin Noica a été le premier auteur à découvrir dans cette sculpture « une subtile dissymétrie qui n'a été remarquée ni par le spectateur habituel, ni même par les critiques d'art». L'absence de l'oreille du côté droit, les dimensions plus réduites de la pupille de l'œil droit par rapport à celle de l'œil gauche, l'abondance de la chevelure du côté gauche, toutes ces particularités trahissent une dissymétrie intentionnelle de la part du sculpteur. Noica poursuit: «Non seulement la différence de niveaux des deux côtés et on dirait presque leur contraste n'entame pas l'identité de l'être sculpté, mais celle-ci est si bien assurée que nombre de types humains et d'idoles peuvent s'en réclamer comme d'un archétype.» Parmi les exemples qui suivent Noica mentionne également les figurines cycladiques. Or, nous n'ignorons pas que l'idée même de la mère originelle recèle une certaine ambivalence et que le côté créateur et le côté destructeur s'unissent souvent dans la même figure. Cette ambivalence apparaît de façon manifeste dans une sculpture dont la dissymétrie ne saurait être mise en cause: c'est le visage de *la Sagesse* qui réunit ces deux aspects contraires. La dissymétrie apparente de cette œuvre s'oppose cependant à la stricte ordonnance géométrique des idoles cycladiques qui sont conçues la plupart du temps d'une façon rigoureusement symétrique. Cette symétrie accentue l'absence de toute volonté d'action de ces figurines, caractéristique qu'elles possèdent en commun avec *la Sagesse de la Terre*. «Aucun indice d'action ou de volonté d'agir n'existe dans cette figure



La Sagesse de la terre

accroupie, dont la plante des pieds adhère solidement au sol», écrit Noica. Les idoles dégagent le même calme et la même sérénité: leur action créatrice et destructrice a revêtu la forme d'un processus éternel, elles ne sont là que pour signifier ce processus. Si Carola Giedion-Welcker a pu écrire que les figures accroupies de Brancusi sont « tributaires encore du folklore roumain», il faut ajouter que *la Sagesse de la Terre* est davantage une œuvre de synthèse qu'une traduction pure et simple d'un thème mythologique.

★

Brancusi avait tourné le dos à l'art officiel de son temps; il était par là même l'un des premiers à préparer le terrain pour l'avènement de l'art contemporain. La forme parfaite à laquelle il aspirait, il la cherchait dans les mythes, et principalement dans les mythes de sa patrie roumaine. Mais il ne saurait être mis en doute que certains de ces mythes avaient vu le jour à des époques fort reculées, qu'ils étaient passés d'une région à une autre lors des

migrations des peuples et qu'ils avaient même subi de nombreuses transformations au cours des millénaires. En fait l'univers mythique des Cyclades, même si on en connaît fort peu de choses faute de documents écrits, devait-il être tributaire des mythes de certaines populations méditerranéennes avec lesquelles les habitants des îles grecques entretenaient des relations commerciales. Aussi faut-il voir dans les idoles cycladiques non point une source d'inspiration du sculpteur roumain, mais plutôt l'exemple le plus flagrant d'une affinité entre deux œuvres se réclamant du même univers mythique. Et André Malraux n'a-t-il pas raison lorsqu'il écrit: « Nous connaissons les limites de toute comparaison entre notre art et les arts des hautes époques; du moins celle-ci nous montre-t-elle un processus de création plus clairement que ne ferait aucune analyse » ?

Principaux ouvrages cités dans le texte: BERGER, Max, *Constantin Brancusi ou le sculpteur des mythes*, in: « *Preuves* », No. 76, juin 1957. ● DOUMAS, Christos, *The N. P. Goulandris Collection of Early Cycladic Art*, Athènes, 1968. ● ELIADE, Mircea, *Images et symboles*, Paris, Gallimard, 1976. ● GEIST, Sidney, *Brancusi. The sculpture and drawings*, New York, Harry N. Abrams, 1975. ● GIEDION-WELCKER, Carola, *Constantin Brancusi*, Neuchâtel, Editions du Griffon, 1959. ● JIANOU, Ionel et NOICA, Constantin, *Introduction à la sculpture de Brancusi*, Paris, Arted, 1976. ● LAUDE, Jean, *La sculpture en 1913*, in: *L'année 1913. Les formes esthétiques de l'œuvre d'art à la veille de la première guerre mondiale*, Tome I, Paris, Editions Klincksieck, 1971. ● LEWIS, David, *Constantin Brancusi*, Londres, Academy Editions, 1974. ● PASSUTH, Krisztina, *Gehört Brancusi zur Avantgarde ?*, in: *Catalogue de l'exposition Brancusi*, Duisburg, Wilhelm-Lehmbruck-Museum, 1976. ● ZERVOS, Christian, *L'Art des Cyclades du début à la fin de l'Age du Bronze, 2500—1100 avant notre ère*, Paris, Editions « Cahiers d'Art », 1957.

LA CULTURE ROUMAINE AU JAPON

L'auteur de cet article, le critique, traducteur et publiciste HARUYA SUMIYA *est licencié de l'Université de Tokyo. Il s'est spécialisé en langue et littérature roumaines sous la direction du professeur Atsushi Naono avec lequel il a récemment traduit un volume de* Contes roumains. *En 1975 il a fait un voyage en Roumanie où il a également suivi les cours d'été de langue, littérature et histoire du peuple roumain organisés par l'Université de Bucarest.*

Avant la seconde guerre mondiale, on savait très peu de choses au Japon de la culture roumaine. Cependant, à l'heure actuelle, la situation est plus favorable et suit une évolution ascendante. Aussi bien des justifications existent, pour le passé de même que pour l'étape actuelle.

Le Japon connaît une longue tradition littéraire car dès le VIIIe siècle une vaste anthologie de poésie y a été établie, comprenant plus de quatre mille poèmes dont la plupart sont des *Tanka*, au rythme caractéristique 5/7/5/7/7, et dont d'autres, les *Manyoshu*, sont récités aujourd'hui encore dans les écoles primaires; toutefois, jusqu'au XVIIIe siècle les Japonais ignoraient presque totalement les autres littératures étrangères, la littérature chinoise et celle indienne excepté.

Après la révolution Meiji, en 1868, lorsque le Japon s'est engagé dans la voie de la modernisation suivant le modèle occidental, la littérature européenne y a été très rapidement introduite. En l'espace de quelques décennies bien des œuvres importantes appartenant aux littératures anglaise, française, allemande et russe ont été publiées en version japonaise. A partir des années '20, de nombreuses collections de littérature universelle ont été entreprises et rééditées plusieurs fois par différentes maisons d'édition. On a également imprimé des séries d'œuvres complètes de grands écrivains tels que Shakespeare, T. S. Eliot, Racine, Paul Valéry, Gœthe, R. M. Rilke et autres. Les nouveaux mouvements littéraires eux aussi ont été rapidement connus dans l'espace nippon. Après la seconde guerre mondiale, la littérature américaine trouve une large audience auprès des lecteurs japonais et la littérature des pays du Tiers Monde commence également à attirer l'attention. Il reste toutefois, en Europe même, quelques pays dont la littérature est très peu connue par les lecteurs japonais, état de choses auquel on essais actuellement de remédier.

La Roumanie était pour le peuple japonais l'un des pays européens les moins connus, moins encore que la Pologne, ou la Tchécoslovaquie qui, avec Frédéric Chopin et Henryk Sienkiewicz, avec Bedrich Smetana et Karel Capek occupent une position meilleure. Et les lecteurs japonais ignorent tout d'Eminescu ou de Sadoveanu.

Les amis japonais de la Roumanie n'acceptent pas une telle situation et souhaitent resserrer les liens culturels entre les peuples roumain et japonais. Un mouvement plus ample en ce sens a commencé vers 1956 lorsque Shiro Suzuki, journaliste de renom de la Kyodo Press, a fondé l'Association d'amitié Japon-Roumanie. Parmi ses diverses initiatives et activités, il est juste de mentionner en premier lieu les cours de langue roumaine pour les citoyens japonais. L'année passée on a fêté le quinzième anniversaire de ces cours où, jusqu'à cette date, plus de 400 personnes avaient appris le roumain avec des enseignants compétents parmi lesquels il nous faut citer les noms de Taytana Nomuro, Harumi Tanaka, Michiko Yodo, Atsushi Naono et de Kazuko Baisho. Du fait que le roumain n'est enseigné dans presque aucune université japonaise, le rôle de ces cours est particulièrement important.

Le secrétaire général de l'Association, Shiro Suzuki, a visité à plusieurs reprises la Roumanie et a publié de nombreux articles et livres sur ce pays, tels que: *la Roumanie d'aujourd'hui* (1963), *Invitation en Roumanie* (1966) et *La Roumanie* (1969) qui ont paru sous l'égide de l'Association. Dans le livre *La Roumanie, vie politique et sociale* (Jiji Press, 1972), le même enthousiaste Shiro Suzuki brosse un ample tableau de la vie sociale, politique et économique, de la politique étrangère et de l'histoire de ce pays. On trouve aussi à la fin du livre une bibliographie utile de 100 personnalités représentatives pour la Roumanie contemporaine.

Il convient de souligner également que Shiro Suzuki a traduit d'après une version anglaise, en collaboration avec son fils, Manabu Suzuki, *L'Histoire du peuple roumain* d'Andrei Oţetea (Editions Kohunsha, 1977). En fait, en tant que secrétaire général, Shiro Suzuki dirige toute l'activité de l'association qui entretient de bonnes relations avec l'Institut pour les relations culturelles avec l'étranger de Bucarest.

Comme nous l'avons mentionné, presque aucun livre concernant la langue et la littérature roumaines n'avait été publié au Japon avant la seconde guerre mondiale à l'exception, en 1940, du *Dictionnaire roumano-japonais* de Radu Flondor, rédigé surtout pour les Roumains et dont presque tous les exemplaires avait été expédiés vers la Roumanie. Malheureusement ceux-ci ne sont pas arrivés à destination car le bateau qui les transportait avait été coulé par un sous-marin dans l'Océan Indien. Près de trente ans après ce triste épisode, la langue et la littérature roumaines ont trouvé au Japon un excellent propagateur dans la personne de Atsushi Naono, professeur à l'Université de Tokyo. Après avoir achevé ses études à la faculté de langue et de littérature françaises de l'Université de Tokyo et suivi des cours de langues et littératures slaves au cours de doctorat de l'Université de Ritotsubashi, il a étudié la langue et la littérature roumaines à l'Université de Bucarest de 1957 à 1965. De retour au Japon, le professeur Naono a rédigé une *Introduction à la grammaire de la langue roumaine* (Editions Daigakushorin, 1967), *Petit Dictionnaire roumano-japonais* (Editions Daigashorin, 1976) et *Cours de langue roumaine* (Editions Hakusuisha, 1977). Ce dernier est accompagné d'une cassette contenant des textes enregistrés, lus par l'ac-

teur Ion Lucian, qui se trouvait justement en tournée au Japon. Les Japonais ont ainsi la possibilité d'apprendre le roumain directement et non plus par l'intermédiaire de l'anglais ou du français. Le professeur Naono déploie aussi une remarquable activité dans le domaine de la littérature. En dehors d'une série de textes sur la littérature et la culture roumaines, écrits pour quelques encyclopédies, il a également traduit des livres roumains. Ainsi, par *Nu-pieds* de Zaharia Stancu (Editions Kobunsha, 1971) il a aidé les lecteurs japonais à connaître, tant soit peu, le charme de la littérature roumaine contemporaine. Par le recueil de nouvelles roumaines *Une fourrure de prix* (Editions Kobunsha, 1974) qui contient des traductions des œuvres de I.L. Caragiale, Gala Galaction, M. Sadoveanu, Tudor Arghezi, Alexandru Sahia, Geo Bogza, Francisc Munteanu, Fănuş Neagu, Sorin Titel, Dominic Stanca et qui est accompagné d'un commentaire sur l'histoire de la narration roumaine depuis Neculce (XVIIIe siècle) jusqu'à nos jours, il a fait connaître également ce domaine. C'est toujours lui qui, l'année passée, a présenté Mircea Eliade comme prosateur, dans un volume paru aux Editions Hosei Daigaku Shuppanhyoku. Une critique publiée par le journal « *Asahi* » a hautement apprécié cette traduction qui réussit à transposer le charme et la profondeur de la littérature roumaine en des expressions japonaises appropriées.

Par l'intermédiaire de ces traductions réalisées par le professeur Naono ainsi que par celle du roman *La Révolte* de Liviu Rebreanu (traduction de Yodo Michiko, Editions Shin Nippon Shuppasha, 1967), les lecteurs japonais ont fait connaissance pour la première fois avec les œuvres représentatives de la littérature roumaine (chaque volume a été publié en 2 à 3 milliers d'exemplaires). A ceci vient s'ajouter une *Anthologie de contes roumains* qui en contient plus d'une vingtaine (plus quelques récits amusants) recueillis, adaptés ou employés comme source d'inspiration pendant la période de 1862 à 1973. Le recueil est composé et traduit par le professeur Naono en collaboration avec l'auteur du présent article, son élève, qui travaille aussi à d'autres traductions.

Dans d'autres domaines culturels encore, tels que l'art, la musique, l'artisanat, la géographie et la philosophie, on constate la présence d'autres Japonais dont l'activité mérite d'être signalée et dont nous parlerons peut-être à une autre occasion.

Récemment encore, pour les Japonais, l'Europe signifiait surtout l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Aujourd'hui la culture des pays développés de l'Occident ne représente plus pour eux le seul périmètre d'intérêt ni le seul critère de valeur. On commence à comprendre que chaque peuple, chaque culture ont leur valeurs propres et spécifiques. Nous sommes convaincus que la Roumanie, avec sa glorieuse histoire, sa lutte significative pour sa propre conservation, sa culture spécifique et pleine de vigueur est à même de toucher elle aussi l'âme du peuple japonais.

A l'heure actuelle, les résultats de nos efforts ne sont peut-être pas encore assez amples mais ils ont prouvé que la « roumanologie » a déjà une

base solide au Japon, car on y voit s'accroître constamment le nombre de ceux qui s'occupent de l'étude de la langue, de la littérature, de la culture et de la civilisation roumaines de même qu'on voit aussi augmenter la qualité de leurs œuvres. C'est pourquoi nous sommes persuadés que la préoccupation pour la culture roumaine se développera et s'épanouira dès l'avenir le plus proche.

HARUYA SUMIYA

LA COLLABORATION CULTURELLE ROUMANO-HELLÈNE

Au mois de juillet de cette année, un grand représentant de la littérature grecque d'aujourd'hui, M. JEAN P. COUTSOCHERAS *a visité notre pays en qualité d'invité de l'Union des Ecrivains de Roumanie. L'éminent poète, accompagné de confrères non moins célèbres — le prosateur* Yannis Manglis *et le poète Kostas Assimakopoulos, tous deux présents à la table ronde organisée par la* « Revue Roumaine » *— et dont les débats seront publiés dans un prochain numéro — a été interviewé séparément. Ce n'est pas qu'il eût désiré une telle « séparation », mais que, plus que ses deux confrères, M. Coutsocheras était appelé à Athènes par de nombreuses obligations, strictement marquées dans son agenda. Le poète Jean P. Coutsocheras est membre du Parlement de la République Hellène, membre du Conseil de l'Europe, l'un des dirigeants du Mouvement Socialiste Panhellène (PASOK) et l'un des artisans enthousiastes de la Convention de coopération culturelle roumano-hellène. L'auteur de nombreux volumes de vers d'où émane un humanisme généreux et profond, et qui soutient avec de puissants arguments esthétiques la nécessité du* lyrisme social *— la poésie étant, dans son esprit, un véhicule supérieur de la communication dans la cité et le monde en général — porte donc dans sa personnalité artistique la marque du dévouement à une noble cause. Le poète grec est l'adepte fervent d'une collaboration ouverte dans le domaine des arts et de la littérature, entre les écrivains et les artistes du monde entier. C'est pourquoi l'interview a largement mis en évidence la contribution toujours plus importante des hommes de culture à l'ample dialogue commencé et consolidé par les leaders politiques des deux pays, à l'occasion des rencontres et des visites à divers niveaux, y compris — et en premier lieu — celles au sommet. Visites, dialogues, entrevues qui, de l'avis du poète et du parlementaire Coutsocheras, ont un rôle de première importance dans le processus d'édification d'un nouvel ordre international, où le facteur culturel est appelé à jouer un rôle essentiel.*

CONSTANTIN CRIȘAN (de la part de la « *Revue Roumaine* »). Etant donné la personnalité du poète Coutsocheras, traduit en bien de langues, y compris le roumain, et tenant compte du fait que vous êtes également l'un des animateurs importants de la collaboration culturelle roumano-hellène, ma première question portera sur la diffusion des arts et de la littérature roumains dans la Grèce d'aujourd'hui. Quel est, à votre avis, le stade actuel de la diffusion ainsi que de la connaissance de la littérature et des arts roumains en Grèce, et quelles sont les perspectives concrètes, les coordonnées futures de ce phénomène?

JEAN P. COUTSOCHERAS: Les relations culturelles entre nos pays ne datent pas d'hier. Cependant, pour nous limiter à la situation actuelle, il faut dire, avant tout, que la connaissance de l'art roumain, de la culture et de la littérature roumaines, bien que bonne, pourrait être meilleure. J'affirme cela en pensant au niveau intellectuel élevé qui existe bien réellement dans la Roumanie contemporaine. Voilà pourquoi je considère qu'en vertu de la convention culturelle et scientifique conclue entre la Roumanie et la Grèce, et par la collaboration considérablement intensifiée ces derniers temps, entre les organisations culturelles de nos deux pays — la diffusion de la littérature et de l'art roumains en Grèce prendra de plus en plus de l'ampleur. A ce sujet, je pense qu'il serait peut-être utile pour vos lecteurs de rappeler — comme je l'ai déjà dit à l'occasion des réunions organisées par l'Union des Ecrivains et des discussions avec les membres de la direction du PEN-Club roumain — qu'on est convenu encore une fois à notre grande satisfaction sur les « canaux » de développement de la collaboration roumano-hellène et de réalisation de ces desiderata qui sont:

1. l'échange de visites entre les hommes de lettres et d'art roumains et grecs, et leur participation à des congrès, des conférences, des colloques, etc.;

2. l'intensification de l'activité de traduction et de publication d'œuvres littéraires, dans les deux pays;

3. l'attribution de bourses et la stimulation des étudiants et des diplômés universitaires en vue de la recherche littéraire et artistique;

4. le redoublement d'efforts en vue du développement toujours plus intense de la collaboration culturelle roumano-hellène, et interbalkanique en général, collaboration qui doit devenir exemplaire à l'échelle internationale.

Voilà donc quelques jalons, quelques coordonnées concrètes — dont le caractère officiel ne diminue en rien la cordialité — qui caractérisent la collaboration fructueuse, dans le domaine culturel et scientifique, entre la Grèce et la Roumanie.

C. CRIȘAN: Comme écrivain, comme homme politique aussi, vous avez pu souvent constater sur le vif dans quelle mesure la culture devient un facteur réel de participation au développement des relations entre les nations. Estimez-vous que le facteur culturel puisse constituer aussi une contribution à la création d'un nouvel ordre international?

JEAN P. COUTSOCHERAS: Je crois profondément à l'efficacité de la culture, considérée comme l'élément le plus pacifique d'un dialogue

international, car c'est par elle que les hommes *s'entredécouvrent*, se connaissent mieux les uns les autres, se rendent compte qu'ils ont, au fond, les mêmes joies, les mêmes souffrances, les mêmes problèmes, les mêmes espérances et — bien souvent — le même destin. . . Ils apprennent ainsi à aimer. Un livre, un bon livre, vaut, peut-être, plus qu'un traité. La poésie, particulièrement, par ses résonances spirituelles, parvient à gagner les cœurs plus facilement que la raison. C'est là un *ancien* ordre de choses; pourquoi cet *ordre* ne serait-il pas aussi *nouveau ? !*

C. CRIȘAN: Je suis un peu surpris d'apprendre, M. Coutsocheras, que, malgré les nombreux amis et connaissances que vous avez dans notre pays, — et l'on s'en est parfaitement rendu compte à l'occasion des réunions organisées par l'Union des Ecrivains, à Bucarest — vous vous trouviez, en fait, pour la première fois en Roumanie. Une ancienne sentence, formulée, me semble-t-il, par Mme de Sévigné, dit que « les premières impressions sont toujours les meilleures ». Pourriez-vous l'invoquer aussi à propos de cette première visite en Roumanie?

JEAN P. COUTSOCHERAS: Eh bien, la première impression — c'est du moins mon cas — a été émouvante et fondamentale; tout d'abord, j'ai éprouvé le sentiment d'une affinité profonde avec les gens de Roumanie, disons avec l'homme de la rue. Je me suis découvert surtout des affinités avec mes confrères et mes collègues, les écrivains, les gens de lettres roumains, que je tiens en haute estime. Mais pour descendre davantage — ou peut-être remonter sur l'échelle de la vérité, il me faut bien reconnaître que, bien que ce soit ma première visite en Roumanie, mes sentiments envers ce pays s'étaient formés dès ma première jeunesse. Plus exactement, du temps de l'alliance conclue entre nos deux pays — alliance qui devait servir la noble cause de la liberté et de la libération — quand, à chaque nouvelle victoire, je courais dans les rues avec d'autres garçons de mon âge en agitant avec fierté les drapeaux: l'un *grec*, l'autre *roumain*. J'allais faire, plus tard, la connaissance inoubliable de la camaraderie gréco-roumaine en tant qu'étudiant parisien, au Quartier Latin. Et alors, mes camarades roumains de Paris chantaient, mieux que moi, je dois bien l'avouer, des chansons grecques. Plus tard, à Athènes, j'ai fait, d'un important fragment de mon âme, un socle pour le développement de relations entre nos peuples, en tant que membre, à cette époque, du Comité exécutif de la Ligue grecque pour le mouvement interbalkanique, époque où la Ligue roumaine et la Ligue grecque coopéraient très étroitement. C'est alors que — jeune encore, j'ai eu la chance de connaître de près la figure majestueuse et inoubliable de Nicolae Iorga.

Actuellement, en tant que président du PEN-Club de Grèce, je joins mes efforts à ceux de nombreux collègues roumains, pour intensifier la collaboration culturelle entre nos pays, tant au niveau interbalkanique qu'à l'échelle internationale. Comme vous voyez, bien que je n'aie pas mis les pieds auparavant dans votre beau pays, mes pensées et mes sentiments vous appartenaient déjà depuis longtemps. Je m'attendais à découvrir ici des amis et — pour être sincère, j'y ai fait une découverte bien plus importante: j'ai trouvé des *amis-frères*.

❋ *Théâtre*

VIEILLESSE RESPECTABLE— JEUNESSE PLEINE D'ESPOIRS

Lorsque les premiers acteurs professionnels firent leur apparition en 1753 à Sibiu et Timişoara, acceptés à contrecœur par les magistrats de ces villes, ceux-ci ne pouvaient guère soupçonner que deux cents ans plus tard très exactement, en 1953, l'Etat de ce peuple roumain qui, en Transylvanie et dans le Banat, n'avait été que toléré sous le gouvernement des Habsbourg malgré son caractère majoritaire, allait fonder à Timişoara une scène de langue allemande, à laquelle, trois ans plus tard à peine allait s'en ajouter une autre à Sibiu. Aussi étrange que ceci puisse paraître à des lecteurs non avertis, l'existence de ces théâtres ne l'est pas moins: ce sont les seules scènes allemandes en dehors de l'aire de la langue allemande à être subventionnées par l'Etat, pour contribuer, aux côtés d'autres institutions de culture: presse, radio et télévision, au développement culturel des citoyens de nationalité allemande de Roumanie. Et le meilleur témoignage qu'il ne s'agit pas là d'un simple acte de tolérance mais d'un digne d'estime de la part de l'Etat roumain, c'est le décret du président Nicolae Ceauşescu décernant au Théâtre Allemand d'Etat de Timişoara, à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation, l'ordre « le mérite culturel ». Que la remise de cette distinction n'était pas un simple geste de courtoisie, les chiffres en sont témoin: 180 premières, plus de six mille représentations, près de deux millions de spectateurs et cent soixante localités où la troupe s'est produite en Roumanie et à l'étranger sont un bilan très satisfaisant pour une activité de 25 ans. Et si l'on ajoute que le théâtre allemand de Sibiu peut, après 22 ans d'activité (il fut fondé en 1956) présenter des chiffres semblables, on comprend que l'activité culturelle déployée au sein de la nationalité allemande avec l'appui de l'Etat roumain n'a sa pareille nulle part en dehors des frontières des pays de langue allemande.

Et cependant ses débuts furent très modestes. Il est vrai qu'il entrait dans les coutumes des Saxons de Transylvanie des éléments typiquement théâtraux, comme par exemple les dialogues parlés pendant la danse des petits chevaux *(Rösschentanz)*, les jeux de masques, les costumes des courses (tel l'*Urzelnlaufen)*, ou bien, à un degré plus élevé, le jeu d'Hérode emprunté aux mystères médiévaux, ou encore les variantes tant appréciées au Moyen Âge de la *Danse Macabre*, nommées ici *Jeu du roi et de la mort* (« Spiel vom Könige und dem Tod »), dans lequel la Mort poursuit le Roi en plein marché et finit par l'enlever malgré ses prières et ses menaces, — mais ces coutumes étaient toutefois sans conséquence pour la constitution d'un théâtre allemand dans les villes mentionnées. En ce sens il serait sans doute plus important de parler du spectacle public que le célèbre comte saxon Albert

Huet organisa sur la grande place de Sibiu, le 15 février 1582, et dont le thème était la paix qu'Etienne Bathori, roi de Pologne et prince de Transylvanie, avait conclue avec le Grand-Duc de Moscou Ivan III. A travers le va-et-vient des ambassadeurs, les discours et contre-discours et des scènes spectaculaires telles que le bombardement de la forteresse de Pskov, tout le jeu diplomatique de l'époque et ses conséquences belliqueuses étaient ainsi révélé au public, ce spectacle supposant l'existence d'acteurs et de metteurs en scène expérimentés. Il est cependant certain que des écoliers y participaient aussi, qui avaient fait leur apprentissage à l'école dans le cadre des représentations qui s'y organisaient. En effet, dans son célèbre réglement de 1543, le grand humaniste et recteur de l'Ecole de Braşov, Johannes Honterus, assignait aux écoliers comme tâche obligatoire la représentation de deux pièces de théâtre en latin. Malheureusement ces spectacles scolaires se virent obligés de céder progressivement la place au théâtre des Jésuites, à mesure que s'affirmait, au XVIIIe siècle, la nouvelle puissance de l'Etat, jusqu'à ce que, en dernière instance, le théâtre fût interdit aux écoliers en 1713 sous un prétexte cousu de fil blanc. On ne peut cependant nier que les Jésuites, engagés dans leur campagne contre la Réforme et pleinement conscients du pouvoir d'éducation du théâtre, n'épargnèrent rien en décors somptueux, costumes ou machines, pour donner de l'éclat à leurs spectacles et qu'ils offraient ainsi davantage du point de vue du théâtre que les comédies d'école quelque peu puritaines.

Pourtant, et quelque valeur qu'elles aient eu du point de vue professionnel, ces représentations étaient encore bien loin de ce que l'on pourrait appeler un théâtre professionnel. Les prédécesseurs et annonciateurs de ce dernier furent les Jongleurs et des bouffons tels que cet « Arlequin », mentionné dans un calendrier de Sibiu en 1746, qui « avait été piqué au visage en même temps qu'un charlatan ou médecin de Vienne par une vipère ou un aspic et en était mort sur le coup ». Symboliquement, ceci allait être le sort des spectacles de bateleurs, car c'est de 1752 ou 1753 que date l'arrivée des premières compagnies d'acteurs, premier acte de l'histoire du théâtre professionnel. Fait significatif, ces compagnies apparaissent simultanément à Sibiu et à Timişoara, mais ne furent nullement accueillies à bras ouverts, comme en témoigne un ancien protocole des magistrats de Timişoara du 15 mai 1753 (le plus ancien document attestant une représentation de professionnels dans cette ville) où il était spécifié que « les acteurs ici présents devaient payer pour chaque représentation donnée soixante-dixième de leurs encaissements et que, de plus, les sommes des amateurs d'amusements nocturnes nouvellement attirés devaient être aussitôt communiquées à l'administration ». Mais ce n'est pas seulement pécuniairement que les acteurs étaient brimés, et le sort de la première troupe de comédiens jouant à Sibiu en fait foi. Cette dernière jouait en 1752 sur la petite Place, mais au mois de novembre les habitants des maisons qui entouraient la grande et la petite place se plaignirent du danger d'incendie constitué par le lustre pendant leurs représentations, et l'interdiction qu'ils réclamaient fut approuvée par le maire en mars 1753.

La Belle Hélène de Peter Hacks, sur la scène du Théâtre allemand de Timişoara

C'est l'actrice Gertrud Bodenburg, « une femme dont le souvenir sera toujours cher à tout ami du bon goût », comme la caractérisait le souffleur Peter Kriegsch en 1789, qui réussit à s'implanter dans cette ville. Cela ne lui fut pas aisé: dans un protocole de la mairie de Sibiu de mars 1761 il est répondu à sa requête d'un permis de jouer pour sa troupe que « les circonstances ne permettent pas de consentir à ce que les contribuables aient de telles occasions de gaspiller leur avoir », et ce n'est qu'à l'intervention du gouverneur que le maire lui accorda le droit de jouer sur la grand-place, devant le pilori ! Cependant cet endroit déshonorant fut par la suite changé et l'on joua « près des glacières »; néanmoins la condition fut maintenue pour les comédiens « de payer chaque jour 1 florin impérial, qu'ils jouent ou non ». De 1761 à 1766 cette intrépide actrice joua à Sibiu en hiver, et dans d'autres villes de l'empire des Habsbourg en été. La troupe de Gertrud Bodenburg comptait aussi un célèbre Hamlet de l'époque, Johann Hieronymus Brockman, qui épousa sa fille Thérésa et devint par la suite directeur du Burgtheater, le premier acteur allemand dont on ait frappé l'effigie sur une monnaie, en 1779. On ne connaît malheureusement pas le répertoire de la troupe, mais il est certain qu'elle fut la première à donner en Transylvanie des pièces régulièrement étudiées (donc, pas de pièces improvisées), toujours selon le témoignage de Kriegsch. C'est toujours au nom de Bodenburg, mais de Barbara cette fois-ci, que se rattache le premier véritable scan-

dale de théâtre à Sibiu. La danseuse étoile ne semble pas avoir été aussi prévenante envers les officiers de la garnison que ceux-ci l'eussent désiré, ce qui eut pour résultat qu'elle fut sifflée lors de son apparition sur la scène, le 23 novembre 1771. A quoi, la danseuse, comme il est écrit dans le rapport du gouverneur à l'impératrice, salua les spectateurs « en leur tournant le dos et en retroussant ses jupes sur son postérieur ». Lorsque, le lendemain, les manifestations de la salle devinrent à nouveau trop bruyantes, elle fut priée de quitter la ville.

De tels incidents, pour amusants qu'ils paraissent aux lecteurs de nos jours, étaient à l'époque tragiques pour les disciples de Thalie. Bien souvent des initiatives généreuses et dignes d'éloges furent ainsi réduites à néant. En 1778 apparut à Sibiu la première revue de culture publiée à l'est de Vienne et première publication périodique de Transylvanie, la « Gazette hebdomadaire de théâtre » *(Theatral-Wochenblatt)* qui témoignait d'un niveau exceptionnellement élevé. Elle se rattache à la compagnie de théâtre de Josef Hilverding qui, en 1780, jouera aussi à Timişoara. Hilverding jouait des pièces de Lessing, Goldoni, Voltaire, Beaumarchais; le public de Sibiu put même assister le 6 juin 1779 à la représentation d'une version pour la scène des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe que le Theatral-Wochenblatt commentait ainsi: « bien qu'il ne s'agît là que de l'ébauche d'un bon drame, cette pièce recueillit maints suffrages. » Ce qui est important dans cette publication ce sont les articles de fond tels que: « Que doit imiter un acteur? » « De la critique », « Du goût », « Il n'est pas de petit rôle », mais aussi « Les raisons qui obligent dans certaines régions l'art du théâtre à s'abaisser et à jouer pour le pain », ce dont le dernier article de cette revue semble être la constatation, exprimée dans une phrase amère: « On ne nous considère pas capables d'émettre un jugement et même lorsque nous représentons la vérité on ne nous en sait jamais gré. Ceci est notre dernière livraison de ce trimestre. »

Le théâtre connut une grande période d'épanouissement pendant l'activité de Christoph Ludwig Seipp (Sibiu, 1782—1783, 1788—1790, Timişoara, 1781—1784, 1788?) Son répertoire avait été établi suivant des critères littéraires et son credo artistique contenait l'affirmation: « Plutôt pas un liard dans le tiroir que de voir mon théâtre se compromettre par la représentation de mauvaises pièces. » Le calendrier théâtral de Gotha de 1794 contient une anecdote qui caractérise parfaitement l'attitude de Seipp: Il siffla lors d'une représentation son propre acteur lorsque celui-ci se laissa aller à des improvisations dans son rôle de *Minna von Barnhelm* .« S'ils n'ont pas plus de respect pour l'œuvre de Lessing, je veux le leur enseigner en leur faisant honte. »

Avant que le transfert des autorités gouvernementales de Sibiu à Cluj ne l'ait obligé en 1780, de renoncer à jouer dans la première de ces villes, Seipp eut cependant la satisfaction de jouer pendant deux ans dans un théâtre « digne d'une capitale »: le 1er juin 1788 fut ouvert le nouveau théâtre de Sibiu. Les frais avaient été couverts par le libraire-imprimeur bien connu, Martin Hochmeister; des bourgeois de Sibiu (le maître maçon Kremer, le

Minna von Barnhelm
de G. E. Lessing.
Théâtre allemand de Timişoara

charpentier Kreider et le menuisier Icrich) s'étaient chargés de la construction. Le théâtre s'élevait sur les fondations de la « grosse tour » entre la tour des potiers et celle des serruriers. Il avait une scène d'une grandeur appréciable (15 mètres de largeur, 14 mètres de profondeur, 8 mètres de hauteur), deux parterres assez vastes, une fosse d'orchestre, deux étages avec 23 et 20 loges et un « poulailler ». Le souffleur Peter Kriegsch le comparait aux meilleures salles de théâtre d'Allemagne. Ce bâtiment devait servir de théâtre aux acteurs de cette ville jusqu'en 1947, lorsqu'un incendie en eut raison.

A Timişoara les discussions pour la construction d'un théâtre approprié commencèrent dès 1757 mais pendant plus d'un siècle on se contenta d'improvisations: en 1776 dans la maison du maire Raizig qui fut transformée en 1795 en un véritable théâtre ou l'on jouait encore en 1878. En 1871 fut posée la première pierre d'un bâtiment reposant sur 1600 pieux en bois de chêne, qui fut construit par les architectes viennois Helmer et Fellner dans le style de la Renaissance italienne. Il fut inauguré en 1875. Ce bâtiment existe encore en dépit des incendies qui l'ont avarié à plusieurs

reprises. (On lui donna en 1928 une nouvelle façade conçue en style roumain-byzantin par le célèbre architecte roumain Duiliu Marcu) et il sert encore pour les représentations de quatre institutions de culture: le théâtre national roumain, l'opéra roumain, le théâtre hongrois d'Etat et le théâtre allemand d'Etat. Il semble que ce soit le seul théâtre du monde où l'on joue régulièrement sur deux scènes en trois langues.

Fin XVIIIe siècle et début XIXe, par suite de la censure toujours plus sévère, le répertoire fut envahi d'auteurs de peu d'importance: si Seipp continuait à jouer Shakespeare, Molière, Goldoni, Gœthe et Schiller, les pièces plates et sentimentales de Kotzebue et d'Iffland gagnaient par contre du terrain. Il n'était permis de jouer sans censure préalable que les titres qui avaient été joués déjà deux fois à Vienne. Mais même une pièce comme *Rinaldo Rinaldini* de Vulpius, beau-père de Gœthe, représentée une fois à Vienne devant la famille impériale, se vit d'abord interdite à Timişoara.

Stefan Ludwig Roth de Christian Maurer et Hans Schuschnigg. Théâtre d'État de Sibiu

Mais ce qui est important pour cette période c'est que toujours plus d'artistes autochtones s'imposent. Pendant de longues années, de 1807 à 1821, c'est Johann Gerger, originaire de Braşov, qui est le directeur du théâtre de Sibiu. Il s'efforça d'offrir aussi des spectacles à la nombreuse population roumaine et fit jouer en 1815 la traduction roumaine du drame de Kotzebue *Voisinage dangereux*. En 1825, sous Karl Slavik, fut représentée la pièce *Hans Benkner* qui devait connaître un long succès, de l'auteur local Christian Heyser, et cette tendance continuera sous les directeurs très

importants que furent Phillip Notzl et Eduard Kreibig (qui déploieront leur activité aussi à Timişoara), comme en témoignent les représentations des pièces de David Roth *Le Juge du roi de Sibiu* et *Amalasontha.* Plus tard, lorsque le Hochmeistersche Theater fut acheté pour 35 000 gulden par la ville (1865) et prit le nom de Théâtre municipal *(Stadttheater)*, furent produites aussi d'autres pièces d'auteurs autochtones sur « ces planches qui signifient le monde »: *La Sorcière* de Wilhelm Hufnagel fut la première tentative d'intéresser le public allemand à la problématique du village roumain, les sujets empruntés à l'histoire de la Transylvanie furent traités par Traugott Teutsch, dans *Harteneck* et *Johann Honterus*, par Michael Albert dans *les Flamands sur l'Olt* et par Michael Koniges dans *Violence et justice.* Malheureusement, le théâtre de Timişoara ne montra pas d'intérêt pour le répertoire dû à des auteurs autochtones. Même Adam Müller-Guttenbrunn, un fils du Banat, qui était parvenu à Vienne jusqu'à la fonction de directeur de théâtre et s'y était fait connaître comme auteur dramatique, ne réussit pas à se faire jouer à Timişoara.

Cela fut dû aussi, en partie, à la situation pénible du théâtre allemand de l'époque qui a suivi l'« Ausgleich » (Compromis), après lequel les tentatives de magyarisation devinrent de plus en plus intenses. Le théâtre de Timişoara en fut aussi victime en 1899. Ce n'est qu'en 1921 lorsque la Transylvanie et le Banat furent réunis à la Roumanie, que l'art dramatique allemand put retrouver à Timişoara ses anciens pénates. A Sibiu, le directeur Leo Bauer, qui y dirigea pendant près de trente ans le théâtre allemand (1893—1921), réussit à la maintenir: la seule scène allemande de toute la partie de la double monarchie administrée par les Hongrois. Sous sa direction, ce théâtre s'éleva de nouveau à un niveau remarquable. On joua Ibsen, Sudermann, Hauptmann, Schnitzler, de même que le *Siegfried* de Wagner à l'Opéra, et aussi des œuvres autochtones telles que les pièces lyriques du Musikdirektor Hermann Kirchner de Sibiu. Les dernières pièces qu'il fit jouer furent *Incendie* de Bernhard Capesius et *Michael Weiss, juge de paix à Braşov* de Adolf Meschendorfer. Après cela il n'y eut plus pendant un certain temps de théâtre professionnel, exception faite pour le court intermezzo représenté par la présence d'une troupe d'acteurs de Berlin et d'une compagnie viennoise d'opérette à Sibiu en 1923/24. Les efforts pour former une troupe propre furent couronnés de succès en 1933 sous la direction de Gust Ongyert qui fonda le « Deutsche Landestheater » de Roumanie. Il détermina le retour d'acteurs allemands de Roumanie et fit jouer avant tout des classiques allemands (sa première inaugurale dans l'ancien Stadttheater fut le *Wilhelm Tell*, le 29 octobre 1933) dans toutes les régions habitées par les citoyens allemands de Roumanie. Ce qui est digne d'éloges c'est qu'il s'est efforcé de faire connaître au public allemand les œuvres dramatiques roumaines et introduisit à cet effet dans le répertoire le *Maître Manole* de Lucian Blaga et des pièces de Tudor Muşatescu et de Victor Ion Popa. Il entreprit avec l'opéra *La fille de la Vallée de la Tîrnava*, du célèbre compositeur allemand de Roumanie Richard Oschanitzky, une tournée qui remporta un grand succès en Allemagne. Malheureusement, vers la fin des

La bonne âme de Sé Tchouan, de Bertolt Brecht. Théâtre d'État de Sibiu

années '30, le théâtre entra sous l'influence de la politique culturelle fasciste et par suite ne répondit plus aux nécessités réelles de la population allemande de Roumanie.

La seconde guerre mondiale et ses suites furent pour la population allemande de Roumanie aussi une expérience tragique. Mais dès 1947 le Parti Communiste de Roumanie fit connaître les principes de sa politique juste et généreuse envers les nationalités cohabitantes.

Répudiant tout esprit de revanche, il fut garanti à tous les citoyens de Roumanie, indifféremment de leur nationalité, l'égalité, le maintien de leurs caractéristiques nationales à l'école et dans la culture. C'est dans le cadre de ce programme que l'on fonda une scène allemande à Timişoara en 1953 et à Sibiu en 1956. Ces deux scènes sont une expression éloquente des possibilités offertes à la population allemande pour déployer son activité culturelle. Elles sont pleinement conscientes de la tâche qui leur incombe comme en témoignent leurs répertoires et leur politique des représentations. En dehors de pièces d'écrivains roumains qui traitent de problèmes actuels du développement social, sont jouées aussi les pièces d'auteurs classiques ou de dramaturges contemporains de l'est et de l'ouest. Une place de choix est accordée dans le répertoire aux auteurs allemands de Roumanie, auteurs qui sont sciemment mis en avant. C'est ainsi que furent joués aux côtés d'auteurs plus anciennement connus tels que Hans Kehrer (qui reçut pour

son *Pain des fous* le prix de l'Union des Ecrivains de Roumanie), Ludwig Schwarz, Christian Maurer et Hans Schusnig. On ne joue pas seulement dans les deux villes mentionnées, mais dans plus de 150 autres localités du pays où se trouvent des Allemands (plus de 60% des représentations) et même à l'étranger (le théâtre de Timişoara a déjà été reçu deux fois en RDA et celui de Sibiu une fois). La formation des acteurs se fait dans la section allemande de l'Institut de Théâtre de Bucarest; la presse, la radio et la télévision témoignent d'un intérêt réel pour le travail de l'ensemble. Les deux théâtres allemands ont participé avec des pièces au premier colloque de théâtre des nationalités cohabitantes à Sfîntu Gheorghe (15/23 avril 1978). Un moment culminant du colloque a été l'attribution, par décret présidentiel, de l'Ordre de la Culture au Théâtre Municipal de Timişoara à l'occasion de son 25e anniversaire et en reconnaissance de ses mérites.

Le mouvement théâtral allemand de Roumanie, qui dure depuis plus de deux siècles, s'épanouit en une nouvelle jeunesse riche d'avenir dans les conditions favorables offertes par l'Etat roumain.

FRANZ CSIKY

❋ *Beaux-Arts*

L'INTÉGRATION DE L'ART DANS L'AMBIANCE SOCIALE

La descente des beaux-arts des salles de musée ou d'exposition au cœur de la vie sociale tend à devenir un trait définitoire pour la créativité artistique contemporaine, ce qui influence et dynamise les fonctions mêmes de l'art. De ce fait, la fonction applicative assume un rôle toujours plus important, agissant dans le processus de modélation et d'ameublement de l'environnement. « L'artiste — nous est-il dit dans une définition proposée par l'Association Internationale des Arts plastiques, — n'est plus un phénomène réservé aux musées et aux galeries d'art, il est plutôt une force active dans la société, ayant le rôle d'éveiller l'humanité à la conscience de ses droits, à commencer par le droit à un milieu visuel décent. » Si on est arrivé à formuler une telle définition et à ce qu'elle soit acceptée par une association affiliée à l'Unesco, ce qui indique un consensus et suggère la possibilité d'une généralisation, il est juste de nous rappeler que, jusqu'à l'adoption d'une telle attitude, des opinions se sont passionnément confrontées pendant plus d'un siècle, dans le champ d'existence de l'art moderne et sur l'arrière-plan de la vie sociale. Il est suffisant de nous

rappeler les programmes de certains groupements et de certains mouvements artistiques, allant de la Sezession, du Jugendstil et du De Stijl jusqu'au constructivisme russe, au Proletkult et au Bauhaus qui, partant de positions différentes, ont abordé de front la problématique complexe de l'intégration sociale dans la pratique de la vie artistique. D'ailleurs, dans la perspective du développement historique, Marx déjà avait en vue, comme une préoccupation nécessaire de la société communiste, l'organisation esthétique du travail.

Processus complexe et de longue durée, l'intégration impose au créateur d'art de nouvelles tâches. Ces tâches se rattachent au degré de développement social, au système social, et il est juste de supposer que les sociétés socialistes, dans lesquelles la culture et l'art représentent des problèmes d'Etat au centre desquels se situe l'homme et la qualité de la vie, ont la capacité d'assurer les conditions nécessaires à l'intégration. C'est pourquoi nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de connaître les débats et les expériences entreprises dans cette direction par l'Union des Arts plastiques de Roumanie — au cours de la dernière décennie tout particulièrement — période dans laquelle les tentatives d'intégration se déroulent en application de programmes bien structurés, fondés sur l'activité collective et entraînant la collaboration d'autres institutions, entreprises et organisations de masse et d'Etat. Ces programmes ont en vue un vaste champ d'action, préfiguré clairement dans le message du président Nicolae Ceaușescu adressé au Congrès international d'esthétique de Bucarest en 1972: « Aujourd'hui les hommes ne peuvent plus se limiter à la contemplation du beau dans les expositions et les salles de spectacle, au contact des œuvres d'art isolées. Au fur et à mesure de l'évolution de la société, l'homme aspire à intégrer toujours davantage le beau dans son existence quotidienne, en tant qu'élément indispensable de l'ambiance sociale générale. Ceci réclame implicitement aussi à l'esthétique d'aborder toujours plus directement les problèmes de l'organisation de l'ensemble de la vie des hommes, du cadre où ils travaillent et vivent, des institutions d'utilité publique, des localités urbaines et rurales, des lieux de repos et d'agrément. »

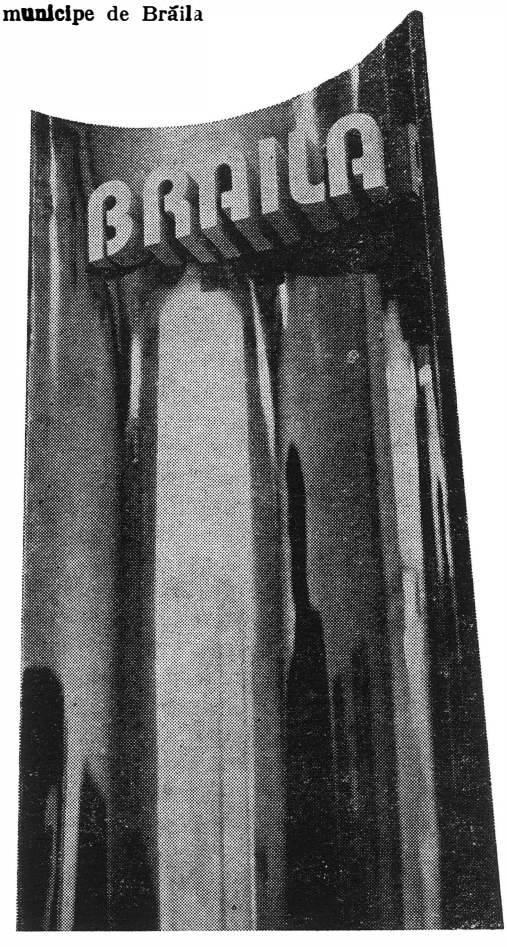
La participation à la promotion de tels objectifs et à leur transposition dans la pratique de la vie sociale a requis le regroupement des forces dans le cadre de l'Union des Arts plastiques en vue de promouvoir les formes d'activité organisée les plus efficaces. L'expérience a démontré que l'activité collective dans les noyaux ou équipes d'étude, de documentation, de conception, de création et d'exécution, constitués en fonction de la problématique d'objectifs précis, déterminés dans le temps et l'espace, associés à des situations réelles du déroulement de la vie sociale — représente la forme d'action appropriée à l'étape actuelle, forme conventionnellement dénomée, en vertu de la tradition, « symposium » ou « camp » de création. Pour suggérer l'ampleur de l'aire d'intervention et la diversité de la problématique, nous mentionnerons quelques-unes des principales actions entreprises, telles que les camps de sculpture de Măgura (Buzău), d'Arcuș (Covasna) et celle des chantiers navals de Galați — ayant pour

but, dans des conditions locales différentes, la constitution d'espaces structurés par l'objet sculptural exécuté en pierre, en bois, en métal; les symposiums de Medgidia et de Sibiu, poursuivant — par l'utilisation de la céramique monumentale et sculpturale — la même problématique, développée par suite de l'implication plus prononcée des relations avec les structures architecturales urbaines; le camp de peinture de Constanța, qui a, entre autres, le but de continuer, dans des conditions nouvelles, la tradition de l'école roumaine de peinture, illustrée par de grandes personnalités artistiques de la première moitié du XXe siècle; les symposiums de création de l'industrie, organisés en collaboration avec la Centrale de l'industrie du verre et de la céramique fine, à Sighișoara, Cluj-Napoca, Alba-Iulia, Curtea de Argeș, Buzău, Turda, etc., poursuivent l'amélioration des produits de large consommation par la participation des artistes à la réalisation des prototypes destinés à la reproduction à l'échelle industrielle; enfin, les camps de création des graphiciens, du Combinat de cellulose et papier Letea-Bacău, de l'Entreprise de machines lourdes de Bucarest et le camp de la ville de Brăila, dont nous nous occuperons plus en détail dans ce qui suit. Le tableau synoptique des programmes et des équipes est cependant bien plus vaste: l'année passée, par exemple, ces programmes impliquaient la participation de 340 artistes, jeunes pour la plupart et représentant une aire territoriale plus étendue, et de ce fait une problématique; en plus de ces groupes, on peut mentionner aussi les équipes qui ont déployé leur activité à Botoșani, Deva, Lăzarea-Harghita, Nedeia-Măceșu, Praid-Harghita, Tîrgoviște, Tulcea, Zimnicea. Il est opportun de signaler aussi que les camps à périodicité annuelle fixe en sont arrivés, par exemple, à leur IXe (Măgura-Buzău) ou VIIe (Medgidia) année d'existence, ce qui certifie la valabilité des actions dans le temps, leur continuité.

Pour ce qui est des arts graphiques, directement rattachés à la vie sociale par la diversité de leurs genres, l'expérience roumaine a parcouru rapidement le chemin qui va des formes traditionnelles de manifestation (l'ensemble de gravures réalisé par 20 artistes, intitulé « Les arts graphiques dans l'espace social » exposé à la 36e Biennale de Venise, et au cours de la même année 1972, en Belgique, dans le cadre des manifestations de la « Quinzaine Roumaine à Bruxelles ») à la possibilité de l'approche globale du design urbain, attitude qui, par suite de l'amplification de la problématique, sollicite la modification du profil même du graphicien.

L'action des graphiciens a débuté par le camp de création du Combinat de cellulose et de papier de Letea-Bacău de 1974, réédité l'année suivante, lorsqu'un camp a été organisé également à l'Entreprise de machines lourdes de Bucarest, et s'est étendue ensuite à une zone urbaine, par le camp de création de Brăila en 1977. Raccordée à un moment ou à des événements culturels de la vie sociale (participation des graphiciens par des expositions au Festival artistique et littéraire « George Bacovia » de Bacău, aux « Journées de la culture de Brăila », etc.), l'action poursuit des objectifs plus ambitieux. Evidemment, l'urbanisation et le design urbain ne représentent pas le seul champ d'action et la seule modalité propre à la créativité artistique

Panneau indicateur de l'entrée dans le municipe de Brăila

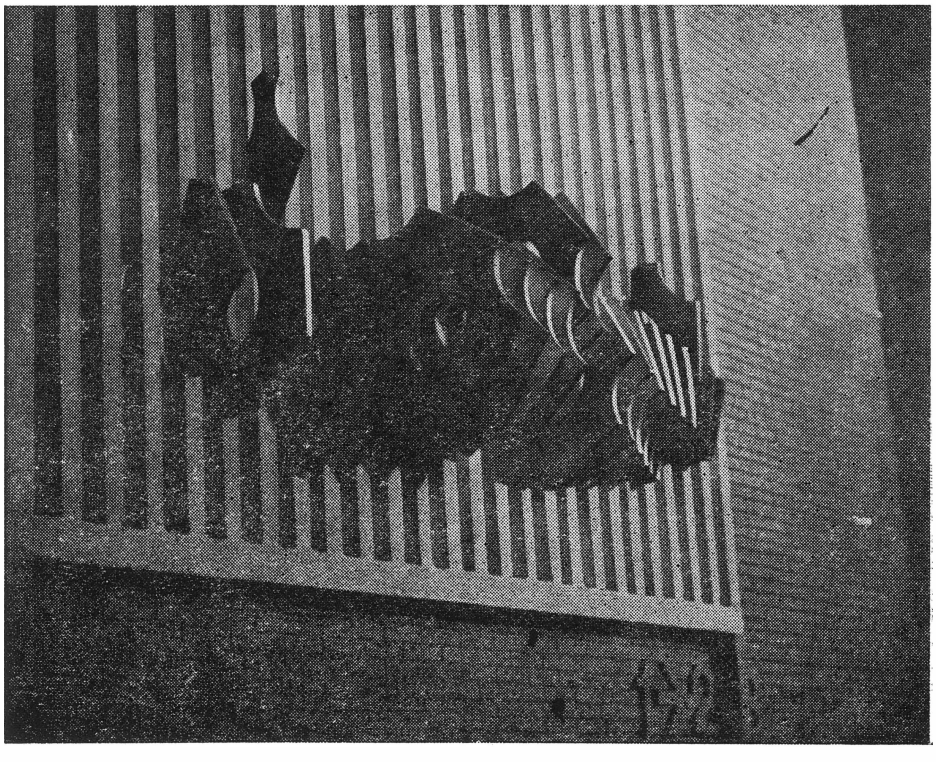


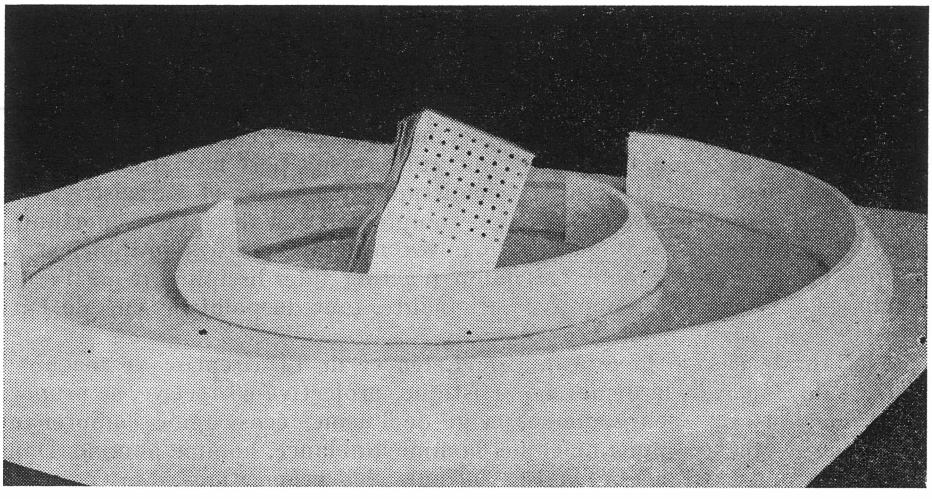
d'agir dans la direction de l'intégration sociale de l'art. Mais, si l'on considère les multiples possibilités de participation au processus d'articulation des structures urbaines qu'ils offrent, le domaine présente un intérêt particulier pour cette intégration. D'autant plus que, directement rattachée à l'industrialisation en tant que phénomène social caractéristique pour l'édification socialiste, l'urbanisation s'inscrit parmi les priorités du développement de la Roumanie d'aujourd'hui. D'où la diversité et la complexité des actions artistiques, ces dernières ayant lieu dans un complexe d'écosystèmes qui les conditionnent et les stimulent. Dans ce sens, l'intégration de l'art suppose la transformation des arts visuels en visualisation de l'espace urbain lui-même. Si nous tentons un groupement des actions à partir des expériences parcourues au cours des quatre ou cinq dernières années, nous constaterons la formulation de plusieurs projets d'organisation des structures visuelles

dans des espaces donnés, caractéristiques pour la construction du socialisme: 1)« Letea », unité industrielle datant de plus d'un siècle; 2) L'Entreprise de machines lourdes de Bucarest, unité relativement nouvelle, ayant un poids spécifique important dans l'industrie républicaine, promouvant dans différentes directions l'expérimentation de méthodes nouvelles concernant l'organisation de la production; 3) Brăila, enfin, vieux port fluvial du Danube, ville qui bénéficie de structures urbanistiques originales et enregistre aussi un degré élevé d'urbanisation. Tenant compte de l'une des plus importantes finalités ergonomiques, l'optimisation, les programmes des graphiciens se proposent d'intervenir dans le champ d'action interdisciplinaire de l'ergonomie et abordent ce champ avec originalité, tant du point de vue de l'art que de son application.

Dans le cas de la fabrique de Letea et de l'Entreprise de machines lourdes de Bucarest, la démarche artistique, projective-corrective, se propose d'opérer dans un espace donné, celui de l'usine, écosystème comprenant trois sousystèmes: homme/machine, homme/ambiance, homme/homme. Dans les conditions existantes, l'artiste formule des propositions d'intervention

Composition décorative — Usines « Progresul », Brăila





Projet de fontaine — Municipe de Brăila

capables de produire des améliorations dans le métabolisme de chaque sous-système, favorisant le réconfort et la stimulation au lieu de travail. Les résultats de ces camps ont constitué l'objet de l'exposition « l'Art dans l'industrie » (Bucarest, Nouvelle Galerie, et Bacău, Galeries du Musée d'art, 1976) ayant un caractère de débat et dans le cadre de laquelle ont eu lieu des symposiums avec des groupes de spécialistes. L'exposition a mis en discussion une série de problèmes étudiés par le groupe de graphiciens dirigé par Napoleon Zamfir: 1) l'organisation et le compartimentage des espaces dans l'usine, 2) l'étude du système de communication — propagande visuelle, informations, flux technologique, etc., 3) l'optimisation du lieu de travail, des voies d'accès, de l'environnement, en fructifiant la relation espace industriel-nature-art; 4) l'étude d'un projet des moyens de propagande et de publicité de l'entreprise industrielle.

Si, dans cette étape, l'intervention de l'artiste s'est limitée à la présentation en exposition et aux débats publics (impliquant aussi les organes de décision dans les secteurs d'activité abordés), l'étape suivante, avec le camp de création de Brăila, réalise des pas importants vers l'atteinte du but final: la transposition dans la pratique des propositions formulées par les artistes.

L'équipe de graphiciens du camp de Brăila, formée de Napoleon Zamfir, chef du collectif, et de Radu Stoica, Mihai Mănescu, Victor Feodorov, Alexandru Andrei, Nicolae Sârbu — participants aussi, pour la plupart, aux camps antérieurs, bénéficiant donc d'une expérience accumulée — s'est orientée vers les problèmes prioritaires de la vie urbaine de Brăila, ce qui a déterminé l'ouverture d'un large champ d'action, attaqué en quelques points essentiels. Dans cette situation, la démarche artistique continue

à avoir un double caractère, projectif et correctif, mais l'importance des points attaqués et les zones dans lesquelles ils se trouvent assurent, nous pouvons l'affirmer, la transition de la tradition de l'étude spontanée d'urbanisme à la prise de conscience des implications de ce travail et, par là, à la conception prospective de l'ambiance totale. Les résultats ont été présentés à l'état de projet (sous forme de panneaux photographiques artistement exécutés, aux dimensions de 0,90 × 0,90 m et contenant des informations aussi bien sur les projets finals que sur le processus d'élaboration de ces projets) dans le cadre d'une exposition ouverte en décembre 1977 à Bucarest. Rééditée à Brăila en mars 1978, l'exposition a été complétée et développée par une série d'études et d'esquisses techniques ainsi que par des maquettes à échelle réduite (les projets ont reçu ensuite l'avis d'exécution de la part des facteurs de décision). En énumérant une partie des travaux qui seront exécutés, nous obtiendrons une succincte vue d'ensemble, capable d'indiquer l'importance de l'intervention artistique. Les œuvres — objets ou éléments composants des processus de communication/information — peuvent être groupés par catégories. Nous trouvons de la sorte des structures architecturales-urbaines à finalité fonctionnelle précise et douées en même temps d'expression artistique: des *Signes* indicateurs pour les entrées dans la ville (identiques pour les cinq entrées principales) de 6,00 × 2,00 m, exécutés en plaques courbes de béton, plaquées d'acier inoxydable et portant le nom de la ville écrit avec des caractères en relief; un *Obélisque* dans le port fluvial, placé sur la rive du Danube, haut d'environ 20,00 m, en forme de parallélépipède ayant pour base un prisme équilatéral avec le côté de 1,50 m, placé sur une plate-forme carrée, de 13,00 × 13,00 m, haute de 1,20 m, en béton ou en plaques de marbre, une des faces de l'obélisque, en acier inoxydable, étant modulée pour réaliser un jeu d'ombre et de lumière, et l'une des deux autres, en aluminium, étant perforée, la perforation se conformant à un rythme géométrique rigoureux qui renforce le même jeu visuel. Le square situé devant la gare ferroviaire, où existent déjà trois bassins circulaires concentriques (le diamètre du plus grand étant de 10,00 m) recevra une fontaine jaillissante, emplacée au centre des bassins. Cette fontaine, de forme cubique, ayant l'aspect d'un parallélépipède sectionné, avec une inclinaison d'environ 30°, l'une des faces latérales en acier inoxydable et modulée, les deux autres en aluminium et munies de perforations permettant un jeu décoratif de jets d'eau (la fontaine fonctionnera en circuit fermé). C'est à la même catégorie qu'appartient aussi un *Signal* pour le stade sportif, structure sculpturale (béton, acier inoxydable), hauteur 4,00 m. Ce groupe d'objets est complété par une série de *Modules support pour affichage*, adaptables à une diversité de situations et de placements, individuellement ou associés en compositions de deux ou trois éléments, chaque module de 1,40 m × 1,00 m, étant en aluminium.

Une deuxième catégorie est constituée par les œuvres pariétales, comme par exemple une composition décorative en relief, réalisée en lamelles d'aluminium, formant une bande de 6,00 × 14,00 m et placée sur

l'un des murs extérieurs de l'enceinte des usines « Progresul » de Brăila. Avec cette œuvre, les artistes abordent le problème de l'optimisation et de l'utilisation fonctionnelle des murs aveugles de la structure urbaine. Nous trouvons, d'une part, un exemple d'architecture contemporaine, le bâtiment de la Maison de Modes, pour lequel on a dessiné l'emblème et l'enseigne (exécutées en aluminium et acier inoxydable) et on a également conçu, en concordance stylistique, une composition pariétale décorative (exécutée en terre cuite). Nous avons aussi d'autre part un exemple d'architecture ancienne, l'édifice de la Maison de l'Armée, une de ses façades latérales d'environ 500 mètres carrés devant être utilisée pour des communications de type réclame. À 7 ou 8 m de hauteur, sur 25% de la surface du mur, sera organisée une composition géométrique en cassettes modulaires d'aluminium qui porteront des indications, des informations, des recommandations courantes concernant principalement le commerce local. À partir de tels éléments principaux de la communication visuelle, on organisera ensuite et on réaménagera certaines des principales enseignes et vitrines; la vitrine de l'Office Départemental de Tourisme, conçue pour pouvoir être facilement modifiée en fonction des objectifs courants, saisonniers, etc., représente un exemple édificateur en ce sens. Une autre catégorie est constituée, enfin, par la diversité des communications écrites, pour lesquelles les artistes, valorisant les études antérieures effectuées dans les deux fabriques mentionnées, de Bacău et de Bucarest, ont prévu des types de supports appropriés au glissement des lettres et des chiffres de dimensions 0,30 × 0,30 m, exécutées en mélamine par sérigraphie (qui peuvent être aisément conçus aussi à d'autres dimensions).

L'appropriation de la démarche artistique à des structures urbaines données et à la finalité fonctionnelle-utilitaire de processus toujours en cours de déroulement a demandé aux graphiciens de se préoccuper de la facture stylistique de leur œuvre. Dans cette direction, ils ont eu en vue l'efficacité et l'influence psychologique de la simplicité, de la netteté et de la clarté dans un cadre architectural éclectique, où la conception fondamentale de l'architecture contemporaine tient une place prépondérente. Dans le cadre de cette architecture, l'expression artistique peut incorporer des éléments spécifiques à la culture roumaine et, dans cet ordre d'idées, les artistes ont souvent développé, dans un esprit moderne, la fructification subtile de principes actifs de la création populaire roumaine. L'unité stylistique d'ensemble de la démarche artistique est assurée par la discipline auto-imposée, par laquelle l'individualité créatrice participe de manière équilibrée au processus de création artistique.

HORIA HORȘIA

CLASSIQUES ROUMAINS EN ANGLAIS

Que la littérature roumaine commence à avoir l'écho international qu'elle mérite, ceci est bien fait pour nous réjouir. Dans le circuit des échanges culturels, quand le nombre et la qualité des traductions d'une littérature dans l'autre prouvent que les transpositions sont possibles, même celles de poésie, nous pouvons être satisfaits des initiatives de nos maisons d'édition qui depuis quelques années, à un rythme accéléré et avec un souci sans cesse grandissant pour la qualité du fait littéraire, ont lancé et mis en pratique un programme de présentation des écrivains roumains classiques et contemporains en langues étrangères. On doit mentionner en premier lieu l'initiative des Editions *Minerva* (qui valorisent principalement nos écrivains dans des éditions érudites ou de large circulation) de lancer une collection des œuvres des poètes roumains les plus importants — classiques du passé ou de notre siècle — en textes parallèles, les poèmes en roumain étant accompagnés en regard de traductions signées par des poètes de prestige et cherchant autant la fidélité des transpositions que la valeur poétique la plus proche de celle du texte original. (Une collection similaire, groupant les poètes contemporains les plus représentatifs, est patronée par les Editions *Eminescu* et elle nous a proposé, en français et en allemand, des choix de poésies de poètes comme Ştefan Augustin Doinaş, Nina Cassian ou Vasile Nicolescu). Ainsi se réalise, cette fois avec l'exigence et l'esprit de responsabilité requis par une telle réalisation, l'ancien et autrefois douloureux désir de nos grands écrivains de l'entre-deux-guerres — un George Călinescu ou un Camil Petrescu — de voir la littérature roumaine représentée comme elle le mérite sur le plan européen et mondial.

Nous avons aujourd'hui, dans la collection des Editions *Minerva* dont nous avons parlé, une édition en anglais de presque toutes les poésies importantes de Mihai Eminescu (1850—1889), publiées de son vivant. Les traductions anglaises — faites presque toujours dans le mètre original — sont signées par deux anglicistes réputés, les universitaires Andrei Bantaş et Leon Levitchi, qui avaient déjà amplement démontré leur parfaite connaissance de la littérature et du climat littéraire anglo-saxon, mais aussi leur propre valeur poétique, l'un dans la traduction en anglais de quelques œuvres roumaines (dont beaucoup ont été publiées par la « *Revue Roumaine* » ces dernières années) et l'autre par les excellentes versions du drame élisabéthain ou de la poésie romantique anglaise publiées au cours de plus de deux décennies. Les deux auteurs de la traduction anglaise se partagent les textes, en proportions à peu près égales — le professeur Levitchi ayant une préférence marquée pour les poésies de réflexion profonde et au vers plus ample, tandis que son confrère se réserve les poésies plus directement lyriques; (on a conservé

aussi deux poèmes d'une traduction plus ancienne — peut-être la seule de quelque valeur — de Peter Grimm) — et le volume est accompagné d'une présentation succincte, mais dense, de la signification de l'œuvre d'Eminescu, signée par l'historien et le critique littéraire Aurel Martin, qui cite également une définition poétique du phénomène Eminescu, due à Marin Sorescu, poète considéré comme l'un des plus représentatifs de la génération moyenne actuelle. Un étranger lisant l'anglais pourra ainsi aborder le plus grand poète roumain dans un esprit plus moderne et avec plus de chances de comprendre sa résonance dans les consciences de ses compatriotes et son actualité dans la grande poésie du monde.

Car la difficulté majeure et le plus grand risque dans la présentation en vêture étrangère d'un poète qui n'est pas seulement romantique, et d'un esprit de dimension universelle mais en même temps tellement lié à la sensibilité de son peuple, qu'il peut être considéré comme une expression de la conscience roumaine — comme l'est Mihai Eminescu — résident dans le fait qu'une traduction qui ne rendrait que les aspects poétiques superficiels du vers d'Eminescu pourrait l'appauvrir irrémédiablement, en faisant du poète un simple épigone romantique. Il ne faut donc pas être surpris que les traductions sans inspiration d'autrefois (l'une d'elles due même à un poète anglais, connaissant trop peu le climat culturel qui a nourri Eminescu) n'aient pas réussi à imposer le poète roumain comme une grande présence dans la poésie mondiale, ni qu'un esprit aussi subtil que Bernard Shaw ait pu le rapprocher d'un romantique mineur anglais.

La traduction actuelle, parue aux Editions *Minerva*, constitue à bien des égards plus qu'un commencement pour la présentation d'Eminescu dans ses dimensions réelles. Connaissant les réalités culturelles roumaines et familiarisés en même temps avec celles de la langue anglaise, les traducteurs ont donc l'avantage de pouvoir mieux nuancer le vers anglais, tenant compte aussi bien des exigences de la fidélité au texte original que des traditions et des résonances poétiques anglo-saxonnes. Un examen de la succession des poèmes dans les différentes étapes de création de notre poète met en évidence le souci permanent de rester fidèle au texte et de donner une traduction aussi proche du climat qui correspondrait non seulement à la maturation progressive de l'expression dans les vers originaux, mais aussi à l'entrée toujours plus assurée de notre compatriote dans la poésie majeure de langue anglaise. Une comparaison entre les vers juvéniles et maladroits, mais chargés d'un noble enthousiasme patriotique, de *Ce que je te souhaite*... et les vers de portée sûre, amples et d'une musicalité vocalique profonde, dans l'invocation à la lune, par exemple, de la *Quatrième Lettre*, est révélatrice pour l'intelligence et le tact poétique sûr de Leon Levițchi; de même qu'il convient d'admirer dans les traductions d'Andrei Bantaș le flux musical et la limpidité de vers courts à la simplicité trompeuse appartenant aux inégalables romances (dont George Călinescu parlait dans une page célèbre comme de poèmes de méditation profonde sur les grandes ques-

tions de la vie et de la mort). Il faudrait apprécier également la virtuosité des décasyllabes rimés dans les sonnets (toujours dans la traduction d'A. Bantaş) et surtout dans le sonnet *Dehors c'est l'automne*... Mais ces simples notes ne peuvent pas se substituer aux chroniques publiées par nos revues littéraires à la parution de ce volume.

Ion Creangă (1837—1889) présente, naturellement, bien plus d'affinités avec son grand ami Eminescu que n'en pourrait trouver quelqu'un qui ne connaîtrait ces deux écrivains que par les traductions. Ce sont toujours les Editions *Minerva* qui nous ont offert récemment, en dehors de la collection réservée aux poètes, un volume comprenant la traduction presque complète de l'œuvre de Ion Creangă en anglais sous la signature du professeur universitaire Ana Cartianu et de R. C. Johnston. Dans le cas de Creangă, les difficultés d'une traduction dans une langue étrangère sont d'un autre ordre — mais peut-être tout aussi grandes. Le ton oral des *Souvenirs*, la simplicité apparemment puérile de la diction — mais d'une grande subtilité au fond — l'érudition étourdissante bien que tout autre que livresque — des contes et des récits, la grande beauté de la phrase, les régionalismes qui ont un rôle infiniment plus grand que celui de simples ornements pittoresques — tout cela pose des problèmes à première vue insolubles dans la transposition de l'écriture de Creangă en une langue ayant des conventions d'expressivité et des traditions culturelles différentes. C'est toujours George Călinescu qui faisait une fois le rapprochement entre le genre d'humour et de digression discursive de Creangă et le style de Lawrence Sterne et, quelles que soient les différences de culture et d'intentions artistiques entre le conteur moldave et l'auteur de l'ironique *Voyage sentimental*, les rapprochements entre eux sont toutefois possibles. De telles comparaisons ne sont évidemment que de simples suggestions pour aborder Creangă en anglais — l'originalité du conteur roumain est évidente et son art envoûtant n'a pas besoin de parallélismes de cette sorte (nécessaires peut-être dans une culture où l'influence du folklore et de la création populaire est moins visible. Les auteurs de la traduction anglaise ont compris qu'ils devaient partir dans leur travail de cette érudition populaire de l'écrivain roumain et c'est pourquoi ce sont les fragments de dialogue entre les héros des contes et des récits (qui, malgré les aspects somptueux exigés par une telle narration, restent des paysans) et ceux de narration directe de certaines actions qui sont les plus réussis. Le rythme soutenu de la narration, les nombreuses insertions de proverbes et de devinettes populaires — traduits le plus souvent avec les rimes mêmes et les assonances du texte original — font de la lecture du volume une expérience comparable à tous égards à celle, séduisante à tout âge, du lecteur qui relit Creangă pour vivre encore une fois quelque chose du charme de l'enfance. On pourrait affirmer que les lecteurs étrangers qui font la connaissance de Ion Creangă dans cette belle traduction anglaise ressentiront eux aussi quelque chose de ce charme.

MIRCEA IVĂNESCU

UNE RECONSTITUTION D'AMPLEUR

Te Deum à Griviţa et *Lettre de Rahova* ne sont que deux fragments d'un vaste roman intitulé *Les Neiges d'il y a cent ans* que l'écrivain Paul Anghel consacre à la guerre de 1877—78 pour l'indépendance de la Roumanie. Bien qu'il soit difficile d'imaginer l'ensemble du roman et risqué de le commenter sans le connaître dans son entier, les deux fragments nous suggèrent les contours du récit et constituent des échantillons suffisants de sa facture particulière, évidente dans les deux parties offertes aux lecteurs jusqu'à ce jour.

Ce que nous voulons remarquer dès le début c'est la manière ample dont il est conçu, avec une très large ouverture destinée à englober toute la guerre, sur le front comme à l'arrière, le terrible engagement vu de haut comme sur une carte militaire, mais aussi de près, dans l'intimité des moindres gestes comme dans les soucis de tous ceux impliqués par cette guerre, soit militaires prêts à combattre, soit les membres de leurs familles dans l'angoisse de l'attente. Paul Anghel veut une ample reconstitution qui ne soit pas seulement un roman de guerre mais aussi le livre de tout un peuple qui, par son action, se définit dans toutes les formes de son existence. Aussi le nombre des personnages est-il grand, les lieux où nous les rencontrons variés à l'extrême et les situations souvent surprenantes, de sorte que *Les Neiges d'il y a cent ans* s'avèrent être un roman kaléidoscope, passionnant, éblouissant. Paul Anghel n'a pas de prédilection pour le détail en soi, pour l'érudition dans la reconstitution. Cette reconstitution n'est pas tant méticuleuse que profonde. L'écrivain s'intéresse plutôt à la chaleur de l'âme, à la vigueur des idées, au degré de l'aspiration spirituelle, encadrant le tout dans un décor approprié, sans stridences de couleur locale mais convaincant par l'authenticité de quelque détail significatif et singulier. Il est certain que *Les Neiges d'il y a cent ans* fut conçu d'une toute autre manière que n'eut été un roman de la guerre de 1877 écrit par un contemporain ou par un écrivain de la génération suivante, qui aurait disposé de témoignages directs. Les événements fiévreux ne sont pas considérés par l'intermédiaire de ceux qui les ont vécu mais par les documents des archives, par des études et de nouvelles recherches. La carte sociale, politique, spirituelle dressée par un écrivain d'aujourd'hui ne peut coïncider avec celle qu'aurait établie un écrivain d'il y a cent ans. L'auteur est conscient de la nécessité de ce changement de perspective, et on décèle dans la reconstitution qu'il se propose l'intention d'une démonstration, d'un programme. Assurément, ce n'est que la lecture du roman entier qui pourra confirmer ou infirmer notre hypothèse, mais il existe des éléments indiquant que Paul Anghel n'a pas eu l'intention d'écrire seulement un roman inspiré par un élément crucial mais aussi un livre sur les Roumains et la Roumanie, envisagés d'un point de vue nouveau. Il emploie un procédé ingénieux déjà utilisé par d'autres écrivains roumains. Il s'agit de l'étran-

ger qui découvre une réalité nouvelle, inconnue auparavant, et qui se définit finalement comme un monde précis, un univers ayant son propre système de coordonnées, ses propres lois. C'est le rapport entre le prince Charles, le militaire qui a joué un rôle remarquable dans l'issue de cette guerre de 1877, et le peuple dont il était devenu le souverain par la force des circonstances. Cela ressort davantage dans *Lettre de Rahova* où la vie la plus authentique du pays qui l'a accueilli pénètre jusque dans le palais princier à l'occasion des fêtes populaires d'hiver. Cette perspective rappele Mihail Sadoveanu car nous reconnaissons ici la thèse d'un paganisme survivant en dépit du christianisme et celle d'un archaïsme, dans le sens de l'authenticité humaine, persistant sous l'écorce de la civilisation récente. Les scènes sont vigoureuses, peintes en pleine pâte et prêtent au roman une densité particulière.

Bien que le texte entier des *Neiges d'il y a cent ans* ne soit pas encore accessible aux lecteurs, nous entrevoyons un raisonneur dans une figure qui y joue un rôle essentiel, celle de Parva, jeune intellectuel ardent, tourmenté de vastes projets et d'ambitions encyclopédiques. En dépit de sa frappante ressemblance avec l'encyclopédiste roumain B.P. Hasdeu, l'auteur nous avertit qu'il ne s'agit pas du grand savant sous une forme déguisée. Ce dernier apparaît d'ailleurs aussi comme personnage épisodique dans *Te Deum à Griviţa*, ce qui nous fait voir dans Parva un personnage-somme destiné à figurer l'intellectuel roumain représentatif. La chose la plus intéressante c'est que, pour les dernières décennies du siècle passé, Paul Anghel récuse l'image de l'intellectuel et de l'artiste proposée par la littérature du temps et opte pour une personnalité entièrement opposée. Il superpose, non sans intention, au portrait de l'intellectuel désorienté, aboulique, de la fin du XIXe siècle, le dessin d'une forte personnalité, handicapée dans la société par suite de sa propre supériorité intellectuelle et morale, et d'autant plus décidée à combattre et à vaincre au nom d'une idée. C'est l'hommage du romancier à l'espèce d'intellectuel roumain pour laquelle l'héroïsme, en tant que dimension intérieure, a été une constante tout le long de son activité. La figure de Parva est, elle aussi, un argument en faveur de l'observation que la reconstitution est en même temps une démonstration que le romancier ne procède pas à une inerte compilation d'informations mais qu'il compose à bon escient une certaine image de la société roumaine, de ses possibilités, de son état d'esprit.

Dans les fragments publiés, *Les Neiges d'il y a cent ans* sont un livre délibérément touffu. Paul Anghel conçoit son roman comme un récit dense, convaincant par l'accumulation des témoignages, par sa substance, par le détail. La conception du livre est vaste autant que moderne. S'il est clair que l'auteur se propose d'être le guide de son lecteur dans la tentative de déchiffrer une Roumanie d'il y a un siècle, et l'âme d'un peuple réfractaire aux modes passagères, il est tout aussi évident que l'un des principaux buts de l'écrivain est d'atteindre un degré maximum d'authenticité. La distribution immense, la variété des

décors, des types, ne doivent pas seulement rendre les dimensions de l'événement, que d'autres romanciers ont traitées avec moins d'insistance, mais sont le résultat d'une intention artistique bien déterminée. Le lecteur est introduit dans une agitation incessante qui est le mouvement de la vie, allant du plan extérieur de l'observation au plan intérieur des mouvements spirituels. Une audacieuse lettre d'amour d'une femme du grand monde trouve place à côté de la souffrance d'un soldat grièvement blessé; le trouble d'un simple clairon avant l'assaut auprès des pourparlers diplomatiques compliqués, les soucis du général Cernat auprès du banquet au mess des officiers roumains en l'honneur du grand-duc Nicolas de Russie. *Les Neiges d'il y a cent ans* ont de la force, de la verve, de l'authenticité, et le critère le plus indiqué pour juger le livre est de le placer dans son plan de conception. Nous croyons pourtant que la publication isolée de ces deux fragments nuit au contact avec un roman aussi massif. Paul Anghel est un écrivain au souffle large, aux grandes perspectives et la conception d'ensemble aussi bien que les multiples intentions mentionnées seraient bien mieux servis par un ensemble à leur mesure que par les fragments que sont les livres III et V, qui totalisent pourtant plus de 400 pages. Le modèle inavoué de l'écrivain est *Guerre et Paix*, et dans le vivant frémissement qui nous émeut dans *Te Deum à Griviţa* nous retrouvons le souffle ardent du modèle. En citant ici Tolstoï ou Sadoveanu, nous n'avons pas l'intention de leur subordonner le roman mais seulement de souligner le fait que Paul Anghel est conscient qu'après l'expérience de ces deux devanciers on ne peut plus écrire sans en tenir compte. *Les Neiges d'il y a cent ans* coulent avec l'impétuosité d'un fleuve et les deux volumes *Te Deum à Griviţa et Lettre de Rahova* ne retrouveront leur cours organique que dans leur lit naturel. Paul Anghel s'annonce comme l'auteur d'un roman tendu d'idées, inaccoutumé par sa massivité, sa température, sa vérité.

MIHAI UNGHEANU

LA FASCINATION DU DOCUMENT

La personnalité si complexe du prince Vlad l'Empaleur qui domine la scène politique roumaine dans la deuxième moitié du XVe siècle, dans une Europe menacée plus que jamais par l'expansion ottomane, constitue sans conteste un sujet passionnant non seulement pour le spécialiste de l'histoire médiévale mais encore pour l'écrivain de tous les temps. D'autant plus que les événements dramatiques de sa courte existence, suscitant autant l'admiration que l'épouvante, sont entrés dans la littérature encore de son vivant, ajoutant à la renommée gagnée sur les champs de bataille une aura légendaire qui n'est pas

toujours favorable à la compréhension des raisons qui ont déterminé l'action du grand prince. Partant des narrations germaniques éditées de 1462 à 1530, qui diffusèrent en Europe occidentale l'image déformée et compromettante de Vlad l'Empaleur, le XIXe siècle met en circulation une littérature à sensation détachée du contexte historique, inspirée par le faux mythe d'un « Dracula », tyran sadique d'une cruauté raffinée. Toujours au XVe siècle paraissent toutefois, comme une réplique, les contes slavons qui font ressortir l'esprit justicier du prince roumain qui essaie, par des méthodes en vigueur alors, d'imposer son autorité.

Dans la littérature roumaine, l'attitude de la postérité à l'égard de la personnalité de Vlad l'Empaleur est synthétisée par Mihai Eminescu dans la célèbre invocation de la fin de la « IIIe Lettre » où le prince régnant apparaît comme le symbole de la suppression des tares sociales.

Voilà donc deux attitudes littéraires, l'une dénigrante, l'autre favorable, qui se disputent par-delà les siècles la fascinante personnalité de Vlad l'Empaleur. Le motif est suffisant pour qu'un nouveau livre, l'ayant comme protagoniste, éveille l'intérêt du lecteur désireux de pénétrer le sens d'une époque effervescente reflétée dans une conscience dramatique. C'est ce que Corneliu Leu veut réaliser dans un montage de séquences documentaires rattachées par un « lamento » imaginaire adressé par le « prince Vlad de la Valachie et duc de Făgăraş et Almaş » au présent et à la postérité. Vlad reconstitue les moments importants de son règne en réfléchissant sur la justification des mesures violentes prises pour châtier les traîtres de son pays et les ennemis du dehors: « Je vais supprimer tout ce qui est fainéantise, et le châtiment sera sanglant afin que cela serve d'exemple. Et je vais occire tout ce qui est félonie, pour qu'on sache qu'il n'y a qu'un pays et qu'une autorité. De la sorte, je ferai un pays fort et juste à l'intérieur, nettoyé de fainéants, de rapine et d'intriques; ainsi, avec un tel pays je me tiendrai sur les frontières du Sultan pour empêcher le passage des mœurs indésirables ! . . . » Une place importante dans le monologue du Prince est consacrée à l'évocation de son amitié pour son cousin Etienne de Moldavie. Ce « démoniaque » Dracula fait aussi preuve d'un cœur sensible capable d'affection et de clémence lorsque l'attache affective résulte d'un même idéal. L'homme politique (et c'est surtout cette dimension que l'auteur veut mettre en évidence) connaît parfaitement la valeur d'une alliance durable de tous les pays roumains, seule garantie d'une résistance contre l'ennemi, quel qu'il soit. La clairvoyance politique subordonnée aux idéals patriotiques est la qualité essentielle qui traverse tout le monologue dominé par l'esprit pathétique de ses visions. Toutefois, la quantité de fiction du livre est inférieure au matériel documentaire. Et lorsque l'auteur n'a pas recours directement à une citation, l'évocation suit toujours fidèlement l'esprit et parfois même la lettre du document. Nous en avons pour exemple la description de l'armée de Mohamet, dont le texte de N. Iorga dans l'« Histoire d'Etienne le

Grand racontée au peuple roumain » constitue la base, sur laquelle on a d'ailleurs encore assez peu construit. Cette manière a sûrement été adoptée de propos délibéré. L'écrivain (d'après le témoignage de sa préface) n'a pas tant cherché l'originalité que la reconstitution historique minutieusement documentée, pour qu'elle puisse rendre l'esprit de l'époque et prouver la complexité d'une personnalité exceptionnelle. La fascination produite par le document historique sur l'auteur n'est pas diminuée lorsqu'elle est transmise au lecteur et cela justifie le procédé. Attestations favorables ou défavorables des historiens contemporains aux événements (Chalcocondylas, Nicolas de Modrussa, Tursem-bey, Christobule), lettres impressionnantes (comme celle du 11 février 1462 où Vlad demande l'aide de Mathias Corvin), des fragments de narrations germaniques et les contes slavons concernant Dracula, tout cela, et encore d'autres témoignages, dans un montage pleine de signification, représente l'Histoire, avec laquelle se confronte et s'affronte la voix symbolique du prince roumain, dans l'affirmation des vérités d'un peuple. Tout ceci, dans une intelligente mise en scène de Corneliu Leu fait de la « Complainte de Dracula » (« Plîngerea lui Dracula ») un livre passionnant, plus éloquent que toutes les fictions courantes inspirées de la vie de Vlad l'Empaleur.

★

La Moldavie de la seconde moitié du XVIe siècle, déchirée par les luttes pour le trône, menacée des invasions du dehors, appauvrie par les grands tributs payés à la Porte ottomane, troublée à l'intérieur de jaqueries des paysans spoliés, constitue l'objet de la reconstruction historique que Mihai Diaconescu s'est proposée dans son dernier roman, *La vérité du rhéteur Lucaci* (« Adevărul retorului Lucaci », Ed. Eminescu). Le livre s'ouvre sur les derniers moments du premier règne de Pierre le Boiteux, comprend les années de règne du prince Iancu Sasu (1579—1582) et prolonge l'évocation, dans un court épilogue, jusqu'en 1611. La narration suit, sur plusieurs plans, dans différents milieux sociaux, les reflets de la lutte pour le pouvoir. D'une part, le prince Iancu, monté sur le trône avec l'appui des Turcs, enclin à tout compromis et à toute cruauté pour consolider sa position précaire. De l'autre les grands boyards moldaves, divisés en groupes, qu'opposent les intérêts dictés par la conjoncture politique. Les boyards demeurés au pays après la fuite de Pierre se soumettent au nouveau prince, reçoivent de hautes dignités, mais le trahissent les uns après les autres lorsqu'ils trouvent que l'on a porté atteinte à leurs privilèges ou sentent que le pouvoir du prince chancelle. Un autre groupe, dirigé par les représentants de l'ancienne famille des Movilă, s'oppose au nouveau règne et recherche l'alliance d'Etienne Bathory, roi de Pologne, dans l'espoir de s'emparer du trône, mais lorsque la tentative échoue, deviennent sans réserves les partisans du second règne du prince Pierre, revenu dans le pays toujours avec l'aide des Turcs.

Son accession au pouvoir, cette fois-ci en vue de défendre les inté-

rêts des masses, est voulue aussi par Ion Lungu, le chef des paysans libres révoltés. Enfin les hauts prélats mènent un jeu d'expectative, oscillant entre le nouveau prince et l'ancien, selon qu'augmentent ou diminuent les chances de conserver l'autonomie de l'Eglise.

L'attention de l'auteur ne porte pas sur la reconstitution de l'atmosphère du temps et ni sur le spectaculaire extérieur de l'action, mais se concentre sur ce jeu politique dramatique, vu en tant que phénoménologie de la structure des mécanismes du pouvoir. En tant qu'actants de ces situations actantielles, une foule de personnages apparaissent tour à tour dans les pages du roman, à peine esquissés ou plus attentivement individualisés (jamais, cependant, mémorables), vus dans la perspective du narrateur de type traditionnel, doué d'omniscience et d'ubiquité.

L'écrivain insiste sur la figure du rhéteur Silvian Lucaci, *magister principalis* puis supérieur de l'Académie princière du monastère de Putna, haute école où recevaient instruction et culture les fils de boyards du pays et même de l'étranger. Le rhéteur est un humaniste, lecteur avisé des œuvres des grands théologiens et des philosophes antiques, connaisseur des chroniques roumaines, un homme de culture par conséquent, un intellectuel du temps, sous l'habit monacal. Son destin illustre la condition de l'intellectuel placé dans la situation de se délimiter et de définir sa position, dans les époques troubles où l'histoire se précipite, l'impliquant de manière décisive dans ses mécanismes.

Le personnage vit d'abord le drame de la solitude puis celui de l'option, résolu à la suite d'un processus de clarification qui s'achève par un choix significatif, bien que fatal. Persécuté par l'Eglise pour avoir manqué à ses devoirs (pour avoir sauvé les fils des Movilă de la fureur des soldats du prince Iancu), remis dans ses droits pour peu de temps, par le prince, chassé à nouveau à cause de son désaccord à l'égard de la politique intérieure de ce dernier et du courage d'avoir donné asile dans l'église aux blessés du camp des insurgés, le rhéteur Lucaci quitte l'habit monacal pour devenir un combattant dans le camp des paysans, bien que se rendant compte du peu de chances qu'ils avaient de vaincre. Son option (qui hâte du reste sa fin) est preuve de rectitude morale inaltérée, de refus de tout compromis, de tout asservissement à la force discrétionnaire (l'auteur présente, par antithèse, la figure du diacre Sisinie Petrașcu, qui accepte d'être manœuvré en échange de l'octroi d'un degré hiérarchique supérieur) qui dégraderait l'humanisme profond de ses convictions.

Fondé sur une documentation solide et exhaustive, écrit avec sobriété stylistique, dans une langue légèrement archaïsante, sans cependant nuire à la fluence de la phrase, *La vérité du rhéteur Lucaci* réussit, en usant de la formule traditionnelle du roman historique, de proposer à la méditation, dans les termes d'un débat moral dramatique, la problématique moderne de l'intellectuel confronté avec l'histoire.

VALENTIN F. MIHĂESCU

NOS COLLABORATEURS

VIOREL MĂRGINEAN (né en 1933), peintre. Pratique la peinture de chevalet, l'art graphique et l'art monumental. Expositions personnelles à Bucarest et à New York. Participe fréquemment aux expositions collectives organisées en Roumanie et à l'étranger (Moscou, Budapest, Zagreb, Varsovie, Berne, Paris, Prague, Alexandrie, Turin, Paris, Edimbourgh, etc.)

ION VLASIU (né en 1908), sculpteur, peintre, graphiste et écrivain. Débuts en 1932. Artiste émérite, lauréat de plusieurs prix nationaux pour la littérature et l'art plastique. Auteur d'importants ouvrages de sculpture monumentale, dont nous signalons *Décébale*, *Horia*, *Cloșca et Crișan*, *le Triptyque des héros*.

ION SĂLIȘTEANU (né en 1929), peintre. Débuts en 1954 à Bucarest, où il ouvre aussi ses principales expositions personnelles. Participe régulièrement depuis 1954 aux expositions d'art plastique organisées dans la capitale ou à l'échelle nationale. Prix pour la peinture de l'Union des Arts plastiques en 1964; Prix « Ion Andreescu » de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie en 1967; distinctions à Varsovie et à Moscou. A réalisé également des ouvrages d'art monumental et décoratif (fresque, mosaïque, vitraux).

OCTAV GRIGORESCU (né en 1933), peintre et graphiste. Débuts en 1959. Expositions personnelles à Bucarest, Turin, Milan. En dehors des expositions nationales de peinture, de dessin et de gravure, auxquelles il participe fréquemment, il s'est fait également connaître par son activité graphique dans le domaine du livre. Grand Prix de l'Union des Arts plastiques en 1968.

MARIN GHERASIM (né en 1937), peintre. Début en 1963. Expositions personnelles à Bucarest, en 1969, 1972, 1974, 1977. Présent aux expositions de groupe, dont les plus remarquées ont été celles organisées à l'occasion du Colloque international Brâncuși, en 1967, et celle intitulée « Art et énergie », en 1974. A écrit également des essais et des articles d'esthétique et de théorie de l'art.

GH. ILIESCU-CĂLINEȘTI (né en 1932), sculpteur. Expositions à Bucarest, Helsinki, Turin, Calgary (Canada), Bratislava, Moscou, à la Biennale de la Jeunesse (Paris, 1967) et à la Biennale de Venise (1972), etc. Ouvrages d'art monumental à Pitești, Caracal, Costinești, etc.

ALEXANDRU TĂNASE (né en 1923), docteur en philosophie, professeur universitaire, membre de l'Académie de Sciences Sociales et Politiques de Roumanie. S'est consacré particulièrement aux études de philosophie de la culture, domaine où il a publié, entre autres, les volumes *Introduction à la philosophie de la culture* (1968), *Culture et religion* (1973, édition revue en 1975), *Culture et humanisme* (1973), *Dialogues sur l'humanisme* (1975), *Culture et civilisation* (1977), *Lucian Blaga — le philosophe-poète, le poète-philosophe* (1978). Auteur de nombreux études et essais d'esthétique, de philosophie de l'art et d'anthropologie.

FRANZ CSIKY (né en 1950), licencié ès lettres de l'Université de Timișoara. Secrétaire littéraire du Théâtre Allemand d'Etat de Timișoara, puis de la section allemande du Théâtre de Sibiu. Collaborations dans les revues de langue allemande de Roumanie („Neuer Weg", "Karpatenrundschau", „Die Woche", "Neue Banater Zeitung" etc.)

HORIA HORȘIA (né en 1926), critique d'art. Travaille dans la rédaction de la revue « L'Art ». Collabore fréquemment avec la radio et la télévision et aussi avec la presse culturelle roumaine et étrangère. A signé des études monographiques consacrées à des artistes roumains tels que Francisc Șirato, Ion Irimescu, Ion Vlasiu, Mac Constantinescu, Paul Erdös. Participe à l'organisation d'actions de présentation d'art roumain en Roumanie et à l'étranger. S'intéresse actuellement surtout aux problèmes de l'art décoratif et du design urbain.

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ILEXIM Dept. Export-Import Presă B.P. 136—37, Telex 11226, București-Roumanie str. 13 Decembrie no 3 ou à nos correspondants à l'étranger

ALBANIE: Drejtorije Qendre e Pärhapjes dhe Propagandisttë dibrit, Kruga Konference e Pestes, Tirana ● R. D. ALLEMANDE: Buchexport, Leninstrasse 16, Leipzig 701 ● R. F. D'ALLEMAGNE: Kubon & Sagner — P.O.B. 68, München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610 ● ARGENTINE: Libraria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC) Buenos Aires ● AUSTRALIE: Current Book Distributors PTY Ltd. 425 Pitt. St. Sydney N.S.Q. 2000 ● AUTRICHE: Globus Zeitung A. 1206, Höchstadplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011, Wien ● BELGIQUE: Office International de Librairie, 30 Av. Marnix, 1050 Bruxelles; Du Monde Entier, Rue du Midi 1062, Bruxelles, 1000; Agence et Messageries de la Presse, 1070 Rue de la Petite Ile, B. 170 Bruxelles 7 ● BULGARIE: Hemus, Boul. Russky, 6 Sofia ● CANADA: Metropolitan News Agency, Inc. 1248, Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal 110, Québec; Ardelean Travel Service, 562 King Street, East, P.O. Box. 2216 — Kitchener, Ontario ● R. P. de CHINE: China National Publications Import Corporation, P.O. Box 88 — Pekin ● R. P. D. de COREE: Chulpanmul, Pyongyang ● CÔTE D'IVOIRE: Agence Ivorienne Hachette — B. P. 9253, route des 220 Logements, Abidjan ● CUBA: Instituto Cubano del Libro, Calle O'Reylly No. 407 La Habana ● CHYPRE: Poulias a. Coniaris Ltd., Prodromon Street 131, Nicosia ● DANEMARK: Munksgaard, Norregade, 6 Kopenhagen K ● ESPAGNE: Agire's subscription service, av. Filipinas 32. Madrid 3; Libreria Herder, Calle de Palmes 26, Barcelona 7 ● ECUADOR: Munoz Hermanos S.A., General Aquirre 178 y de Agosto, Apartado 3024, Quito ● ÉTATS-UNIS: Fam. Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, NY. 10003; Read More Publications Inc. 140 Cedar Street, New York N.Y. 100.006 ● ÉGYPTE: Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, P.O. Box. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ●., FRANCE: Hachette — 58, rue Jean Bleusen, F. 92170 Vanves; Dawson — France S.A Service Librairie, B.P. 40—91121 Palaisseau; Offilib — 48, rue Gay Lussac, 75 Paris ● GRÈCE: Institute for Balkan Studies Vas Sopfian 4, Thessaloniki; Scientific Books, 2 Hyppokratus Street, Athens T.T. 143; Agence de Presse A Samoukos — 68, Bld. Syndron, Athens ● HONGRIE: Kultura P.O. Box. 149 — Budapest 62 ● ISRAEL: Heiflepac Ltd., 11 Arlosorov Street, Haifa POB. 5434; Lepac — 15, Rambam Street, POB. 1136 Tel Aviv ● ITALIE: Messagerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● LIBAN: Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● MAROC: Sochepress — Angle rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● MONGOLIE: Mongolgosknigtorog, Ulan Bator ● NORVÈGE: Tiedskrift Sentralen — Karl Johangt 41—43, Oslo 1 ● PAYS BAS: Swets & Zeitlinger — 347 b Heerewag, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Haag 2076; Meulehoff Bruna, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197; Van Gelberen und Zoon — Isolator Weg 17, Amsterdam ● POLOGNE: Ars Polona Ruch, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● PÉRU: Libreria y Distribudora Siglo S.A., Giron Trujillo 222, Rimac, Apartado 5872, Lima ● PORTUGAL: Libreria Buchholz, Lisboa, Rue Duque de Palmela 4, Av. da Liberdade; Central Distribudora Libreria — 57, Av. Santos Dumond 4 D Lisabona 1 ● ROYAUME-UNI: Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 30 St. Bride Street, London EC.4 A4BJ; Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London WC.1 ● SUÈDE: C.E. Fritzes, Fredsgate 2—10327, Stockholm 16; Almquist & Wiksell — S. 101—20 Stockholm, Box. 62; Pressens Samdistribution — POB. 30073. 10425 Stockholm ● SUISSE: Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Sevogelstrasse 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH. 4011, Basel ● TCHÉCOSLOVAQUIE: Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldovo nam 48.80.000, Bratislava ● U.R.S.S.: Mejdunarodnaia Kniga — Moskwa G-200 ● VIETNAM: So Xuat Nhap Sach Bao — Haai Ba Trong 32, Hanoi; Xunhasaba, 32 Hai Ba Trong, Hanoi 32 ● VENEZUELA: Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114, (Frente al Cacceo de Chacao), Caracas 106 ● YOUGOSLAVIE: Yugoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, 1 v Misica, P.O.B. 206

43.434

LEI 6

RR

Dans notre prochain numéro:

Vers, de Mihai Beniuc et Ştefan Aug. Doinaş
D. R. Popescu ● La Montagne (pièce en deux actes)

Etudes et commentaires

Ludwig Grünberg ● La «nouvelle philosophie» est-elle une philosophie nouvelle?
Vasile Drăguţ ● Existence historique et langage expressif
Adolf Armbruster ● Sources de la culture roumaine non encore exploitées
Tatiana Nicolescu ● La fortune de Tolstoï en Roumanie

La Vie des Arts

Ileana Berlogea ● La tragédie antique et le théâtre moderne
Magda Mihăilescu ● Lucidité et action
Alina Popovici ● Où poussent les lauriers?
Marius Tătaru ● Le livre—fait d'art